





L'AVENIR

DE LA

RACE BLANCHE

DU MÊME AUTEUR

Une Définition de l'art. Paris, Plon, 1882. Brochure.

La Politique internationale. Paris, Félix Alcan, 1886. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque historique et politique.*

Le Protectionnisme. Saint-Pétersbourg, 1890. 1 vol. in-8 (en russe).

Les Luttes entre sociétés humaines et leurs phases successives, 2e édition. Paris, Félix Alcan, 1896. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

La Guerre et ses prétendus bienfaits. Paris, Armand Colin et Cie, 1894. 1 vol. in-12.

Les Gaspillages des sociétés modernes. Paris, Félix Alcan, 1894. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Essai de notation sociologique. Paris, Giard et Brière, 1895. Brochure.

La Question de l'Alsace-Lorraine. Paris, Félix Alcan, 1895.

La Federazione Europea. Milan, Verri, 1895.

Conscience et volonté sociales. Paris, Giard et Brière, 1897. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque sociologique internationale.*

L'AVENIR

DE LA

RACE BLANCHE

CRITIQUE DU PESSIMISME CONTEMPORAIN

PAR

J. NOVICOW

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1897

L'AVENIR

DE LA RACE BLANCHE

LE PESSIMISME

Il vient de paraître, dans différents pays de l'Europe, une série de publications où l'avenir de la race blanche est envisagé sous les couleurs les plus sombres, car le pessimisme est maintenant à la mode, et on éprouve comme un secret plaisir à porter des coups de stylet au cœur. Autrefois, à la fin d'un drame ou d'un roman, on visait à donner la délicieuse émotion que procure le triomphe du bien; maintenant on vise surtout à faire naître un sentiment d'amertume et de désolation, on se complaît à regarder le seul mauvais côté des choses. Tout ce qui est noble, beau et généreux doit périr; la race blanche sera écrasée par les races inférieures; la barbarie, la sauvagerie même, l'emporteront définitivement. On aime à se représenter ces désolantes perspectives, on met une certaine coquetterie à énerver nos courages, à détruire notre énergie, à nous ravir l'espérance d'un avenir meilleur.

Quelques exemples à l'appui de notre dire.

« Il y a cent ans, dit M. G. Le Bon (1), un ouvrier était un véritable artiste capable d'exécuter tous les détails d'un mécanisme quelconque. Aujourd'hui, c'est un simple manœuvre qui ne fabrique jamais qu'une seule pièce, passe sa vie à forer des trous semblables ou à polir le même organe et, par conséquent, dont l'intelligence arrive bientôt à s'atrophier complètement. » Notons d'abord que la psychologie du Dr Le Bon est bien étrange. Plus un travail devient automatique, plus l'intelligence est libre. Quand l'ouvrier devait penser à sa besogne, il ne pouvait penser qu'à elle. Quand la main exécute inconsciemment sa tâche quotidienne, l'imagination peut travailler et s'élancer dans les régions les plus lointaines. Ajoutons que de nos jours encore certains ouvriers (les monteurs, par exemple) doivent avoir une grande habileté. En dernier lieu un grand nombre d'ouvriers travaillent maintenant huit heures, lisent des journaux, s'occupent de politique, votent, fréquentent les réunions publiques, les cours scientifiques, s'organisent en syndicats ou font partie d'autres associations. Tout cela n'existait guère il y a cent ans, et tout cela affine beaucoup l'intelligence. L'ouvrier, en France et en Angleterre, ressemble actuellement à un bourgeois. S'il est laborieux et rangé, il peut se procurer un bien-être dont ses ancêtres n'avaient pas la moindre idée.

M. Le Bon néglige tous ces faits. Systématiquement, par pessimisme, il ne veut en considérer qu'un seul : la monotonie de la tâche journalière. Beaucoup de bourgeois ont des tâches journalières tout aussi stéréotypées (les employés des postes, par exemple). Mais il paraît que la monotonie de la besogne abrutit *seulement l'ouvrier*. Nous ne relevons même pas ce que le mot *ouvrier* a de convention-

(1) *Les Lois psychologiques de l'Evolution des peuples*, Paris, F. Alcan, 1894, p. 38.

nel. Un individu qui fore des trous dans une usine est un ouvrier, un autre qui estampille des lettres dans un bureau n'en est pas un. Pourquoi ? Où commence, où finit l'ouvrier ?

La civilisation est de nouveau accablée de reproches comme au temps de Rousseau. On lui attribue des maux innombrables, entre autres celui de ramener tous les hommes à une moyenne terne et grise, de supprimer l'originalité et l'individualisme. « La culture excessive efface le relief du caractère, dit M. Ribot (1). En élevant les uns et en abaissant les autres, elle tend au nivellement universel, elle crée des hommes amorphes. » Encore ici on regarde un seul côté des choses. On oublie, ajoute le même auteur, « qu'à l'autre extrémité de la vie sociale, dans l'état de sauvagerie, les mœurs, les coutumes, les rites, les traditions pèsent sur chacun de tout leur poids. Elles ne peuvent être ni discutées ni enfreintes, toute innovation étant rejetée avec horreur. Ces conditions sont aussi fort défavorables pour le développement individuel ».

La décadence irrémissible des races latines est devenue en France un dogme indiscuté. « Les symptômes de démoralisation s'observent chez tous les peuples latins, dit M. Le Bon (2). Les scandales des banques italiennes où le vol se pratique sur une immense échelle par les hommes politiques les plus élevés, la faillite du Portugal, la misérable situation financière de l'Espagne, la décadence profonde des républiques latines de l'Amérique, prouvent que le caractère et la moralité de certains peuples ont reçu

(1) *Psychologie des sentiments;* Paris, F. Alcan, 1896, p. 377. — Il faut dire cependant que d'autres écrivains, aussi dans le camp pessimiste, sont d'un avis diamétralement opposé. « Les individus dans les races inférieures présentent entre eux une égalité manifeste. A mesure que les races s'élèvent sur l'échelle de la civilisation, leurs membres tendent à se différencier de plus en plus. » (Le Bon, *op. cit.*, p. 167.)

(2) *Op. cit.*, p. 160.

d'incurables atteintes et que *leur rôle dans le monde est bien près d'être terminé.* »

Quand les scandales s'accomplissent dans les pays anglo-saxons et slaves (et Dieu sait s'il y en a !) (1), on n'y fait pas attention; quand ils s'accomplissent dans un pays latin, cela démontre que la race y est tombée au dernier degré de la décrépitude. Telle est la logique du pessimisme !

Un publiciste français, rendant compte de l'immigration dans la République Argentine, montre qu'il est entré dans ce pays, de 1857 à 1894, 1.293.400 Italiens, Français et Espagnols et seulement 31.000 Anglais. Cependant il conclut : « Comme la natalité des races latines va toujours en diminuant, cela permet de prédire que finalement la République Argentine ne sera peut-être plus latine » (2). D'abord

(1) Nous n'en rappelerons qu'un seul : les pensions distribuées aux États-Unis aux prétendus vétérans de la guerre de sécession qui montent à 800 millions de francs *par an.* C'est la plus colossale dilapidation des deniers publics dont l'histoire ait jamais fait mention. A côté, les vols commis à la banque d'Italie sont des jeux d'enfant. L'affaire de Panama est donnée fréquemment comme preuve de la démoralisation des mœurs en France. Cette entreprise a demandé environ un milliard et demi de francs, sur lesquels vingt millions peut-être ont été employés à acheter des consciences. Quand la chose s'est sue, les Français ont poussé des cris de désespoir. Quelques-uns d'entre eux ont affirmé que leur race était arrivée aux dernières limites de la décadence et qu'elle ne se relèverait plus. Il nous semble, au contraire, que l'affaire de Panama démontre combien le niveau moral est encore élevé en France. Dans d'autres pays les Panamas sont en permanence et personne ne se révolte, personne ne crie à la fin du monde, personne ne se montre étonné. Aux Etats-Unis il y a une bourse de votes, comme des bourses de coton et de blé. Les gens qui ont besoin de faire passer une loi, achètent les députés ; les contrats se traitent au grand jour. On n'affirme cependant pas que la race anglo-saxonne n'a plus d'avenir. Au XVIII[e] siècle, il y avait un guichet au parlement de Westminster pour la vente des votes. Si quelqu'un avait prédit alors la prompte décadence du peuple anglais, à cause de cette turpitude, nous savons maintenant qu'il se serait complètement trompé. On ne voit pas pourquoi les vices qui ne sont pas mortels pour les Anglo-Saxons doivent l'être pour les autres races.

(2) *Revue scientifique* du 7 septembre 1895, p. 318.

la natalité diminue chez quelques peuples anglo-saxons (l'Angleterre et la Nouvelle-Angleterre, par exemple), elle augmente, dans quelques pays latins (Italie, Espagne, Roumanie, Canada, Algérie). Mais de plus, en présence d'une disproportion si énorme entre l'immigration latine et germanique, il faut être vraiment bien pessimiste pour prévoir des dangers de si loin.

« Chaque pays produit ce qu'il peut, dit le contre-amiral Reveillère (1), la France produit des fonctionnaires. » Hélas ! la France n'a pas le monopole de cette culture, et, quoi qu'on en dise, elle produit aussi des plantes d'une autre espèce.

Nous pourrions multiplier les exemples de cette tendance à voir, partout et quand même, seulement le mauvais côté des choses. Mais nous ne voulons pas fatiguer le lecteur.

Le pessimisme provient le plus souvent des grandes déceptions. Vers 1788, l'Europe nourrissait de magnifiques espérances. L'ère de la palingénésie semblait devoir arriver bientôt. La raison allait triompher des préjugés et des routines du passé. On se croyait assuré de reconstruire l'édifice social sur une base rationnelle. On s'imaginait que l'homme était devenu un être doux et compatissant.

Vingt-deux ans de tueries féroces par la mitraille, la baïonnette et la guillotine réveillèrent l'humanité de son beau rêve, et l'esprit public changea. L'homme fit l'effet d'un animal dont la cruauté n'avait d'égale que la stupidité. Une période de noir pessimisme s'appesantit sur l'Europe, les « tristes » donnèrent le ton dans les beaux-arts et la littérature.

Des faits analogues se sont reproduits après 1870. La génération qui, à son aurore, a vu les massacres de Bazeilles,

(1) *Tutelle et Autarchie*, Paris, Berger-Levrault, 1896, p. 23.

de Sedan et de la Commune en a gardé une trace qui semble indélébile. En pleine lumière, en pleine civilisation, avec les chemins de fer et les télégraphes, la bête humaine est apparue dans toute sa hideuse sauvagerie. Beaucoup en ont gardé des impressions si profondes, qu'elles leur ont enlevé, comme pour toujours, l'espoir d'un avenir meilleur.

La guerre de 1870 a profondément meurtri les Français. Quelques-uns d'entre eux se sont imaginé que les catastrophes de Wœrth et de Sedan marquaient la fin de leur race et, par contre-coup, celles des races latines en général.

Les Allemands, au contraire, avaient tout lieu d'être satisfaits de leurs brillantes victoires. Et pourtant ils sentaient comme un sourd remords. Une grande nation civilisée n'abuse pas de la force brutale et ne viole pas les droits populaires les plus sacrés sans éprouver un malaise profond, bien qu'inconscient pour beaucoup de personnes. L'Allemagne s'est enorgueillie de ses triomphes ; elle a senti la satisfaction suprême d'être appréciée à sa juste valeur et d'inspirer le respect qui lui est dû. Mais une grande floraison de l'esprit allemand ne s'est pas produite après 1870. Il n'y a pas eu ce renouveau superbe, cette exubérance de production scientifique, littéraire et artistique, cette poussée universelle de la sève nationale qui suit les grands triomphes de la justice.

Après la cruelle déception de 1815, le pessimisme était pour ainsi dire endémique en Allemagne. Ce grand pays n'en a pas complètement guéri depuis 1870, parce que, nous le répétons, son unité s'est accomplie par des procédés que l'opinion publique de nos jours ne peut plus approuver.

Les autres nations européennes, subissant la contagion, se sont imprégnées, en partie, des idées allemandes et françaises. Même celles qui n'avaient absolument aucune raison de s'abandonner au pessimisme ont été atteintes

par ce mal ; la Grande-Bretagne en tout premier lieu. Les Anglais étaient sortis vainqueurs des guerres napoléoniennes. Et cependant la déception produite par la faillite de la Révolution française créa chez eux un courant pessimiste non moins intense que sur le continent. La crise de 1870 n'a pas exercé un effet aussi puissant ; pourtant, depuis cette époque, bon nombre d'Anglais se sont laissés aller à la désespérance et, dans cet écrit, nous aurons surtout à lutter contre l'un d'entre eux.

L'Allemagne, l'Angleterre, la France, mènent le courant de la pensée européenne. Quand le pessimisme eut fait de grands progrès parmi ces nations, il lui fut impossible de ne pas affecter les autres. L'Italie se mit de la partie et pour cause. Ici aussi les déceptions ont été grandes : l'unité devait apporter tous les biens imaginables ; elle a donné des impôts accablants et une situation économique des plus désastreuses. En Russie, il y eut un puissant élan libéral en 1861. La classe privilégiée de ce pays abandonna ses prérogatives avec une abnégation qui rappelait quelque peu la nuit du 4 août, et une belle période de renouveau suivit la libération des serfs ; par malheur, l'assassinat d'Alexandre II a fait perdre beaucoup d'illusions à la société russe. Elle a souffert aussi du mal de l'apathie et de la désespérance.

Le pessimisme de notre temps est-il justifié ? Parce que la France a perdu quelques batailles, la civilisation européenne est-elle condamnée à périr ? La France a subi des désastres bien plus cruels que ceux de 1870 et s'en est parfaitement relevée. Quand Henri d'Angleterre devint régent du royaume de France, en 1420, c'est alors qu'on aurait pu dire avec raison : *finis Galliæ* (1). Eh bien ! qu'est-il

(1) Et pas même. La conquête de la France par la dynastie des Plantagenets eût été la substitution d'une maison royale à une autre, comme la conquête de Guillaume Ier a été la substitution de la maison normande à celle de Harold. La conquête des Plantagenets

advenu en réalité ? Ce royaume qu'on croyait perdu est arrivé, deux siècles plus tard, à être le plus puissant de l'Europe. Mais, en admettant même qu'un grand pays, comme la France ou la Russie, vienne à subir un démembrement, comme celui de la malheureuse Pologne, est-ce que cela sera la fin de la civilisation ? La civilisation ne dépend pas seulement des divisions territoriales de notre continent. On oublie, de plus, qu'un pays peut être très grand en ayant une situation politique assez effacée. La France était militairement assez faible vers 1775. Et c'est alors qu'elle était positivement la première nation de l'Europe. Dans les arts, les sciences, la littérature et certaines industries, elle n'avait pas d'égales, tout en étant le plus puissant foyer de lumières de l'humanité. Toute l'Europe, à cette époque, était comme suspendue aux lèvres de la France.

Après la conquête de la Pologne par ses trois voisins, il est resté quinze millions de Polonais, parmi lesquels sont nés des poètes, des artistes, des savants, des écrivains de la plus haute valeur. La Pologne a eu son plus grand siècle littéraire après le troisième partage. De même, la Russie ou la France étant démembrées, les nationalités russes et françaises pourraient continuer à jeter un puissant éclat. Pour tuer ces grandes individualités collectives, il faudrait faire périr immédiatement plusieurs dizaines de millions d'hommes ou les réduire à un abrutissement complet, choses difficilement réalisables.

Mais, quand bien même une grande nation comme la France ou la Russie viendrait à disparaître (ce qui serait maintenant bien difficile), est-ce à dire que la civilisation

n'impliquait en aucune façon le démembrement du royaume de France. Imaginez qu'elle eût réussi : un seul État, comprenant l'Angleterre et la France, eût existé alors depuis 1420. N'est-il pas évident que, dans ce cas, la prospérité de ces deux pays serait aujourd'hui incomparablement supérieure à ce qu'elle est ?

humaine en recevrait le coup de grâce? Nôtre mère à tous, la divine Grèce, est tombée, pendant plus de mille ans, dans une léthargie bien voisine de la mort, sans que la barbarie ait pu triompher dans le monde. Il en serait de même pour là France ou la Russie.

On le voit, les désastres qui pourraient frapper une ou plusieurs grandes nationalités modernes ne sont pas une justification suffisante du pessimisme.

Le pessimisme est néanmoins fort en faveur de nos jours. Tous en sont infectés : les philosophes, les poètes, les romanciers, les sociologues, les publicistes, et leurs écrits ne laissent rien à désirer du côté de la désespérance. Leurs théories sont admirables, mais il nous semble que le temps est venu d'examiner si elles sont vraies, de les soumettre à une analyse sévère qui ne se paye ni de phrases, ni de routines, ni de vieux clichés.

L'optimisme et le pessimisme dépendent de deux facteurs : l'un interne : le tempérament, l'autre externe : l'ensemble des conjonctures historiques. Pour ce qui est du facteur interne, il est forcément subjectif. Tel phénomène qui causera de la douleur à un individu affectera à peine la conscience d'un autre. Telle injustice blessera profondément un homme, lui fera considérer la vie avec dégoût et provoquera seulement l'hilarité d'un autre. Le monde est ce qu'il est : les uns le prennent gaiement, les autres le prennent au tragique; mais, à part la manière de voir personnelle, il y a les faits. On peut affirmer qu'il faisait chaud hier et qu'il fait froid aujourd'hui ; c'est une appréciation subjective. On pouvait être malade un jour et ressentir vivement le froid: on peut être bien portant le lendemain et ne plus faire attention à la température extérieure. Cependant, si on consulte le thermomètre : hier il marquait 10° au-dessus de zéro, aujourd'hui il en marque 12, et la question est tranchée sans réplique. La température de la veille était plus basse ; malgré la révolte des sens, il en est ainsi.

Nous allons tâcher de remplir le rôle du thermomètre. Nous prendrons une à une les affirmations des pessimistes, nous les soumettrons à la plus froide, à la plus impartiale des critiques, celle des chiffres, des faits et des vérités acquises à la science.

LIVRE PREMIER

PHÉNOMÈNES ÉCONOMIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCRASEMENT PAR LES BAS SALAIRES

« Partout où l'ouvrier chinois, ou même nègre, est en concurrence avec l'ouvrier blanc, dit M. E. Faguet (1), celui-ci est vaincu. Nous avons vu cela dans l'*Outre-Mer* de Bourget, où le terrible problème des races est si nettement posé. *L'ouvrier à cinq sous est tout naturellement vainqueur de l'ouvrier à cinq francs.* »

Le « péril jaune » est signalé de toutes parts, et les Chinois sont 400 millions ; théoriquement, ils peuvent mettre trente millions d'hommes sur pied de guerre. Un beau matin, ils devaient envahir l'Europe, massacrer ses habitants et mettre fin à la civilisation occidentale. Cela paraissait, il y a quelques années, un fait inévitable. Mais on s'est aperçu, dans ces derniers temps, que les Chinois éprouvent une horreur insurmontable pour le service

(1) *Journal des Débats* du 25 juillet 1895 : Le *prochain moyen âge*.

militaire. Depuis que les Chinois se sont laissés battre par les Japonais, dix fois moins nombreux, les pessimistes ont fait volte-face. Le « péril jaune » n'est plus à craindre sous forme d'invasion militaire, du moins pour une période pouvant entrer dans nos préoccupations, le « péril jaune » vient surtout de l'*ouvrier* chinois qui se contente de cinq sous.

« L'habileté de l'ouvrier oriental, sa sobriété extrême, ne font de doute pour personne, dit M. H. Norman (1). Entre deux ouvriers également habiles, celui qui est le plus sobre est déjà assuré de la supériorité ; il en sera bien plus certain encore s'il se contente d'un salaire très inférieur à celui de son concurrent. Or, comme c'est le cas de l'ouvrier jaune par rapport à l'ouvrier blanc, celui-ci est vaincu d'avance, et l'ouvrier jaune tient l'ouvrier blanc à sa merci. » Les Chinois, les Hindous, les nègres, se contentant d'un plus faible salaire, fabriqueront bientôt tous les produits à meilleur marché que les blancs ; alors personne ne voudra plus acheter les articles des blancs, qui, n'ayant plus de travail, en seront réduits à mourir de faim ; alors l'Europe deviendra une solitude, et notre civilisation périra.

Il y a dans ces raisonnements une série de sophismes qu'il est bon d'examiner un à un.

Où a-t-on pris d'abord que les races inférieures se contentent d'un petit salaire aussitôt qu'elles peuvent en obtenir un grand? Or tout l'édifice de l'argumentation pessimiste est basé sur cette affirmation : le Chinois se contente de quelques sapèques et vit d'une poignée de riz ; il est sobre ; donc ses produits seront moins chers que les nôtres, donc il nous écrasera.

L'affirmation que les races inférieures se contentent d'un bas salaire quand elles peuvent obtenir un salaire élevé ne supporte pas un seul instant l'examen.

(1) Cité par M. P. d'Estournelle de Constant dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1896, p. 666.

Au Transvaal, les ouvriers caffres ont des salaires de 75 francs par mois, plus la nourriture, ce qui équivaut à 90 fr. Cela leur fait donc 3 fr. par jour. Les Chinois en Californie gagnent 5 francs par jour (1).

Nous demandons pourquoi, dans ces deux cas, les représentants de ces races inférieures ne se « contentent » pas de 25 centimes ? Cela vient de la plus élémentaire des raisons : les Chinois, comme toutes les créatures vivantes, fuient la douleur et recherchent le plaisir. Il n'y a pas de lois biologiques différentes pour les Européens et pour les vils Chinois, les lois de la nature et les lois sociales sont les mêmes pour toutes les races. Dès qu'un individu a la possibilité de gagner 5 francs, il ne se « contente » plus de gagner cinq sous. L'ouvrier chinois, en Californie, demande 5 francs par jour sans aucune hésitation, et, s'il pouvait en obtenir dix, il les réclamerait immédiatement. Le taux des salaires dépend de facteurs économiques, non de facteurs physiologiques, et la couleur de la peau et l'angle facial n'ont rien à voir en cette affaire. Un « noble » Aryen peut avoir des salaires très bas (beaucoup d'ouvriers européens envieraient les salaires des Caffres du Transvaal), un « vil » Touranien des salaires très hauts. D'autre part, il ne suffit pas d'être de même race pour avoir les mêmes salaires : actuellement, un charpentier, à Coolgardie, gagne 16 francs par jour et à Odessa seulement 4 ; tous les deux sont pourtant des blancs.

Si le Chinois se contente de quelques sapèques dans son pays, c'est qu'il ne peut pas faire autrement, mais, même dans son pays, dès qu'il peut obtenir davantage, il ne s'en contente plus. Les bases fondamentales des sociétés hindoues et chinoises sont les mêmes que les nôtres, on y observe, ainsi que chez nous, la plus grande disproportion

(1) Pour le Transvaal, voir le *Journal des Débats* du 5 avril 1896 pour la Californie, le *Journal des Économistes* d'août 1893, p. 184.

des fortunes. En Chine et aux Indes, il y a, comme en Europe, des millionnaires et des mendiants ; en Chine, comme en Europe, les hommes travaillent jour et nuit pour acquérir des richesses ; quelques-uns réussissent et amassent de grandes fortunes, d'autres ne réussissent pas, restent dans la médiocrité ou même dans la misère. Mais la poussée de bas en haut, l'ascension perpétuelle de la pauvreté à l'opulence, s'observe en Asie comme en Europe ; c'est la trame journalière de la vie sociale, et à chaque instant, en Chine ainsi que chez nous, certains individus montent les échelons du bien-être, tandis que d'autres les descendent.

Quand on affirme que notre race est condamnée à périr parce que les ouvriers chinois se contentent d'une poignée de riz, on méconnaît les phénomènes sociaux les plus universels. Dès qu'un Asiatique peut gagner de l'argent, il ne se contente plus d'une poignée de riz. Combien les pessimistes ne nous rabattent-ils pas les oreilles de la « sobriété » des Chinois, écueil contre lequel se brisera notre civilisation. Eh bien ! ils tombent mal, car précisément le Chinois est l'homme le moins sobre de la terre. Nulle part la cuisine n'a reçu autant de raffinement que dans le Céleste-Empire, où des repas de 140 plats sont fréquents et où l'on dépense des sommes considérables pour se procurer les mets les plus rares. Les pessimistes, un peu brouillés d'ailleurs avec la géographie, oublient que toute la Chine ne se trouve pas dans la zone chaude, où une nourriture très abondante est moins nécessaire ; les Hindous, par exemple, vivant sous un ciel de feu, sont naturellement assez sobres. Mais on peut manger peu et bien, et, chez les riches habitants de Calcutta et de Bénarès, la table est servie de mets fort variés. On se donne aussi dans l'Inde le plaisir de la bonne chère (1).

(1) De même, dans la zone torride, un morceau de toile autour des reins suffit comme vêtement. Cela n'empêche pas les Hindous riches de revêtir des costumes magnifiques qui coûtent fort cher.

Si donc le plus grand danger de notre civilisation vient de ce que les Asiatiques se contenteront soi-disant toujours d'une poignée de riz, nous pouvons dormir tranquilles.

Ce qui a contribué à créer la légende de la sobriété chinoise, c'est que les émigrants de l'Empire du Milieu font de grandes économies dans les pays où ils vont travailler temporairement, ce qui est aussi le cas des Italiens. Mais, si les Célestes se contentent d'une poignée de riz pendant quelques années, c'est pour mieux vivre plus tard, quand ils seront rentrés chez eux.

Le Chinois ne peut faire que trois usages des bénéfices réalisés dans nos pays : 1° les consommer immédiatement. En ce cas, ayant un salaire de 5 francs, il vivra sur un pied de 5 francs et non sur celui de 25 centimes; il ne se contentera donc pas d'une poignée de riz; il fera marcher le commerce. En second lieu, le Chinois peut économiser et faire valoir ses capitaux : alors lui ou d'autres personnes achèteront des instruments de travail, ensemenceront des champs restés en friche, bref accroîtront la prospérité du pays, car faire valoir des capitaux signifie les appliquer à une production quelconque. Enfin le Chinois peut mettre ses économies dans un bas de laine, comme faisaient autrefois les paysans européens ; mais il viendra forcément un jour où son fils ou son petit-fils retireront leur argent du bas soit pour augmenter leurs jouissances actuelles, soit pour le faire valoir, et ces capitaux rentreront alors dans la circulation. Il n'y aura de perdues que les monnaies enfouies dans le sol et oubliées, mais ce cas est bien rare ; on sait que les chercheurs de trésors en sont généralement pour leur peine.

Peu importe l'endroit où le Chinois consomme ses économies : que ce soit l'Amérique ou le Céleste-Empire, elles rentrent dans la circulation universelle et produisent leur effet indirect sur le pays dont elles sont sorties.

Il ne faut pas oublier, de plus, que, si l'ouvrier hindou reçoit un salaire inférieur, il produit aussi un travail inférieur. « On estime qu'une même filature de 30.000 broches exigerait 750 ouvriers à Bombay et seulement 120 dans le Lancashire (1). » Quelques industriels anglais font venir des ouvriers américains, qu'ils payent plus cher, mais, comme ils font de la meilleure besogne, les produits reviennent à meilleur compte. Ce fait est habituel dans l'industrie moderne, et aux Indes même, quand les ouvriers deviennent plus habiles, ils reçoivent des salaires allant jusqu'à 2 francs et 2 fr. 40 ; on le voit, c'est dix fois plus que les fameux cinq sous.

De nos jours, dans l'industrie, on tâche, dès que c'est possible, de substituer le travail à la tâche au travail à la journée. Cela étant, des Hindous et des Chinois peuvent gagner des journées supérieures à celle de l'Européen en travaillant avec plus d'application. Or, à partir du moment où les Asiatiques gagneront plus que les Européens, comment pourra-on affirmer que les jaunes écraseront les blancs par les bas salaires ?

Mais il y a une dernière considération, supérieure à toutes les autres, c'est que tous les jours le prix des produits dépend de plus en plus des perfectionnements de l'outillage et de moins en moins du taux des salaires.

Un exemple bien souvent cité : avec un métier circulaire à tricoter, une ouvrière peut faire 480.000 mailles par minute ; à la main, la plus habile n'en peut faire que 80. Supposons que l'ouvrière maniant le métier reçoive 10 francs par jour (nous exagérons à dessein) et supposons que les autres frais de l'usine (force motrice, réparation des machines, administration, etc.) montent encore à 30 francs par ouvrière et par jour ; dans ces conditions, pour faire concurrence au métier, l'ouvrière travaillant à la main devrait

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 15 avril 1895, p. 120.

se contenter d'un salaire inférieur à 7/10 de centime. Si extraordinairement sobre qu'on la suppose, il faut avouer que, même aux Indes, elle trouverait difficilement à se nourrir pour ce prix-là.

Les machines fabriquant le papier de journal « marchent à la vitesse de 70 mètres par minute, dit M. le vicomte G. d'Avenel (1). Une heure suffit pour obtenir ces énormes rouleaux dont la longueur atteint jusqu'à 5.000 mètres, que les presses rotatives de Marinoni se chargeront de noircir. L'opération s'accomplit toute seule. Un unique ouvrier y assiste, accoudé contre un bâti; il se penche parfois sur un cylindre, examine le papier, serre un écrou, verse un peu d'huile, puis rentre dans son immobilité, type expressif du travail moderne. » Ainsi un seul ouvrier peut faire dans une journée une bande de 50 kilomètres de papier, presque sans se donner aucune peine (2). C'est beau! Et cependant on est allé encore plus loin; on a supprimé même cet unique ouvrier. Un ingénieur américain, M. Charles S. Cooper, a perfectionné le métier à tisser d'une façon extrêmement remarquable. Laissons parler M. Daniel Bellet (3): « Dès qu'un fil de la chaîne se casse, ou dès que le fil s'échappe de la navette, ou enfin qu'un dérangement quelconque se produit, qui ne pourrait être, dans les métiers actuels, constaté que grâce à l'attention de l'ouvrier, le métier s'arrête automatiquement... Cela permet au nouveau métier de travailler seul pendant un certain temps. (L'unique danger que l'on court en agissant ainsi est qu'il s'arrête si quelque chose vient à se déranger.) Aussi on

(1) *Le Mécanisme de la vie moderne*, 2e série, p. 59.

(2) Le papier du *Figaro* coûte un centime et quart. S'il fallait le fabriquer à la main, par les procédés usités au moyen âge, il coûterait 10 centimes. Encore ici, en faisant le même calcul que pour la machine à tricoter, on voit que, pour lutter contre les nouveaux métiers, un ouvrier, travaillant par les procédés anciens, devrait se contenter d'un salaire de 1/25 de centime.

(3) *Journal des Economistes* du 15 décembre 1895, p. 379.

laisse fonctionner le nouveau métier pendant le déjeuner, puis pendant toute la nuit. En rentrant le matin on trouve une sérieuse quantité de tissu fait. Cela augmente la production dans une proportion énorme. » Voilà bien ce qu'Aristote demandait pour supprimer l'esclavage, « les navettes marchant toutes seules. » Encore une fois, comment l'ouvrier hindou ou chinois, si sobre qu'on le suppose, pourra-t-il lutter contre cette machine? Avec le métier Cooper, un homme peut produire 752 mètres de tissu par jour.

Il en est de toutes les industries comme de celles du papier et du tissage : le bon marché du produit provient de la substitution de la machine au travail humain. Aux Indes et en Chine, où les ouvriers se payent si peu, on trouve avantage à établir de grandes filatures mécaniques de coton; donc, même dans les pays de salaires dérisoires, la machine prime l'homme.

Pour produire à meilleur compte que nous, les Asiatiques devraient avoir un outillage industriel plus perfectionné que le nôtre, pour posséder des machines supérieures à celles de l'Occident, ils devraient les inventer; ce n'est pas impossible, à coup sûr, mais cela demandera beaucoup de temps. Tout se tient dans la vie sociale. L'invention provient, dans une certaine mesure, du développement de l'esprit scientifique, lequel esprit scientifique, à son tour, est la résultante de milliers de facteurs fort complexes. Pour faire que la société hindoue et chinoise arrive à l'état mental des Américains du Nord (état particulièrement propice à l'esprit d'invention), il faudra d'innombrables efforts pendant des siècles. Les Asiatiques, dira-t-on, nous achèteront notre outillage; parfaitement, mais dans ce cas, ils auront ce que nous avons et pas mieux, donc ils seront nos égaux et pas nos maîtres, et nous pourrons leur faire concurrence sur un pied d'égalité. Il faut que les pessimistes nous expliquent pourquoi ce seront

eux qui devront nous écraser et pas nous qui les écraserons; il faut qu'ils nous expliquent pourquoi, à partir du moment où les Chinois deviendront inventifs, nous devrons cesser de l'être. Notez de plus que, dans les perfectionnements de l'outillage, l'esprit d'invention est tout: tant que nous serons plus inventifs, nous l'emporterons sur nos rivaux asiatiques; des machines plus parfaites et plus ingénieuses donneront constamment des produits moins chers que des machines démodées et archaïques.

Les Chinois et les Hindous pourraient arrêter nos manufactures le jour où ils seraient en état d'approvisionner non seulement leurs propres marchés, mais encore les nôtres. Comme nous l'avons déjà montré ailleurs (1), l'industrie cotonnière anglaise emploie actuellement 53 millions de broches. Il faudrait que nos concurrents asiatiques possédassent au moins un outillage égal pour nous battre. Mais où prendront-ils les capitaux nécessaires pour l'établir? Justement, si les salaires sont si bas aux Indes et en Chine, c'est parce que l'esprit d'initiative et les capitaux manquent dans ces pays. En Chine, les nouvelles entreprises sont rares; le Céleste Empire possède les plus beaux gisements de charbon du monde, à peine en a-t-on commencé l'exploitation, aussi, n'ayant pas de nouvelles carrières, on encombre les anciennes. L'offre du travail est plus abondante que la demande, et les salaires sont bas. Imaginez les capitaux aussi nombreux en Chine qu'en Europe (2): ils auraient cherché des placements, ils auraient suscité des entreprises nouvelles, mais, tant que les Asiatiques manqueront de capitaux, ils n'auront pas la possi-

(1) Voir nos *Gaspillages des sociétés modernes*, Paris, F. Alcan, 1894, p. 78.

(2) Et il faut ajouter aussi mobiles. Les épargnes peuvent être considérables en Chine; mais, si elles s'enferment dans des cachettes sous forme de lingots d'argent, elles sont comme si elles n'étaient pas.

bilité d'installer leur outillage industriel sur le même pied que le nôtre.

La plupart des grandes filatures établies aux Indes l'ont été par des Anglais. Le Japon seul a quelques filatures fondées par des capitalistes indigènes (et encore on dit qu'ils reçoivent des subsides du gouvernement). Aussi longtemps que l'Europe commanditera l'industrie asiatique, elle n'a rien à craindre de l'Asie, puisqu'en définitive une grande part des profits reviendra à ceux qui fournissent les capitaux. Maintenant, quand toutes les entreprises appartiendront aux indigènes, c'est que les capitaux seront devenus abondants en Asie ; alors les salaires y hausseront inévitablement.

Le globe entier est devenu un seul marché, les prix des denrées tendant de plus en plus à s'égaliser dans tous les pays; la même tendance existe pour les salaires ; seulement, comme on ne transporte pas les hommes aussi facilement et à aussi bon compte que les marchandises, l'équilibre des salaires est encore loin d'être aussi avancé que celui des denrées. Mais nous nous y acheminons inévitablement par des chemins fort nombreux. Tout d'abord les améliorations techniques : les bateaux à vapeur et les locomotives étant perfectionnés, les prix des voyages baissent. D'autre part, l'instruction se répand, et les pays lointains effrayent moins, les préjugés diminuent et rendent les départs plus faciles. Un Hindou perd sa caste s'il se rend par mer en Angleterre, aussi beaucoup d'Hindous évitent de faire ce voyage ; mais, quand moins d'Hindous auront ces préjugés absurdes, ils se déplaceront plus facilement. Les Chinois sont plongés aujourd'hui dans une profonde ignorance, ils pullulent dans leurs pays, ne sachant pas combien de terres incultes et désertes pourraient être fécondées par leur travail. Mais ils l'apprennent de plus en plus, et le temps n'est plus loin où l'émigration asiatique égalera et dépassera l'émigration européenne.

Tout montre que la mobilité de l'homme ira en augmentant, et, quand les transports et les informations seront plus perfectionnés, quand les entraves politiques seront supprimées, une différence de 20 à 30 pour 100 dans les taux des salaires produira des invasions de travailleurs, comme la même différence produit aujourd'hui des invasions de marchandises. Nous marchons donc vers l'équilibre des salaires, qui est inéluctable, parce que conforme aux lois de la nature. La différence existant aujourd'hui entre les salaires de l'Asie et ceux de l'Europe ne sera pas éternelle, un jour viendra où l'Asiatique aura les mêmes salaires que l'Européen ; par conséquent, l'écrasement de l'Européen par les bas salaires de l'Asiatique deviendra alors impossible.

Admettons cependant les données des pessimistes et supposons que les salaires des Asiatiques seront toujours (1) plus bas que ceux des Européens, quel mal cela pourra-t-il faire à ces derniers ? Les bas salaires produisent, en définitive, le même résultat que les machines plus perfectionnées. Une broche fait 10,000 tours à la minute, donnant un kilo de fil à l'heure, par hypothèse. On invente une nouvelle disposition grâce à laquelle la broche fait 20,000 tours et deux kilos à l'heure. Personne n'y voit de mal; au contraire, on comprend que la félicité humaine soit en raison directe de la productivité des machines. Or, si un Chinois demande 5 francs pour labourer un hectare quand un Européen en demande 10, cela équivaut, au point de vue des phénomènes économiques, à la découverte d'une charrue à vapeur nouvelle travaillant deux fois plus vite que l'ancienne. Le perfectionnement de l'outillage étant considéré comme un bien, parce qu'il produit le bon marché, pourquoi le bas salaire des Chinois, amenant le

(1) Le lecteur sent sans doute combien ce mot sonne faux. Il n'y a rien d'éternel dans la nature.

même résultat, peut-il être considéré comme un mal ? Mais on dit que le Chinois évince l'ouvrier européen, la machine n'a-t-elle pas le même résultat ? Quand un ouvrier suffit pour une besogne où il en fallait deux auparavant, l'ouvrier qui devient inutile n'est-il pas évincé ? Or l'expérience des nations industrielles montre d'une façon irréfutable que leur prospérité est en raison directe du perfectionnement de l'outillage. Donc le bon marché de la main-d'œuvre asiatique, ayant le même résultat, est aussi un bien et non un mal. En dernière analyse, le bon marché du salaire asiatique a pour résultat une diminution du prix des produits. Or tous les hommes, dans la pratique journalière, affirment à l'unisson que le bon marché est un bien et la cherté un mal. Par malheur, les doctrinaires et les pessimistes ne sont pas de cet avis ; par conséquent, presque la rougeur au front, nous devons revenir sur cette question au chapitre suivant et l'examiner sous toutes ses faces.

CHAPITRE II

L'ENVAHISSEMENT DE NOS MARCHÉS

« Il n'est pas douteux, dit Mme Arvède Barine (1), que la Chine ne soit à la veille d'une révolution économique. Demain ou après-demain, elle aura le combustible à bon marché, en le tirant de ses mines de charbon, elle aura les transports à bon marché par chemins de fer et bateaux à vapeur, et elle aura fondé des écoles techniques. Alors elle inondera le reste du globe de ses produits, à des prix qui défieront la concurrence, comme l'Inde, sa voisine. A elles deux (en attendant que les nègres se mettent de la partie), elles nous enlèveront tous nos débouchés en dehors de l'Europe et tenteront de nous inonder de leurs marchandises. Nous ne serons pas seulement bloqués, nous serons assiégés, à la veille de périr si nous ne nous défendons. » M. P. d'Estournelles de Constant exprime la même idée : « Les Chinois recevront nos commandes, vendront du charbon, du fer, des tissus de coton, de soie, de laine, sans parler du reste. — Que leur vendrons-nous en échange ? (2) »

On connaît la conclusion : la ruine de l'Europe, sa

(1) *Journal des Débats* du 26 septembre 1896, édition du soir.
(2) *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1896, p. 685.

dépopulation, la décadence fatale de la race blanche.

« Que leur vendrons-nous en échange ? » est véritablement délicieux ! Mais, si nous n'avons rien à leur donner en échange, les Chinois ne nous abandonneront ni leur charbon, ni leur laine, ni leur soie. Les pompeuses théories pessimistes, pronostiquant la fin prochaine de notre race, sont fondées sur la méconnaissance de ce fait élémentaire que tout commerce est un troc de marchandises.

On aura beau imaginer les Chinois aussi « sobres » que l'on voudra, toujours faut-il penser qu'en nous livrant leurs articles, ils exigeront quelque équivalent. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais eu le moindre exemple du contraire; quand les Célestes nous donnent leur thé, ils demandent en échange des produits manufacturés européens ou des lingots d'argent. Et, chose inouïe, tout comme nous le faisons, loin de donner leur thé pour rien, ils tâchent d'obtenir la plus grande quantité possible d'articles contre la remise de la plus petite quantité possible de thé.

Mais imaginez que les Chinois changent tout à coup de conduite (on ne comprend vraiment pas pourquoi, mais peu importe, passons!) et nous livrent leurs produits pour rien ; c'est alors véritablement qu'il faudrait embrasser ces braves Célestes sur les deux joues, comme on dit en langage familier. C'est alors qu'ils deviendraient nos bienfaiteurs ! Ils nous feraient de perpétuels cadeaux, ils travailleraient nuit et jour pour tirer du sein de la terre le charbon et le fer, pour en fabriquer des articles à notre convenance, ils nous les apporteraient en Europe et nous les donneraient pour rien ! Pendant ce temps, nous pourrions nous amuser, faire le *dolce farniente* et vivre sans aucun souci, les Chinois devenus nos esclaves de leur propre gré. La Chine deviendrait un enfer où des hommes travailleraient sans aucune compensation, et l'Europe un pays de Cocagne où on aurait tout le bien-être désirable,

sans aucun labeur et aucun souci. Cet état de choses amènerait certes plutôt l'extinction de la race chinoise que celle de la race européenne. Quel dommage véritablement que ces vilains Chinois continuent à exiger un équivalent des articles qu'ils nous offrent!

On ne peut pas comprendre pourquoi les Chinois se harasseraient de fatigue et se livreraient au plus ingrat des labeurs pour nous fournir certaines marchandises, si nous n'avons rien à leur donner en échange. Dès qu'ils ne pourront rien obtenir de nous, ils abandonneront immédiatement le travail, car on produit seulement en vue de la vente, et, sitôt qu'un article ne peut pas se placer sur un marché, il cesse d'être fabriqué. Or un article ne trouve plus de placement à partir du jour où son producteur n'obtient pas la contre-valeur de son travail.

Ce qui contribue à maintenir le prétendu danger de l'inondation de nos marchés, c'est en partie l'erreur que nous appelons crysohédonique (1), la fausse association d'idée entre la richesse et l'or. Au fond, c'est la crainte de M. P. d'Estournelles de Constant: « Que leur vendrons-nous en échange? » veut dire que, n'ayant pas de produits à leur offrir, nous devrons leur donner notre argent ou notre or.

Eh bien ! quand cela arriverait, où serait le mal? Imaginez les Chinois nous demandant du fer en échange de leurs marchandises : nous mettrons en exploitation des mines aujourd'hui négligées, nous augmenterons le nombre de nos hauts fourneaux, et, au lieu de produire 27 millions de tonnes de fonte, nous en produirons 35 ou 40, pour payer nos achats, en Chine, avec le surplus. Personne n'y verra aucun inconvénient; au contraire, cela sera considéré comme un bien : on dira que l'industrie progresse, que les affaires prennent de l'essor, que la prospérité augmente.

(1) De χρυσός, *or*, *et* ἡδονή, *jouissance*.

Mais, dès qu'il s'agit des métaux précieux, on perd la calme appréciation des phénomènes économiques, on est envahi immédiatement par des terreurs enfantines, on s'imagine que, l'argent et l'or étant exportés en Chine, la décadence de notre race doit s'ensuivre inévitablement.

Il en est de l'argent et de l'or exactement comme du fer : une plus grande demande de la part de la Chine activera leur production dans nos pays. On tirait du sein de la terre 886.000 kilogrammes d'argent en 1851 et 4.730.000 kilogrammes en 1892 ; les Américains ne demandent pas mieux que de doubler encore ce dernier chiffre. Maintenant, faute de débouchés, plusieurs mines du Colorado ont cessé d'être exploitées ; que la Chine augmente sa demande, elles le seront immédiatement ; de nouvelles mines seront découvertes et mises en activité ; comme pour le fer, il y aura un accroissement d'activité industrielle, dont tout le monde profitera et dont on aura lieu de se féliciter. Il en est exactement de même de l'or, dont la quantité est, quoi qu'on en dise, inépuisable sur notre globe. Un grand nombre de champs d'or en Afrique et en Sibérie ne sont pas encore exploités, un grand nombre d'autres restent encore à découvrir. Si la demande de l'or augmentait d'une façon considérable en Chine, il n'est pas douteux qu'au lieu de 327.000 kilogrammes par an, nous en pourrions produire 400.000 ou 500.000.

Mais les terreurs des crysohédonistes ne se rapportent pas tant aux métaux qui se trouvent encore au sein de la terre qu'aux stocks monnayés qui se trouvent en circulation dans nos pays. Disons en passant que leur inquiétude est bien puérile, car, dès qu'on a le métal, rien de plus facile que de le convertir en monnaie. Quoi qu'il en soit, c'est la disparition de la monnaie d'or qui cause de la crainte au grand public.

Imaginons cette crainte réalisée. Tout notre stock de métal jaune circulant sous forme de monnaie, nos 18 mil-

liards de francs ont passé en Chine. Eh bien après? Quand les Chinois auront faim, se mettront-ils des morceaux d'or dans la bouche pour les dévorer ? Quand ils auront froid, se vêtiront-ils de lamelles d'or? Non certes, ils garderont la quantité de métal nécessaire à leurs besoins et expédieront le reste dans les pays manquant d'or, dans les nôtres, par conséquent, puisqu'ils auront été drainés de leur métal jaune. Mais l'idée même que tout notre stock métallique ira s'écouler en Chine est absurde, ce pays devant refuser de prendre de l'or en payement de ses marchandises dès le moment où il en aura assez pour ses affaires.

D'autre part, la disparition, même totale, de la monnaie métallique ne serait pas un désastre si grand pour les Européens, qui déjà s'en passent de plus en plus. Les paiements dans les pays très civilisés se font maintenant surtout en chèques, en lettres de change, en virements, en compensations; la monnaie ne sert à effectuer que 2 pour 100 à peine des transactions. Le jour où on arrivera à s'en passer complètement, un grand progrès sera réalisé. Les craintes des crysohédonistes sont donc vaines.

Signalons une autre contradiction des pessimistes : le bon marché des produits asiatiques doit ruiner l'Europe. Mais la réciproque n'est pas vraie. Le bon marché des produits européens ne peut pas ruiner l'Asie. Pourquoi ? On ne le comprend vraiment pas.

Cette inondation des marchés, que les pessimistes craignent pour nous, dans l'avenir, s'est déjà accomplie, dans le passé, si on considère l'Europe par rapport à l'Asie. Depuis la fin du XVII[e] siècle et pendant une bonne partie du XVIII[e], on importait des étoffes de coton des Indes en Angleterre. Les Hindous savaient faire des fils ayant 422.000 mètres au kilogramme (1). Les Européens étaient incapables de les

(1) 119 milles anglais à la livre anglaise. Voir S. WALPOLE, *History of England*, Londres, Longmans Green, 1890, t. I, p. 54.

imiter. Mais voilà que, par suite d'une série d'inventions géniales, la filature mécanique remplaça le travail à la main. Dès lors, l'Angleterre prit tous les jours de l'avance; enfin, vers le milieu de ce siècle, elle inonda l'Inde de tissus de coton, de telle sorte que l'industrie des Hindous succomba sous la concurrence des puissantes machines de Manchester et disparut presque complètement. L'Inde importe actuellement pour 448 millions de francs de cotonnades anglaises, pour 162 millions de francs de fer, de machines et de charbon. D'après l'opinion des pessimistes, la misère de l'Inde aurait dû augmenter et sa population diminuer. Pour ce qui est de la richesse, il est bien difficile de l'apprécier d'une manière exacte ; cependant tous ceux qui connaissent la péninsule gangétique disent que sa prospérité s'accroît d'une façon très évidente. Pour ce qui est de la population, nous avons des chiffres : le recensement de 1871 a accusé, pour les dominations anglaises, 238.929.348 habitants (sans compter les États indigènes); celui de 1881, 253.901.821. Au dire des pessimistes, la population de l'Europe commencera à décroître quand elle sera inondée de produits asiatiques; alors pourquoi la population de l'Inde n'a-t-elle pas commencé à décroître quand elle a été inondée de produits européens ?

Elle n'a pas commencé à décroître, pour la plus élémentaire de toutes les raisons : c'est que le bon marché fait la prospérité des nations et non leur ruine. Quand on préconise les avantages de la cherté, on oublie les intérêts d'une catégorie d'individus qui s'appellent les consommateurs ; or cette catégorie ne comprend *rien moins que le genre humain tout entier*. Certes, quand on néglige un facteur de cette importance, il n'est pas étonnant qu'on arrive à des conclusions absolument fausses.

Et les producteurs, dira-t-on, ne sont-ils pas, eux aussi, le genre humain tout entier ? Oui, certes. Seulement on oublie que la production est un moyen et non un but. On

travaille pour jouir et non pour travailler. Sisyphe subissait un châtiment terrible infligé par Jupiter; aucun homme ne consent à faire le Sisyphe de son propre gré. Le but de chacun ici bas est d'obtenir le maximum de bien-être avec le minimum de peine. Si les Chinois voulaient nous donner leurs articles pour rien, nous aurions, en Europe, le paradis sur la terre. Ces vilaines gens ne consentent malheureusement pas à nous faire des cadeaux perpétuels, mais moins ils nous demandent d'équivalents pour leurs marchandises, plus ils nous rapprochent de cette situation paradisiaque où nous pourrons jouir sans travailler. C'est aussi le but des machines, qui, hélas! ne feront jamais de nous des demi-dieux, vivant dans la béatitude perpétuelle; la besogne qu'elles nous laissent encore n'est que trop pénible; mais, plus elles nous épargnent de fatigues, plus elles sont bienfaisantes.

La phrase de M. d'Estournelles de Constant, « Que vendrons-nous à la Chine? » montre qu'il n'a pas songé à quelques-uns des principaux phénomènes économiques. Après avoir parlé du troc, abordons maintenant celui de la division du travail.

Avant la Révolution, les communications étaient assez difficiles en France; les routes étaient peu nombreuses et mauvaises, de grandes entraves étaient opposées au commerce par une législation absurde. Dans cet état de choses, chaque province devait se suffire à elle-même : on plantait des vignes dans la Beauce; on cultivait du blé dans le Médoc. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : le premier de ces pays ne produit que du blé, le second du vin seulement. Il y a division du travail national, et la situation du monde civilisé est semblable aujourd'hui à celle de la France avant 1789. Chaque pays tâchant de se suffire à lui-même, il y a une diminution sensible de sa faculté d'achat; supprimez les barrières internationales, comme la Constituante a supprimé les barrières interprovinciales, et immédiatement la division

du travail s'établit sur le globe entier. La vallée d'Aragua, dans le Venezuela, se suffisait autrefois à elle-même pour toutes les denrées alimentaires ; quand les communications furent rendues plus faciles avec l'Europe, les Vénézuéliens « remplacèrent la culture des céréales par celle du caféier, beaucoup plus lucrative » (1) ; c'est un exemple de ce qui va s'accomplir sur une échelle plus vaste. Entre les pays chauds et les régions tempérées, il y aura toujours des échanges imposés par la nature des choses. « Que vendrons-nous aux Chinois ? » Mais par exemple... du blé ! Nous en vendons déjà au Brésil, au Chili, à l'Inde (2) ; rien n'empêche un pays de s'acquitter de ses achats d'objets manufacturés par des produits agricoles et cela jusqu'à la fin des siècles. On ne voit pas pourquoi notre blé aurait moins de puissance libératoire que le thé des Chinois ou le café des Brésiliens.

M. d'Estournelles de Constant prédit la ruine de l'Europe parce qu'elle n'aura pas d'articles manufacturés à donner en échange de ceux que lui fourniront les Chinois, mais nous venons de voir que rien n'empêchera l'Europe de donner des produits agricoles. Cependant suivons notre auteur sur son propre terrain : est-il vraiment certain que l'Europe n'aura pas d'articles manufacturés à donner ? Il est facile de démontrer que ce ne sera pas le cas et que M. d'Estournelles se trompe, et cela pour trois raisons principales.

Tout d'abord, les besoins des hommes actuellement vivants sont loin d'être satisfaits ; au contraire, on peut dire que l'humanité est encore plongée dans le dénuement le plus profond et le plus cruel. Quand bien même notre

(1) E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris Hachette, 1893, t. XVIII, p. 173.

(2) Au moment où ces lignes sont écrites et dans la ville où elles le sont, de nombreux bateaux à vapeur embarquent du blé à destination des Indes orientales.

production actuelle décuplerait, elle serait à peine suffisante pour assurer notre bien-être ; quel que soit le développement des usines chinoises, japonaises et indiennes, elles seront longtemps incapables d'approvisionner même les pays orientaux. Mais, dit M. d'Estournelles, le Japon exporte déjà. En Russie, il y a quelques années, la famine sévissait sur les bords du Volga, et pendant ce temps on exportait le blé d'Odessa en France et en Angleterre. Le fait que le Japon exporte quelques articles ne signifie pas que ses marchés soient saturés, mais que la faculté d'achat des Japonais est médiocre. Précisément plus les pays orientaux développeront leurs manufactures, plus leur faculté d'achat augmentera ; en effet, chaque nouvelle exploitation, créant de nouveaux profits, créera de nouveaux acheteurs.

La seconde erreur de M. d'Estournelles de Constant consiste à croire que les besoins des hommes peuvent avoir des limites.

Or il n'en est rien. L'homme ne porte qu'un seul chapeau à la fois ; cependant le nombre de chapeaux que peut posséder un homme (et surtout une femme !) est bien difficile à déterminer ; des gens très à la mode en ont jusqu'à sept ou huit, et il en est de même pour les costumes, nous ne parlons déjà plus des dames, dont plusieurs seraient prêtes à mettre une robe neuve tous les jours.

Mais, à part les objets qui servent aux besoins directs des hommes, les besoins de l'outillage national sont aussi inépuisables ; jamais il n'arrivera un moment où un pays sera complètement adapté aux convenances de ses habitants et où il n'y aura plus rien à faire pour l'aménager d'une façon plus parfaite. Au contraire, mieux un pays est outillé, mieux il veut s'outiller encore, et il en est ainsi dans les petites comme dans les grandes choses : on a construit des cheminées pour se préserver du froid, plus tard on a découvert le calorifère, on l'établit maintenant dans quel-

ques maisons; puis, peu à peu, on l'établira dans toutes. Ainsi, parce qu'on a su se préserver un peu du froid, on veut s'en préserver encore davantage. Il en est de même de l'outillage national en grand : la Russie a maintenant quelques centaines de milliers de wagons; justement parce que ces wagons ont donné un immense essor à l'industrie des transports, ils ne suffisent plus ; on va en commander encore dix mille nouveaux cette année. Il en sera ainsi aussi longtemps que l'humanité continuera à progresser.

Les usines établies en Chine, aux Indes et au Japon ne feront pas fermer les autres, parce que les besoins de l'humanité sont infinis et que chaque besoin satisfait en crée un nouveau.

Enfin la troisième erreur de M. d'Estournelles consiste à croire que le nombre des hommes est immuable sur la terre. Il est loin d'en être ainsi. Même actuellement, la population de notre globe augmente de 14 à 15 millions d'hommes tous les ans, équivalant presque à une population égale à celle de l'Espagne et ce flot de nouveaux consommateurs doit être aussi approvisionné; il provoque la fondation d'un nombre considérable de nouvelles usines et de manufactures.

Quand on prend en considération tout ce qui précède, on comprend que, pendant de bien longues années, nous aurons quelque chose à vendre aux Asiatiques, et d'abord tout leur outillage industriel. Les régions occupées par les jaunes et les noirs ont besoin de deux millions de kilomètres de chemins de fer ; en comptant modestement 50.000 francs par kilomètre pour les rails, le matériel roulant et les ponts, cela représente des commandes pour une centaine de milliards de francs, au plus bas mot ; ajoutez à cela l'outillage industriel. Il faudrait à la Chine une vingtaine de millions de broches pour filer le coton, cela encore représente une somme de commandes énormes pour nos usines, car, bien entendu, dans les premiers temps, la Chine sera incapable de produire ses machines

elle-même. Et combien d'autres branches d'activité demandent des appareils mécaniques et des outils perfectionnés! Si les Chinois se mettaient sérieusement à exploiter leurs mines de charbon, les plus vastes du globe, ils auraient besoin d'un matériel énorme qu'ils devraient, pendant de longues années, faire venir de l'Europe. Nous avons à peine parlé des objets de luxe et de fantaisie : si les porcelaines chinoises nous charment par leur originalité exotique, les produits européens font le même effet sur les Orientaux; rien que sur ces articles, il pourrait s'établir un courant commercial fort appréciable.

Il serait fastidieux de continuer une énumération de ce genre qui pourrait être fort longue. M. d'Estournelles et tout les pessimistes ont tort de s'effrayer : il nous reste beaucoup de choses à vendre aux Asiatiques, et l'activité de nos manufactures n'est pas menacée. On peut dire, au contraire, qu'un champ illimité s'ouvre devant elles. Il faut toujours avoir en vue que les deux tiers de notre globe n'ont pas encore été mis en exploitation sérieuse, que les régions les plus magnifiques de notre planète, comme la Californie, sont des solitudes (1); nos affaires d'aujourd'hui sont des jeux d'enfant en comparaison de celles qui se feront quand, le globe étant pacifié, les hommes s'adonneront véritablement à des œuvres utiles. La production actuelle pourra décupler et peut-être centupler. On a construit en Angleterre, en 1896, des navires nouveaux jaugeant 1,232,000 tonnes, chiffre ridicule en comparaison des besoins réels de l'humanité ! Il faudra augmenter nos flottes dans une bien autre mesure le jour où les affaires prendront une extension raisonnable. La Grande-Bretagne semble désignée par la nature pour être un vaste chantier

(1) Cette merveilleuse contrée, une des plus riche qu'on puisse imaginer en ressources naturelles, n'a encore que 3 habitants par kilomètre carré. La Californie pourrait aisément nourrir une population supérieure à celle de la France.

maritime; quand bien même elle aurait comme unique spécialité la construction des navires, elle aurait encore une besogne suffisante pour sa population.

Oui, nous le répétons, l'humanité a encore une marge énorme devant elle. Sauf pendant les périodes de crises passagères, les calculs étroits des exclusivistes ont toujours été piteusement démentis par les événements. On sait avec quelle passion jalouse la Hollande a tenu à la fermeture de l'Escaut pendant deux siècles; elle a dû, bon gré, mal gré, consentir à l'ouvrir. Anvers est devenu un des plus grands ports du monde... seulement Rotterdam est déjà bien près de le dépasser.

Les pessimistes s'imaginent que les pays produisant les mêmes articles n'ont rien à échanger entre eux : quand les Chinois, disent-ils, produiront du charbon, du fer, des tissus comme nous, qu'aurons-nous à leur vendre?

C'est une erreur manifeste : les faits démontrent que ce sont, au contraire, les pays produisant les mêmes articles qui font les échanges les plus considérables, cela provient simplement de ce que les besoins humains sont illimités. On nous permettra quelques démonstrations.

Si un peintre fait un très beau tableau dans quelque coin de la France, il l'envoie immédiatement à Paris ; or on doit peindre, bon an, mal an, cinq ou six mille toiles à Paris. Envoyer un tableau à Paris, c'est porter l'eau à la rivière, et cependant on le fait, et on a raison. Paris est un grand centre artistique ; les amateurs de tableaux y sont nombreux ; le fait qu'un de ces amateurs possède cent toiles, par exemple, ne signifie pas qu'il ne désire pas acquérir la cent et unième ; au contraire, le fait d'avoir les cent premières fait prévoir qu'il en désirera encore davantage et que son désir sera d'autant plus fort que sa passion pour les beaux-arts sera plus intense. Un peintre de la province a donc beaucoup plus de chance d'obtenir un bon prix de son tableau sur le marché si encombré de

Paris que sur le marché de sa province, où il peut être unique de son espèce. Maintenant, entre deux grands centres artistiques comme Paris et Londres, les échanges de tableaux peuvent être en nombre illimité.

Actuellement la France tire de l'étranger les neuf dixièmes de la soie nécessaire à ses fabriques. Pourquoi en est-il ainsi? Parce que la France a été, à une certaine époque, le plus grand producteur de soie de l'Europe. Grâce à l'abondance de la matière première, des industries se sont fondées qui ont prospéré, et bientôt la production indigène n'a plus suffi. Il a fallu encore ici porter de l'eau à la rivière, c'est-à-dire faire venir des cocons étrangers justement dans le pays où il y avait eu la plus grande abondance de cocons indigènes.

Généralisons encore davantage. Peu de régions se ressemblent plus en Europe que la Belgique et la Grande-Bretagne ; toutes les deux ont une agriculture savante et dans toutes les deux l'exploitation des mines de houille et la fabrication du fer sont des industries dominantes. Selon M. d'Estournelles de Constant, les Anglais et les Belges ne devraient avoir rien à échanger entre eux, et leur commerce devrait être absolument nul. Eh bien ! ne lui en déplaise, c'est justement le contraire : la Belgique est de tous les pays du monde celui qui fait les plus importantes affaires avec la Grande-Bretagne, relativement au chiffre de ses habitants. Tandis que le Royaume-Uni fait un commerce général (exportation et importation) de 59 francs avec chaque Américain, de 27 francs avec chaque Français, de 6 francs avec chaque Russe, elle en fait un de 103 francs avec chaque Belge (1).

Il semble que les plus nombreux échanges doivent s'opérer entre pays ayant des produits de nature différente. Cela paraît naturel, et cependant les faits démontrent le

(1) Voir notre *Politique internationale ;* Paris, F. Alcan, 1886, p. 250.

contraire; or, quand les faits ont parlé, la question est jugée sans appel; il faut alors abandonner les théories, si logiques et si belles qu'elles puissent paraître.

Des manufactures s'établissent maintenant aux Indes, en Chine et au Japon. « Déjà les résultats de ce déplacement de la production sont très sensibles, bien que nous ne soyons qu'au début de l'évolution; ils s'accusent avec netteté dans le ralentissement des affaires de l'Angleterre... L'exportation générale des produits britanniques est tombée de 6.738.000.000 de francs en 1890 à 5.396.000.000 en 1894, soit d'un milliard 342 millions en quatre ans » (1), dit M. d'Estournelles. Or voici à quelle cause il attribue ce fait: « Les Etats-Unis ont donné les premiers le signal de l'émancipation; leur exemple n'a pas tardé à être suivi dans l'Amérique centrale et méridionale, en Australie, aux Indes, au Japon (2). » Soutenir que les États-Unis sont capables de se passer des produits manufacturés de l'Europe, passe encore, mais citer l'Amérique centrale et méridionale, l'Australie, les Indes et le Japon comme des pays qui vont bientôt s'émanciper au point de vue industriel, c'est vraiment trop abuser de la crédulité du lecteur. Justement ces pays sont ceux dont l'outillage est le plus primitif et qui ont surtout besoin de tout tirer d'Europe. Nous citerons un seul fait: la république Argentine a 47 kilomètres de chemins de fer par 10.000 kilomètres carrés de territoire; si elle en avait seulement autant de

(1) Mais, si on considère une période plus longue, on constate, au contraire, un énorme accroissement. En 1854, l'Angleterre expédiait dans ses colonies des marchandises pour 18.636.000 livres en 1895, pour 59.942.000 livres. Même sans les folies du protectionnisme, on aurait pu avoir, pendant quatre années, une diminution du commerce. Les crises sont dans l'ordre naturel des choses comme les maladies. Mais il n'est pas légitime de tirer d'une diminution temporaire (elle a déjà disparu en 1895) des conclusions extrêmes comme celles de M. d'Estournelles.

(2) Article cité, p. 652.

lignes que l'Espagne (dont le réseau est un des moins serrés de l'Europe), il lui faudrait ajouter 47.000 kilomètres aux 13.000 qu'elle possède déjà. On voit combien l'outillage national de la république platéenne est encore incomplet et combien elle est près de s'émanciper.

Hélas ! oui, le commerce du monde a subi dans ces dernières années un recul incontestable, mais cela ne vient pas de ce que la Russie, l'Amérique et l'Australie ne désirent plus acquérir aucun article venant de l'Europe occidentale. Dans tous ces pays, au contraire, le confort de la vie est des plus restreints : ils manquent de millions et de millions d'objets de tout genre, en commençant par les bons lits et en finissant par les tableaux et les livres. La diminution du commerce ne vient pas de la saturation des désirs, mais de la folie des hommes. La recrudescence de protectionnisme qui a sévi dans ces dernières années, les banqueroutes financières de plusieurs États, les malversations dans les finances publiques de tant de pays, tout cela a amené une crise intense qui a sensiblement réduit la faculté d'achat de millions d'hommes en Europe et en Amérique. C'est au protectionnisme, au parasitisme et au militarisme, et non à la concurrence de la race jaune, qu'il faut attribuer la diminution de l'exportation anglaise. Des violences internationales, comme le bill Mac Kinley, ont toujours pour conséquence une diminution dans le chiffre des affaires ; or, dans ces dernières années, le major Mac Kinley a trouvé, hélas ! des admirateurs et des imitateurs un peu partout.

Les nations de la terre ne jouissent pas toutes de conditions naturelles également favorables ; celles qui avaient à lutter contre des difficultés nombreuses sont restées en arrière, tandis que celles que la fortune comblait de ses bienfaits ont distancé les autres. Parmi les enfants gâtés du sort est incontestablement l'Angleterre ; mille circonstances propices lui ont assuré une situation prépondérante au

XIXe siècle; elle a comme monopolisé la production de certains articles de première nécessité; maintenant, il semble que les autres nations gagnent de plus en plus de terrain et sont en train de rattraper le temps perdu. On peut prévoir une époque, assez prochaine, où elles deviendront les égales de l'Angleterre. Les Anglais suivent cette marche inévitable des événements, ceux d'entre eux qui comprennent mal les phénomènes économiques et qui voient le bien-être dans la cherté, poussent des cris d'alarme, confondant leurs intérêts mal entendus avec ceux de l'Europe entière, ils disent que la civilisation occidentale est menacée, parce que la Grande-Bretagne perd sa situation exceptionnelle.

Chose étrange, à l'intérieur de l'Etat, les monopoles sont regardés comme funestes. Si un syndicat pouvait accaparer, en Angleterre, la vente des charbons ou des cotonnades, si, grâce à cet accaparement, le prix de ces articles venait à hausser, on considérerait la chose comme un danger public et comme un très grand mal; on tâcherait de combattre ces manœuvres. En Russie, les coalitions, ayant pour but d'augmenter artificiellement les prix des denrées de première nécessité, sont déjà punies par la loi; les *trusts*, les *cartels*, les syndicats, sont vus partout d'un très mauvais œil et par les citoyens et par les gouvernements.

Par une singulière aberration, ce qui est considéré comme un mal à l'intérieur de l'Etat est considéré comme un bien sur le terrain international; cependant, au point de vue commercial, il n'y a ni étranger ni compatriote; il n'y a que des intérêts, des échanges loyaux (*fair trade*) ou des spoliations. Imaginez les propriétaires des houllières anglaises capables d'accaparer tout le charbon produit sur le globe; ils hausseront les prix, et les Anglais souffriront de ce renchérissement, tout comme les Français et les Hindous. Quand, par suite de la suppression du monopole international de l'Angleterre, certains articles baisseront

de prix, les consommateurs de la Grande-Bretagne en retireront autant de bénéfice que les Chinois et les Américains.

Mais on ne menace pas seulement l'Angleterre de perdre sa situation privilégiée, on la menace même de perdre ses marchés intérieurs ; on dit que les Chinois pourront livrer le fer à meilleur compte que les Anglais. Il ne pourra plus s'en fabriquer une seule livre en Angleterre ; tout ce que l'Angleterre consommera viendra de Chine. Il en sera d'un grand nombre d'autres articles comme du fer ; alors toutes les usines anglaises devront cesser leur travail. A cela nous devons faire une objection très importante : on oublie, en soutenant de pareilles propositions, que la lutte contre les désavantages naturels est d'autant plus facile que l'outillage est plus perfectionné.

Imaginez les mines de houille de l'Angteterre épuisées, ce qui arrivera dans 200 ans, disent les uns, dans mille ans, disent les autres ; il est clair qu'alors l'Angleterre devra tirer son charbon du dehors. Eh bien ! plus les moyens de transport seront perfectionnés à cette époque, plus cela lui sera facile. Déjà l'Angleterre tire une partie de ses minerais de l'Espagne et de pays encore plus lointains. Comment cela est-il possible ? Cela vient de ce que le prix de transport de ces minerais s'est réduit dans une mesure très considérable, grâce aux perfectionnements des machines à vapeur. Ce qui arrive aujourd'hui arrivera demain dans une plus forte mesure. Chaque amélioration de l'outillage diminuera le prix des transports et permettra à l'Angleterre de lutter plus victorieusement contre ses concurrents. Or ce que personne ne pourra enlever à la Grande-Bretagne, c'est le fait qu'aucun point de son territoire ne soit à plus de 150 kilomètres de la mer ; ce que personne ne pourra lui enlever, ce sont ses ports admirables, dont l'organisation sera encore plus parfaite dans l'avenir que dans le présent. L'Angleterre perdra peut-

être quelques marchés, mais qu'elle soit aussi condamnée à perdre son marché national et tous les marchés étrangers, c'est en dehors du domaine des probabilités.

Admettons cependant que cela arrive. La civilisation humaine devra-t-elle périr pour cela ? Un ensemble de circonstances peut amener la Pensylvanie à être le pays de la terre où la production des métaux pourra se faire aux conditions les plus avantageuses ; la Pensylvanie occupera alors dans le monde la situation que la région industrielle de Birmingham occupe aujourd'hui. Allons plus loin : imaginons le centre de toutes les industries transportées aux Etats-Unis ; il y là un déplacement analogue à celui qui s'est opéré de la Grèce à l'Europe occidentale. La Grèce était autrefois le plus grand producteur industriel du globe, elle ne l'est plus parce que l'industrie s'est transportée vers des régions offrant plus d'avantages que l'antique Hellade, devenue un pays agricole, même pastoral. Elle avait cinq millions d'habitants quand elle possédait une grande industrie ; elle en a à peine deux maintenant. Mais la civilisation humaine a-t-elle été détruite pour cela ? Au contraire, en transportant l'industrie d'un pays moins favorisé, dans un pays plus favorisé, en abaissant, en d'autres termes, les prix de revient, on n'a pas fait reculer la civilisation, on l'a fait avancer. L'Angleterre pourra redevenir un pays agricole ou pastoral, sa population pourra redescendre de 40 millions à 15 millions; il ne s'ensuit pas qu'elle retombera nécessairement dans la barbarie, ni l'Europe non plus.

Nous avons cité plus haut les mots de Mme Arvède Barine : Les Hindous et les Chinois envahiront nos marchés, « nous ne serons plus seulement bloqués, nous serons assiégés, à la veille de périr (1) ». Mais elle ajoute : « Nous nous défen-

(1) Voir page 23.

drons, nous deviendrons forcément protectionnistes à outrance. » Espérer se défendre par des droits de douane est certes la plus vaine des illusions ! Et d'abord se défendre contre qui, grands dieux ? Contre des hommes qui vous apportent des articles à bon marché, contre ceux qui veulent augmenter votre bien-être, en diminuant votre peine, contre ceux qui veulent vous donner une vie plus douce et plus de loisir ! Étrange défense en vérité ! Repousser un bienfait, c'est se faire du mal à soi-même.

D'abord, l'unique résultat du protectionnisme est de rejeter une charge des épaules de Jean sur celles de Paul. Voilà tout. Le système protecteur ne peut pas *supprimer* la charge, puisqu'il augmente le prix des articles, c'est-à-dire la peine nécessaire pour les obtenir.

De nombreuses régions désertes existent encore sur le globe ; on y fait de l'agriculture extensive, et, les machines venant aider le travail de l'homme, on peut offrir du blé à Chicago à 8 francs l'hectolitre, rendu en Europe à 11 francs. De même la viande australienne a fait baisser, dans une forte mesure, le prix de la viande européenne. Ces circonstances ont obligé beaucoup de propriétaires anglais à réduire leurs domaines à de simples territoires de chasse, *game farms* et *deer forests*, dont ils retirent de 10 à 20 francs l'hectare. Ceux des propriétaires qui cultivent eux-mêmes retirent 4 pour 100 de leur *capital de roulement*, la terre étant comptée pour rien. Imaginez maintenant un fort droit de douane sur le blé imposé, de nouveau, en Angleterre. Les landlords en profiteront immédiatement ; ils pourront encaisser de beaux fermages ; mais ce que les landlords encaisseront, les consommateurs le débourseront. Or pour payer cet argent, ils devront bien le gagner d'une façon ou d'une autre. Par le fait qu'ils auront à le payer, ils ne gagneront pas davantage. Donc, le lendemain de l'introduction du droit sur le blé, l'Angleterre ne sera

pas devenue plus riche; seulement la richesse existante sera autrement partagée (1).

Contrairement à l'opinion de M[me] Barine, le droit de douane ne peut pas servir de défense. Se défendre veut dire se préserver d'un mal. La *défense* économique ne peut consister qu'en un allègement de charge; or la douane n'allège rien, elle répartit seulement la charge d'une façon nouvelle, la rejetant généralement des épaules les plus fortes sur les plus faibles.

Refuser du blé à 12 francs l'hectolitre et faire qu'il en coûte 18 équivaut à refuser une machine brûlant 600 grammes de combustible, par heure et par cheval, et en imposer une autre brûlant 900 grammes; c'est réduire volontairement sa force musculaire de 75 kilogrammètres à 50, c'est comme prendre un poison qui affaiblit l'organisme; c'est le suicide national. Ce n'est donc pas une manière de se « défendre », c'est une manière de se détruire.

Encore un mot : si nous en croyons les anthropologistes, la France est peuplée actuellement de deux races : au nord, l'*Homo europeus*, le noble dolicho-blond, « doué de toutes les vertus » ; au sud, l'*Homo alpinus*, le vil brachy-brun, « qui atteint rarement au talent » (2). Ces deux races échangent librement leurs produits : les Parisiens achètent les huiles de Provence, les vins des côtes du Rhône, les soieries de Lyon; les Marseillais achètent les étoffes de Roubaix et les champagnes de Reims. Il n'est jamais venu à l'idée de personne de considérer ces transactions comme désavantageuses parce que les Méridionaux sont des brachy-bruns et les gens du Nord des dolicho-blonds. Il

(1) Ce qui empêche de le voir très clairement, c'est que les droits acquittés par les consommateurs se payent par petits acomptes fort nombreux qui s'incorporent dans le prix des marchandises.

(2) Expressions de M. Lapouge. Voir *les Sélections sociales;* Paris, Thorin, 1896, p. 17.

en est exactement de même des Chinois et des Européens. Les échanges entre eux ne s'opèrent qu'à partir du moment où ils sont avantageux pour les deux parties; la couleur de la peau, l'indice céphalique et la section des cheveux n'ont rien à voir à cette affaire, aucun de ces traits physiologiques ne pouvant rendre avantageuse une transaction qui ne procure pas de bénéfice commercial, ni désavantageuse une transaction qui procure des bénéfices de cette nature.

La conclusion de ce livre est que, pronostiquer la prochaine extinction de notre race en se basant sur les bas salaires des Asiatiques et l'envahissement de nos marchés par leurs produits, c'est méconnaître les vérités les plus élémentaires de l'économie politique.

LIVRE II

PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES

CHAPITRE III

AMÉLIORATION DES RACES PAR L'AMOUR

Les dangers économiques ne sont pas les seuls ni les plus grands qui menacent la race blanche. Écoutons M. Faguet :

« On voit maintenant, très net, les résultats de la civilisation des quatre derniers siècles, de l'expansion de la race blanche. La race blanche conquiert le monde, et, d'abord, elle en profite pour elle. Elle l'exploite comme une grande ferme. Puis, pour mieux l'exploiter, elle y fait des chemins et des routes par mer, par terre, par montagne, par fleuve, par déserts. De cette façon, elle l'ouvre non seulement à elle-même, mais aux autres habitants de la planète... Les Chinois ou les Sino-Japonais envahissent alors pacifiquement l'Amérique, la Malaisie et toute l'Océanie. Les nègres ne restent pas en arrière. Le Natal, conquis par les Anglais en 1842, est depuis vingt ans rendez-vous de noirs, sans compter les Hindous, etc. Mais ce n'est pas tout... C'est chez elle-même, dans le vieux domaine héré-

ditaire, c'est en Europe que la race blanche est menacée. Non pas d'une invasion brusque et torrentielle, mais d'une invasion lente, insensible, progressivement pénétrante et inévitable. Pourquoi? Parce que les jaunes et les noirs qui auront demain les armes artificielles de la race blanche ont déjà des armes naturelles supérieures aux nôtres : la sobriété, la prolificité (1). » Mme Arvède Barine, empruntant les vues de Charles Pearson, s'exprime en termes identiques: « Il est démontré, je crois, que, si les choses suivent leur cours actuel, loin d'enfermer les races inférieures chez elles, comme nous nous en flattions, c'est nous qui serons enfermés par elles dans la zone tempérée. Heureux encore si elles se bornent au blocus, puisque nous avons eu la bonté de leur apprendre le maniement des armes de précision. » En un mot, les jaunes et les noirs nous chasseront d'abord de la zone chaude, puis ils envahiront la zone tempérée. Comme ils sont plus prolifiques que les blancs, ils finiront par nous éliminer complètement, et un jour viendra où la race blanche, disparue, sera remplacée sur le globe par les jaunes et les noirs. De deux éléments, mis en présence, c'est toujours l'inférieur qui l'emporte, disent les pessimistes. La sélection se fait toujours à rebours. Comme nous sommes les meilleurs, nous devrons céder le terrain aux jaunes et aux noirs, qui nous sont inférieurs. Il convient d'examiner ces affirmations; mais, avant d'aborder le terrain physiologique, nous devrons rester encore un moment sur le terrain économique.

Les migrations humaines ne se font pas sans but. On va chercher dans les pays étrangers un salaire plus élevé ou un métier plus lucratif. Aussi le flot des émigrants se porte des pays où les carrières sont encombrées à ceux où elles le sont moins. Aujourd'hui nous ne voyons pas les Chinois et les

(1) *Journal des Débats* du 25 juillet 1895, article cité.

Hindous se diriger vers le Lancashire, la Belgique ou la Lombardie, mais vers les solitudes de l'Australie, de la Malaisie et de la Californie. A part la France, la population augmente dans tous les pays européens. Une densité supérieure à celle de nos jours, s'établissant chez nous, détournera encore plus le flot de l'émigration jaune et noire vers les régions encore désertes de notre globe. Si l'Europe est menacée, elle a encore quelques siècles de répit. Et dans quelques siècles, il est bien peu probable que les idées de M. Faguet, de Pearson et de Mme Arvède Barine domineront encore les esprits.

Mais arrivons au sujet de ce chapitre : de même que les pessimistes négligent les phénomènes économiques les plus élémentaires, ils négligent des phénomènes physiologiques de la plus haute importance. Et d'abord celui de la sélection par l'amour.

Quand deux races sont mises en présence, l'inférieure l'emporte disent les pessimistes. Mais les faits disent justement le contraire. Nous observons, non seulement chez les homme, mais même chez les animaux, un sentiment, un instinct, une tendance, peu importe le nom, qui pousse les plus beaux mâles à s'accoupler aux plus belles femelles et vice versa. La préférence généralement accordée par les hommes aux plus belles femmes et par les femmes aux plus beaux hommes a été le procédé par lequel les espèces inférieures se sont transformées depuis l'origine de la vie. Ce mouvement se poursuit parmi les races humaines et élimine constamment les plus dégradées, mouvement lent et imperceptible, mais qui est continuel et amène, à la longue, des résultats fort sensibles.

Si l'on vient nous objecter que les catactères acquis ne sont pas héréditaires, nous avons notre réponse toute prête : d'abord on ne peut pas être transformiste, sans admettre l'hérédité des caractères acquis. Or il nous semble

qu'un homme sérieux peut difficilement ne plus être transformiste de notre temps. Nous ne savons pas *comment* les caractères acquis se transmettent aux descendants, mais il est clair qu'ils se transmettent. D'ailleurs, au point de vue spécial qui nous occupe ici, nous sommes logés à la même enseigne que nos adversaires qui prétendent que, deux races étant mises en présence, l'inférieure l'emporte toujours. Cela ne peut s'opérer que si le père ou la mère de la race inférieure transmet ses caractères à ses enfants. Sans cela, il ne pourra pas y avoir descente. De même nous affirmons que le père ou la mère, plus parfaits, transmettent leurs caractères à leurs enfants, sans quoi il n'y aura pas d'ascension biologique, de perfectionnement.

Les pessimistes ne pensent jamais aux phénomènes physiologiques. Il leur semble que les nobles Aryens ont surgi un jour, on ne sait comment, en Europe; il leur semble qu'ils doivent briller comme un météore, puis abandonner le terrain aux vils Touraniens. Tout cela est de la poésie, de la fantaisie, de la métaphysique, mais non de l'observation sérieuse, de la science positive.

Le phénomène de l'amour est trop universel pour qu'il soit possible de le négliger un seul instant; ses effets sont tangibles; dans certaines circonstances, on peut même le constater par des statistiques.

« Dans les croisements entre races humaines inégales, dit M. de Quatrefages, le père appartient à peu près toujours à la race supérieure. Partout, surtout dans les amours passagères, la femme répugne à descendre; l'homme est moins délicat... La négresse ou l'indienne se croise aisément avec le blanc. La métisse, issue de ces unions, fière du sang de son père, croirait déchoir *en se livrant à un individu de race colorée* et réserve toutes ses faveurs pour ceux dont le croisement l'a rapprochée. La tiercerone et la quarterone agissent de même; c'est toujours à des plus blancs

et par-dessus tout au blanc pur qu'elles tendent à s'unir (1). »

Grâce à cette tendance, une partie des noirs, aux États-Unis, se sont déjà transformés. D'après le recensement de 1895, sur 7.470.000 hommes de couleur, 6.338.000 étaient des nègres purs, 997.000 des mulâtres, 105.000 des quarterons et 70.000 des octavons. Soit, pour les métis, 1.132.000 hommes. On connaît les préjugés des Américains contre les nègres; ils vont presque jusqu'à la férocité. Tout nègre qui essaye d'avoir des relations avec une femme blanche est immédiatement lynché ! Aucun blanc ne consent à épouser une négresse. Eh bien, malgré cela, les mulâtres, quarterons et octavons, pris ensemble forment déjà le cinquième de la population de couleur. Imaginez les préjugés absurdes des Américains n'existant plus, le processus de la disparition des nègres serait accéléré dans une très forte mesure.

« Aux Etats-Unis, la crise sociale, qui menace aussi la vieille Europe, se compliquera d'une rivalité de deux races, les blancs et les noirs, *les noirs chaque jour plus nombreux* », dit M. d'Estournelles de Constant (2). Cette affirmation pessimiste n'est pas complètement vraie. Le nombre des gens de couleur augmente, en effet, d'une façon absolue aux Etats-Unis, mais il diminue d'une façon relative. En 1870, sur 100.000 habitants, il y avait 15.162 nègres; en 1890, 13.586. Cette diminution relative a une très grande importance au point de vue des croisements, comme on le verra au chapitre suivant.

Ce que nous constatons maintenant aux Etats-Unis s'est opéré partout ailleurs : « Les esclaves noirs ont été importés dans les plantations brésiliennes par millions, des familles se constituèrent, les naissances égalisèrent les sexes, et les croisements de races à race devinrent fré-

(1) *L'Espèce humaine*, Paris, F. Alcan, 10e édition, pp. 200 et 202.
(2) Article cité, p. 652.

quents, dit M. Reclus (1). On peut dire que la nation brésilienne, prise dans son ensemble, est de sang mêlé, quoique *la majorité se dise blanche d'origine.* » Contrairement à l'opinion des pessimistes, c'est la race inférieure qui disparaît ici, non la supérieure.

Les Indiennes et les négresses n'inspirent pas d'insurmontable aversion à tous les Européens. Beaucoup d'émigrants italiens se marient avec des négresses au Brésil. Dans la République Argentine, les femmes indiennes sont belles et gracieuses, dans la province de Tucuman ; les blancs les recherchent beaucoup. Dès qu'une union légale ou temporaire a lieu entre un Européen et des femmes de races inférieures, la progéniture monte un échelon de la hiérarchie physiologique. Des millions de faits de ce genre, s'opérant pendant de longues périodes, finissent par améliorer les races.

Le phénomène contraire s'observe aussi, très certainement. Mais il faut considérer ici le degré des mélanges. Si un mulâtre épouse une mulâtresse, et que leurs descendants se marient toujours entre eux, il peut se former une race nouvelle, issue d'un blanc et d'une négresse. Mais il est rare que les mariages se fassent toujours entre individus du même degré de croisement ; un octavon peut épouser une quarterone ou une mulâtresse ; alors la progéniture se rapproche un peu plus du nègre pur. Selon que le résultat des mélanges comporte plus de sang nègre ou plus de sang blanc, au bout d'un certain nombre de générations, tel pays, qui avait une population de race mêlée, peut contenir une population de race pure, soit blanche, soit noire. Quand le dernier cas se produit, ce n'est pas en vertu d'une malédiction de la nature et de sa haine contre tout ce qui est beau, noble et généreux, comme le veulent les pessimistes, mais simplement en vertu

(1) *Nouv. Géog. univ.*, t. XIX, p. 102.

de certaines lois physiologiques, absolument aveugles et inconscientes.

Nous avons voulu signaler dans ce chapitre le rôle de l'amour dans l'amélioration des races. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous aurons parlé d'un autre facteur, tout aussi important : la mort.

CHAPITRE IV

ÉLIMINATION DES RACES INFÉRIEURES PAR LA MORT

Les phénomènes sociaux sont dans une interdépendance complète. « Les moins bien doués pour la lutte succombent, dit M. de Molinari (1). Ils descendent dans les rangs inférieurs de la hiérarchie sociale, sans y trouver, plus que dans les autres, un abri paisible et un refuge assuré. » Cette descente de la hiérarchie sociale est un des principaux facteurs de l'élimination des races inférieures. La natalité a, sans doute, une importance considérable ; les peuples les plus prolifiques l'emportent sur ceux qui le sont le moins, mais à condition que la survie définitive soit plus grande. Le nombre élevé des naissances n'est rien si les enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge adulte.

Or il est clair que la mortalité la plus forte sera aux rangs inférieurs de la hiérarchie sociale : à Manchester, entre 1828 et 1842, la mortalité des enfants dans les familles ouvrières montait à 97 pour 100 ; à Bruxelles, la mortalité infantile était de 54 pour 100 chez les pauvres et de 6 pour 100 chez les riches ; à Berlin, les chiffres cor-

(1) L'*Evolution économique du* XIXe *siècle*, Paris, Reinwald, 1880, p. 94.

respondants sont 35 pour 100 et 5,5 pour 100 (1). D'après Casper, sur 1.000 naissances, il y a 943 hommes vivants au bout de cinq ans chez les riches et 655 chez les pauvres; au bout de vingt ans, 856 et 566; au bout de cinquante ans, 557 et 283. Aux États-Unis d'Amérique, la mortalité des nègres dépasse celle des blancs d'un quart ou d'une moitié. Dans les villes, pendant la période de 1890 à 1894, elle a été de 32,6 pour 1.000 noirs et de 20,1 pour 1.000 blancs. La durée de la vie moyenne d'un nègre à la Nouvelle-Orléans est de 24 ans et 6 mois.

L'élimination des classes inférieures se produit dans tous les pays et dans tous les temps; ce phénomène est inévitable. Ceux que leur mauvais sort, ou leur incapacité, a rejetés aux derniers échelons sont ceux qui ont le moins de ressources pécuniaires, car c'est la fortune qui marque les rangs de la hiérarchie sociale. Ces malheureux, ayant moins de bien-être, étant moins bien nourris, moins bien vêtus, moins bien logés, succombent plus facilement à la maladie.

« On se demande, dit M. d'Estournelles de Constant (2), ce que deviendront les États-Unis le jour où les nègres émancipés et *peu travailleurs* y seront les plus nombreux et les plus *forts*. » Il y a dans cette phrase une méconnaissance complète des phénomènes sociaux : les nègres ne pourront jamais devenir les *plus forts* s'ils sont *peu travailleurs*, et, n'étant pas les plus forts, ils ne pourront pas devenir les plus nombreux, parce que, leur mortalité dépassant celle des blancs, leur nombre relatif ira toujours en diminuant (3).

Quand deux races très différentes se trouvent en présence, comme les nègres et les blancs, les Maoris et les Euro-

(1) Voir à ce sujet : A. VACCARO, *la Lutte pour l'existence dans l'humanité*, Paris, Chevalier-Maresq, 1892, p. 156.
(2) Article cité, p. 666.
(3) Nous l'avons déjà constaté plus haut, p. 48.

péens, les Hawaiens et les Anglo-Saxons, la race supérieure monte naturellement aux échelons les plus élevés de la hiérarchie et rejette la race moins douée au plus bas. Cette dernière, se trouvant plus dénuée de ressources, a une mortalité plus forte et disparaît peu à peu (1).

Les pessimistes sont obligés d'en convenir eux-mêmes: Le Dr Le Bon se sert de termes presque identiques aux nôtres : « Tout peuple inférieur, dit-il, mis en présence d'un peuple supérieur, est fatalement condamné à disparaître bientôt (2). »

(1) Hâtons-nous de dire que les mots race *supérieure et inférieure* sont des termes relatifs. Il faudrait dire plus justement la race ayant la *civilisation supérieure*. Si, par un concours de circonstances, l'Égypte était encore le pays le plus civilisé de la terre, la race égyptienne serait considérée comme supérieure à toutes les autres. Nous reviendrons sur ce sujet au chapitre IX.

(2) *Lois psych. de l'évol. des peuples*, p. 46. Signalons ici quelques contradictions de cet auteur. Après la phrase citée dans le texte, il dit quelques lignes plus loin (p. 50). « Transportée dans un milieu trop différent du sien, une race ancienne périt plutôt que de se transformer. Conquise par dix peuples divers, l'Egypte a toujours été leur tombeau. Pas un n'a pu s'y acclimater : Grecs, Romains, Perses, Arabes, Turcs, etc., n'y ont jamais laissé de traces de leur sang. Le seul type qu'on y rencontre est celui de l'impassible Fellah. » Puisque toute race inférieure périt devant une supérieure, comment se fait-il que les Egyptiens n'aient pas péri quand ils se sont trouvés en présence des Grecs et des Romains? Cela prouve qu'il faut être très prudent dans notre appréciation de la supériorité. La citation que nous venons de donner montre, de plus, combien, dans le domaine sociologique, on se contente encore de phrases déclamatoires au lieu de faire une étude attentive des faits. M. Le Bon affirme que l'Egypte a été le tombeau des Grecs et des Arabes, parce que « transportée dans un *milieu différent* une race ancienne périt plutôt que de se transformer ». Or tout le monde sait que le climat de la Grèce et surtout celui du Hedjah ressemble beaucoup au climat de l'Egypte. On ne comprend donc pas pourquoi la vallée du Nil était « un milieu différent » pour les Grecs et les Arabes. Ce qui a produit le triomphe de « l'impassible » Fellah est un simple fait économique auquel les grands philosophes ne daignent pas faire attention. L'Egypte était très peuplée depuis l'époque pharaonique. Ni les Grecs, ni les Romains, ni les Arabes n'ont *colonisé* ce pays, parce que les émigrants ne vont pas des pays à densité moindre dans les pays à

Ainsi les Hawaiens étaient, dit-on, 200.000 lorsque Cook découvrit leur archipel; ils ne sont plus que 40.000 aujourd'hui. Mais le chiffre initial étant ici assez hypothétique, ces données ne sont pas si intéressantes. Nous avons sur les Maoris des documents plus certains, parce qu'ils proviennent de recensements sérieux. En 1874, les Maoris étaient 45.000 à la Nouvelle-Zélande; il n'en était plus resté que 41.993, en 1891; leur diminution est constante depuis l'époque de la colonisation européenne (1838), mais on n'a pas de chiffres exacts avant 1874.

A la vérité les facteurs économiques ne sont pas les seuls qui produisent cet excès de mortalité chez les races inférieures; il y en a aussi beaucoup d'autres. Ainsi les maladies et les vices des envahisseurs : la petite vérole, par exemple, qui n'est pas toujours mortelle pour l'Européen, l'est toujours pour le Hawaien et le Taïtien, elle décime la population de ces îles. Ajoutez cet épouvantable poison qui s'appelle l'alcool. Nous nous y sommes faits, dans une certaine mesure, bien que, même chez nous, il produise d'horribles ravages. Les nègres et les Océaniens le supportent beaucoup moins et succombent par milliers.

Il faut aussi considérer l'élimination brutale par les massacres. Les conquistadores espagnols ont tué des millions d'hommes en Amérique, au XVIe siècle. Les Anglais n'ont pas été toujours plus humains. Aux États-Unis et en Australie, ils ont souvent exterminé les indigènes à coups de fusil, comme des animaux sauvages. Si on tue tous les repré-

densité supérieure. Les envahisseurs arabes ont dû être plus nombreux que les Grecs et les Romains, puisqu'ils ont imposé leur langue, mais, tout de même, ils sont restés aux échelons élevés de la hiérarchie sociale : ils ne se sont pas emparés de tous les champs pour les cultiver de leurs propres mains. Quant aux Perses et aux Turcs, le nombre de ceux qui se sont installés en Égypte a toujours été infime. Les races étrangères ont vite disparu, parce que, dans les croisements, la prédominance du sang indigène était énorme.

sentants d'une race, elle disparait bien certainement.

Ces faits extraordinaires ont, incontestablement, une importance indéniable; cependant les faits journaliers produisent des résultats plus considérables, grâce à leur répétition continuelle. Le jeu combiné de l'amour et de la mort peut produire l'élimination des races inférieures, sans violences et sans exterminations.

Imaginez un pays peuplé à un certain moment, de 10.000 Ixois et de 10.000 Zédois, les Ixois étant la race supérieure; soit un excédent des naissances sur les décès de 10 pour 1000 chez les premiers et de 5 pour 1000 chez les seconds. Au bout de cent ans ce pays sera habité par :

20.000 Ixois.

15.000 Zédois (1).

En divisant par sexes on aura :

10.000 Ixois.

10.000 Ixoises.

7.500 Zédois,

7.500 Zédoises.

Alors chaque 75 Zédois se trouveront en présence de 75 Zédoises, mais de 100 Ixoises. Il y aura donc probabilité que les unions légitimes, ou autres, entre individus de races différentes seront plus nombreuses qu'entre individus de même race, et la race supérieure l'emportera (2).

Cette marche théorique se diversifie de mille façons dans la vie réelle. De nombreux facteurs entrent en jeu qui viennent produire des divergences sans fin. Cependant, d'une façon générale, c'est par ce procédé que s'est opérée depuis les temps les plus reculés, l'élimination des races inférieures.

L'évolution biologique et l'évolution sociale ne suivent pas une ligne droite, mais, au contraire, une courbe des plus

(1) Nous négligeons l'accroissement géométrique pour simplifier autant que possible notre exposition.

(2) Toute chose égale d'ailleurs, bien entendu.

sinueuses ; les régressions, les dégénérescenses sont fréquentes. Cependant, il y a une résultante générale de tous ces mouvements alternatifs. Appelons positive la sélection qui fait monter l'échelle de la perfection vitale ; négative, celle qui la fait descendre. Il y a des sélections positives et négatives en tout lieu et tout temps. Mais il faut bien que le bilan se solde en faveur des sélections positives par un surplus, si léger qu'il soit, puisque un être comme l'homme a fini par se dégager de l'animalité primitive. Si les formes inférieures l'avaient toujours emporté, les supérieures n'auraient jamais pu se produire. L'histoire nous offre, hélas ! de nombreux exemples de populations civilisées détruites par des barbares. Cependant, si la barbarie l'avait *toujours* emporté, la civilisation n'aurait jamais pu se faire. Certes, il ne faut pas contester les sélections négatives ; les optimistes ont tort de ne pas en tenir compte, mais les pessimistes ont également tort quand ils ferment les yeux à l'évidence et refusent de voir les sélections positives. Dans un précédent ouvrage (1) l'auteur s'est efforcé de montrer, avec tous les efforts de persuasion dont il est capable, comment les guerres européennes sont des sélections négatives. Elles fauchent l'élite des générations et laissent comme reproducteurs les éléments les plus inférieurs de la population. Cependant la guerre elle-même peut, dans certaines circonstances, produire une sélection positive. Une dépêche de Buluwayo, datée du 6 juin 1896, est ainsi libellée : « Les Matébélés ont été mis en déroute samedi matin ; leurs pertes sont de 200 à 300 tués ; les troupes britanniques ont eu seulement deux tués. » Ainsi à la veille du combat, les Matébélés étaient, par hypothèse, 400.000 sur le globe ; les Anglais, 120.000.000. Le lendemain, les Anglais étaient 119.999.998, les Matébélés 399.700. La disproportion entre les sauvages et les civilisés

(1) *La Guerre et ses prétendus bienfaits.*

avait augmenté. Cette même circonstance, se reproduisant pendant de longues années, peut amener l'extinction de la race inférieure ; et ainsi la guerre, dans ce cas spécial, aura produit une sélection positive.

L'Europe était habitée par des hommes, dès la fin du tertiaire. Or, à en juger par le crâne de Canstatt, leur race devait être très voisine de l'animalité. Comment a-t-elle disparu ? Ces hommes, nous dit-on, ont tous été massacrés. Mais massacrés par qui ? Par une race supérieure, venue d'Asie, l'origine asiatique de l'homme n'est prouvée par aucun document certain. On ne sait pas où l'espèce humaine a pris naissance ; les uns disent que c'est sur un continent, existant autrefois entre l'Australie et l'Afrique, la mystérieuse Lémurie ; d'autres affirment que l'homme a paru sous les pôles, seuls pays habitables, pour un organisme comme le nôtre, à la fin du tertiaire. D'ailleurs, si les autochtones européens ont été massacrés par un homme asiatique supérieur, la question n'est que déplacée. Comment cet Asiatique a-t-il acquis sa perfection ? Eh bien, quand on veut se donner la peine de réfléchir, on comprend que cette perfection a été produite par le jeu des facteurs naturels que nous voyons encore à l'œuvre sous nos yeux. Ce qui se passe aujourd'hui s'est passé autrefois. La sociologie n'a pas eu son Lyell. Elle n'est pas encore imprégnée de la théorie des causes actuelles. Si les races humaines se sont perfectionnées depuis le pliocène, elles continueront à se perfectionner aussi longtemps que les conditions géologiques du globe ne leur seront pas défavorables (1).

(1) Les théories de Darwin ont été soumises à une critique des plus rigoureuses par les physiologistes contemporains. Quelques-unes des positions les plus importantes du grand naturaliste anglais sont déjà démantelées. « La concurrence a un rôle, mais bien différent de celui que Darwin avait imaginé, dit M. Y. Delage, elle ne trie pas les meilleurs, mais les plus mauvais... La sélection ne protège pas la tête,

Les pessimistes contemporains affirment le contraire. « Et la fin du fin ? dit M. Faguet (1). Eh bien ! sans doute la victoire finale du jaune sur le blanc, en attendant la victoire du noir sur le jaune. » On le voit, M. Faguet affirme que la sélection négative est la loi de l'évolution vitale. Or la biologie enseigne juste le contraire. Si toutes les observations astronomiques venaient démontrer que la Terre se rapproche insensiblement du Soleil, quel astronome serait assez hardi pour affirmer qu'elle s'en éloigne ? Quand on construit une théorie absolument contraire à tous les faits observés, c'est bien le moins qu'on l'appuie sur quelques données nouvelles. Les pessimistes ne l'essaient même pas ; ils se contentent de belles phrases et de généralités.

Les races humaines se sont améliorées depuis l'époque tertiaire : elles cesseront de s'améliorer depuis la fin du XIX[e] siècle, affirment les pessimistes. Il faudrait au moins nous dire pourquoi. La conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands ne nous paraît pas une raison suffisante pour expliquer la cessation d'un mouvement universel de la nature. D'autant plus que la perte de l'Alsace-Lorraine, si elle est un mal pour les Français, est un bien pour les Allemands.

On n'échappera pas à ce dilemme : ou les races humaines se perfectionneront dans l'avenir, ou elles ne se perfectionneront pas. Si elles ne se perfectionnent pas, c'est que la balance des sélections positives et négatives se soldera en faveur des négatives. Mais alors il a dû en être de même

mais elle supprime la queue. » Nous n'en demandons pas davantage, car la suppression des mauvais n'est-elle pas la survivance des bons ? On voit que le processus biologique est identique au processus économique. L'élimination se fait par le bas, dans l'un comme dans l'autre. Il fallait s'y attendre d'ailleurs. Ceux qui tombent dans les basfonds de la société sont ceux qui ont (toute chose égale, d'ailleurs) le moins de qualités psychiques, force de volonté, esprit d'ordre, activité). Or l'imperfection morale provient de l'imperfection organique du cerveau et des autres parties du corps.

(1) Article cité.

dans le passé. L'espèce humaine a dû toujours se rapprocher de plus en plus de l'animalité. Comme on observe la marche contraire, il faut admettre l'existence de facteurs produisant l'amélioration. Dans ce cas, ces facteurs agiront aussi dans l'avenir, et les races humaines continueront à s'améliorer. Raisonner autrement est antiscientifique au premier chef. Faire des variations sur le ton mineur peut quelquefois charmer les esprits chagrins, c'est un amusement comme un autre, dont il ne faut certes pas priver les névrosés et les décadents; mais, quand des gens viennent nous affirmer, sans donner la moindre preuve à l'appui, que les lois de la nature arrêteront leur marche éternelle, nous ne pouvons pas prendre cela au sérieux.

CHAPITRE V

LE PRÉTENDU RECUL DE LA RACE BLANCHE

« Il était convenu, dit Mme Arvède Barine (1), que notre globe appartenait aux races supérieures, aux races blanches. A elles le progrès, à elles la puissance et la domination, à elles l'avenir... Un Anglais, M. Pearson, vient nous enlever cette espérance, dans un livre qui fait beaucoup de bruit de l'autre côté de la Manche (2)... Le règne de la race aryenne passera, comme tout passe en ce monde. L'heure approche où les races inférieures prendront leur revanche. A elles l'avenir avec ou sans progrès... Les limites des races sont immuables. Nous avons pris l'habitude d'escompter le recul des races inférieures. Faux calcul, d'après M. Pearson. Il faut renoncer à l'espoir d'agrandir notre domaine. La nature s'est chargée de confiner les Aryens dans la zone tempérée... Les Européens meurent comme des mouches en Afrique, au Brésil, dans les républiques de l'Amérique centrale, aux Indes, dans la Malaisie, bref dans toute la zone tropicale, la plus fertile, justement, la plus propre à supporter une population très

(1) Article cité.

(2) *National Life and Character;* Londres, Macmillan, 1893. L'auteur de ce livre est mort il y a quelques années.

dense. » Ainsi les pessimistes commencent d'abord par dire à notre race : Tu n'iras pas plus loin. Ils nous enlèvent tout espoir d'expansion ultérieure.

Cette expansion s'est accomplie depuis l'époque des grandes découvertes du xv[e] siècle. Le climat était alors ce qu'il est aujourd'hui, et nos moyens prophylactiques étaient infiniment moins parfaits (1); notre race a progressé néanmoins. Il paraît qu'elle ne pourra plus le faire. Les pessimistes négligent de nous dire, encore cette fois, pourquoi il en est ainsi; ils ne citent pas un seul fait nouveau qui motive ce changement si important de nos destinées.

Mais suivons-les pas à pas. Est-il vrai que les blancs ne peuvent pas s'acclimater dans les pays chauds? Les faits prouvent le contraire : notre race s'est parfaitement acclimatée dans le nord de l'Afrique, en Louisiane, en Floride, en Géorgie, au Queensland, au Brésil, aux Antilles (2), qui ne sont pas des pays froids. De plus, il faut considérer que, dans beaucoup de régions tropicales, l'Européen s'est croisé avec l'indigène et a produit une race nouvelle, peu différente de la nôtre; on peut donc dire que l'Européen s'y est acclimaté d'une façon partielle.

Sans doute, il y a beaucoup de pays tropicaux où l'Européen du Nord dépérit, mais rien ne prouve qu'il en sera toujours ainsi.

L'homme ne peut pas vivre naturellement dans un climat froid, sitôt qu'il se trouve dans un milieu dont la température est au-dessous de 15° centigrades, s'il n'a moyen d'élever artificiellement cette température, l'homme est

(1) Il suffirait de rappeler qu'on ne connaissait pas la quinine au xv[e] siècle.

(2) Les Italiens, les Espagnols et les Français du Midi supportent mieux les climats tropicaux que les Anglo-Saxons, sortis de la brumeuse Angleterre. Cependant, même ces Anglo-Saxons se sont parfaitement acclimatés dans la zone tropicale des États-Unis. En Géorgie, les blancs prospèrent mieux que les noirs, puisque leur natalité est de 156,7 par 1.000 tandis que celle des noirs est de 152,3.

condamné à mourir à bref délai. Imaginez un Pearson vivant en Égypte en l'an 3000 avant notre ère, sous le règne du gracieux pharaon Menkéra, il aurait entendu parler de certaines régions lointaines, ensevelies sous la neige pendant six mois de l'année. Certes, il aurait affirmé que jamais la race sémitique ne pourrait s'acclimater dans des pays aussi horribles. Mais les découvertes humaines sont venues : le verre d'une part et les poêles de l'autre ; grâce à eux, l'homme se crée dans sa demeure comme une petite Afrique artificielle, même au milieu des glaces et des frimas. Alors l'habitat des régions froides est devenu possible, de brillantes civilisations se sont même fondées dans des pays qui, dans l'opinion de contemporains de Menkéra, devaient être éternellement abandonnés aux ours et aux loups.

Il en est des Pearson de notre époque comme des Pearson hypothétiques de l'an 3000 avant notre ère, ils oublient les progrès possibles de l'outillage. L'homme a fait un immense pas en avant par la découverte des appareils de chauffage. Il en fera un, aussi considérable, par la découverte des appareils frigorifiques, qui ne sont pas à découvrir d'ailleurs, puisqu'ils existent déjà. Il suffit d'en faire une application sur une plus grande échelle. Ce qui énerve l'Européen, c'est la chaleur perpétuelle des tropiques ; il ne peut pas plus la supporter que le froid prolongé ; mais, quand des appareils frigorifiques seront employés dans les pays chauds, l'homme, en rentrant dans sa demeure, trouvera une température plus basse, comme, dans les pays du Nord, il en trouve une plus haute, et cette fraîcheur le réconfortera. Alors l'Européen pourra habiter et s'acclimater dans la zone torride, comme il habite et s'est acclimaté dans la zone boréale.

Mais négligeons même cette possibilité de se créer un froid artificiel. Est-il vrai que toutes les régions situées sous les tropiques soient torrides et, par conséquent, inha-

bitables pour l'Européen? Nullement. L'Afrique centrale est un plateau élevé de 1,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, la chaleur n'y est pas partout insupportable. Si le climat du Congo est mauvais, à certains endroits, celui de la Rhodésie est excellent. Or la Rhodésie, à elle seule, pourrait nourrir des millions d'hommes. Il en est de même au Brésil : sans parler des provinces du Sud (Rio Grande do Sul et Santa-Caterina), pays fort sains, les régions centrales forment aussi un plateau assez élevé, où les chaleurs de l'été sont compensées par les froidures de l'hiver. Dans le Goyaz et le Matto Grosso, le thermomètre descend parfois au-dessous de zéro. Or, dans le seul Matto Grosso, « il y a largement place pour 200 millions d'hommes », dit M. E. Reclus (1). Le climat de Minas Geraes est aussi excellent. « On a pu douter longtemps, dit encore cet éminent géographe que les gens émigrés d'Europe réussissent à s'acclimater au Brésil. L'expérience a prononcé d'une manière évidente dans les provinces méridionales. Même les émigrants, venus du nord de l'Europe, prospèrent matériellement dans leur patrie nouvelle mieux que dans leur patrie d'origine. On y a vu des femmes reprendre une seconde jeunesse et la natalité dépasser quatre, cinq et même six fois la mortalité annuelle (2). » Que dire ensuite de la République Argentine dont certaines régions sont simplement admirables. « Au nord-est le pays des Missions, à l'ouest les vallées Andines ont un sol fertile, un air pur, un climat délicieux qui convient aux Européens... Il y a là de la place pour des millions d'hommes (3). » On le voit, toutes les régions situées sous les tropiques sont loin d'être inhabitables pour la race blanche. Celle-ci peut donc s'y répandre tout à l'aise. Mais admettons même qu'elle soit confinée dans la zone froide et tempérée. Elle pourra encore se

(1) *Nouv. Géogr. Univ.*, t. XIX, p. 415.
(2) *Ibid.*, p. 444.
(3) *Ibid.*, p. 595.

multiplier dans une mesure immense. La seule Nouvelle-Zélande, qualifiée souvent d'Italie du monde austral, parce qu'elle a à peu près la superficie et un peu la forme de l'Italie européenne, pourrait largement contenir une population de 30 millions. La Russie d'Europe, la Sibérie, les États-Unis, le Canada, sont relativement des déserts ; ils nourriraient un milliard et demi d'individus sans aucune peine. Ainsi les seules régions de la zone froide et tempérée, qui n'ont pas encore été occupées par les Européens, pourraient facilement contenir plus d'hommes que le globe entier n'en contient actuellement. On voit donc quelles immenses réserves de terres existent encore pour la race blanche et combien sont puériles et chimériques les craintes des pessimistes.

En admettant même (ce qui n'est pas le cas), que toutes les régions équatoriales soient absolument réservées aux jaunes et aux noirs, nous avons dans les régions froides et tempérées assez de terres pour nous accroître autant qu'eux.

Parfaitement, mais ces terres désertes, par qui serontelles occupées ? Les pessimistes répondent carrément : par les jaunes et par les noirs. Ils nous gagneront de vitesse, ils iront coloniser avant nous les régions tropicales, encore vides d'habitants, et même les régions tempérées. Non seulement la race blanche ne pourra pas augmenter son domaine, faute de pouvoir s'acclimater dans les pays chauds, mais encore les blancs verront leur propre domaine envahi par les Asiatiques et les Africains, parce que ces races inférieures sont plus *prolifiques*. Ici entre en jeu un nouvel ennemi de la race blanche plus terrible que la « sobriété » des jaunes : leur *prolificité !*

Notons tout d'abord une contradiction des pessimistes. A les entendre, la race blanche n'a aucun avenir, parce qu'elle ne pourra jamais se répandre dans les pays tropicaux. Mais pourquoi les races jaunes et noires n'ont aucun

avenir parce qu'elles ne pourront jamais se répandre dans les régions froides et tempérées ? Il paraît que les blancs ont seuls le privilège de ne pas pouvoir s'acclimater dans des pays nouveaux ; les jaunes et les nègres, paraît-il, peuvent s'acclimater partout. Nous savons cependant qu'un très grand nombre de noirs succombent dans nos pays (1), la phtisie causa parmi eux une mortalité effrayante. Les pessimistes ne daignent pas penser à ces petits détails.

« Les limites des races sont immuables », dit Mme Arvède Barine en s'inspirant de Pearson. Oui, immuables ; mais pour la race blanche seulement, puisqu'on nous menace de l'invasion des jaunes. Encore ici, on ne se donne pas la peine de nous expliquer par le moindre petit fait pourquoi la race blanche est seule condamnée à cette cruelle infériorité.

« Quel est le grand fait historique qui domine peut-être tous les autres, depuis trois cents ans ? dit M. Faguet (2). C'est le rétrécissement de la planète. La facilité de plus en plus grande des communications, diminuant les distances, a comme diminué les surfaces. C'est de l'Auvergnat que le Limousin était voisin au moyen âge, c'est de l'Allemand que le Français était voisin au XVIIe siècle, et c'est du Chinois et du Japonais que nous sommes voisins aujourd'hui... Nous nous touchons tous de la main... C'est très gentil cela, on voisine. L'univers est en familiarité avec lui-même, l'Univers n'est qu'une famille, oui ; mais attendez. Quand les races se touchent, elles ne tardent pas à se heurter. » Et cela n'a pas tardé ! « Nous serons poussés par les épaules hors des districts où le climat nous a permis de fonder des établissements, dit Mme Arvède

(1) « Il est prouvé que les noirs ont besoin de soleil et de chaleur; les affections de poitrine font de nombreuses victimes parmi ceux qui aujourd'hui vivent au nord de la ligne du Potomac », dit M. Tricoche, *Journal des Économistes*, 15 août 1894, p. 355.

(2) Article cité.

Barine (3). Le nègre a plus à faire que l'Hindou pour devenir notre rival en quoi que ce soit, mais il aura pour lui, dans un avenir peu éloigné (une population nègre double en quarante ans) la puissance imbécile du nombre, contre laquelle ni l'intelligence ni la science ne peuvent rien. M. Pearson prend pour exemple le Natal. Lorsque l'Angleterre s'en est emparée, en 1842, on n'y comptait, en moyenne, que cinq noirs par mille carré. La fertilité du sol et les avantages d'un climat très varié attirèrent vers la nouvelle colonie un courant d'émigration européenne ; mais les noirs, sans parler des Chinois et des Hindous, s'y précipitèrent de leur côté, alléchés par la sécurité que leur promettait le gouvernement des blancs. La population colorée y est, à l'heure présente, treize fois plus nombreuse que la population blanche. Dans un autre demi-siècle, les Européens n'y seront plus qu'une quantité négligeable, ils périront accablés sous le nombre, lors même que les nègres n'auraient fait aucun progrès, ce qui n'est nullement prouvé. » Mais continuons cette intéressante citation :

« A Java, où les montagnes fournissent pourtant aux européens des résidences salubres, les indigènes, qui étaient à peine 2 millions, vers la fin du siècle dernier, sont maintenant près de 23 millions. Ils ont plus que décuplé en cent ans, tandis que les 30.000 Hollandais restent toujours des oiseaux de passage. Il ne faudra pas un grand effort pour les évincer. Bornéo et la Nouvelle-Guinée n'ont pas à craindre d'être jamais peuplées par nous. La Malaisie sera mangée, mais ce n'est point par les blancs ; c'est par les Chinois qui y font la tache d'huile et entrent déjà pour moitié dans la population de plusieurs grandes villes. Il n'est que trop probable que les Chinois, d'autre part, nous préviendront dans l'Asie centrale et feront, de ce côté aussi, la tache d'huile. Comment résister à cette puissance du

(3) Article cité.

nombre, que nous qualifiions tout à l'heure d'imbécile ? Ils sont 400 millions en Chine seulement, sans compter ceux de la Malaisie, qui sont des gens mariés et fixés. Ils seront le double, 800 millions, un peu après le milieu du xxe siècle. Comment les empêcher de déborder? » C'est impossible, et M. Faguet nous a déjà appris pourquoi : parce que les jaunes et les noirs ont des armes naturelles supérieures aux nôtres.

Ainsi, non seulement les blancs ne pourront pas entamer le domaine des jaunes et des noirs, mais ce sont, au contraire, les jaunes qui entameront notre domaine. Ils ont sur nous deux avantages incommensurables : la sobriété et la prolificité, qui leur assureront une victoire certaine.

Nous avons déjà parlé de la prétendue sobriété. Il nous reste à examiner si le second épouvantail, la prolificité, est beaucoup plus sérieux.

« Les Chinois sont 400 millions aujourd'hui, ils seront 800 millions dans cinquante ans », dit Mme Arvède Barine. Voilà le fait capital sur lequel on base la future déchéance de notre race. Mais qui a jamais constaté, d'une façon positive, le taux d'accroissement de la population chinoise? Les statistiques exactes et même approximatives font absolument défaut. Les uns disent que la Chine a 425 millions d'habitants, d'autres 293 millions (1). Ces appréciations s'appuient sur des données absolument incertaines. On croit aussi que la natalité est excessive en Chine. C'était également un dogme, en Russie, que la natalité était beaucoup plus grande dans les familles israélites que dans les familles chrétiennes. Les recensements exacts ont fait bon marché de cette croyance. Si nous avions des documents exacts sur la Chine, sa natalité excessive serait peut-être aussi rejetée dans la région des mythes. Mais, de plus,

(1) Voir WAGNER et SUPAN, *Die Bevœlkerung der Erde;* Gotha, Justus Perthes, 1891, p. 101.

la natalité seule ne signifie rien; il faut aussi considérer la mortalité. L'important est la survie. Or, quand on vient nous affirmer que la population de la Chine double en cinquante ans, c'est-à-dire que la survie y est de 2 pour 100 par an, on pose une affirmation qui n'est basée sur aucune donnée positive. C'est de la fantaisie pure. Un accroissement de 1 pour 100 est déjà très rare dans les pays qui n'ont pas d'immigration. Or, que la mortalité soit énorme en Chine, cela paraît bien probable, étant donnée l'atroce misère de l'immense majorité des habitants de ce pays. Non seulement on ne connaît pas le taux d'accroissement de la population chinoise, mais on ne sait même pas si cet accroissement a lieu de nos jours; des personnes très compétentes pensent même que la population de la Chine a diminué : elle aurait été de 413 millions en 1842, et seulement de 348 millions en 1890 (1).

Si la population de la Chine avait toujours doublé en cinquante ans, elle aurait été de 26 (*nous disons vingt-six*) personnes en 920. Or le recensement de 922 avait donné 45 millions. D'autre part, si la population avait doublé en cinquante ans, en partant de ce chiffre, elle aurait déjà atteint 720 millions en 1120, tandis qu'elle atteint seulement 400 millions de notre temps.

Le procédé des pessimistes s'étale ici au grand jour : ils se fondent sur des analogies superficielles, puis représentent leurs inventions comme des faits incontestables, sur lesquels ils tablent des dangers futurs.

« La population nègre double en quarante ans », dit Pearson, et il cite le Natal, où il y avait en moyenne cinq noirs par mille carré en 1842 et où il y en a vingt aujourd'hui. Mais on peut concevoir des circonstances où la population augmente encore plus vite. Imaginez un canton désert.

(1) Wagner et Supan, *op. cit.*, p. 101. Quelques auteurs portent à 81 millions d'hommes le nombre de victimes des guerres intérieures de la Chine, des famines et des inondations du XIXe siècle.

Un homme et une femme viennent s'y établir ; au bout de deux ans, ils ont deux enfants. La population de ce district aura doublé, non pas en quarante ans, mais en vingt-quatre mois. Il ne suffit pas de donner des chiffres. Il faut aussi les analyser un peu. Si la population du Natal a augmenté si vite, ce n'est pas par l'excédent des naissances sur les décès, c'est par l'immigration des Cafres, et, précisément, les Cafres sont venus au Natal parce qu'ils y ont trouvé la sécurité. La population de l'Angleterre a aussi triplé depuis 1780, celle de Java est allée de 2 millions à 23 millions en un siècle, celle des États-Unis de 4 millions à 63 millions. Mais il faut considérer les conditions particulières dans tous ces cas. De ce que la population de la Grande-Bretagne a triplé en cent ans, il ne s'ensuit pas qu'il doive en être de même en Chine. Des circonstances différentes produisent des résultats différents. Dans cette même Grande-Bretagne, le taux d'accroissement, avant le XIXe siècle, a été entièrement différent : la population de ce pays était de 3.500.000 hommes vers 1080. Elle avait donc mis sept cents ans pour tripler une première fois (1).

La science économique n'a pas encore pu formuler une loi de la population. On a observé parfois un affaiblissement de la natalité accompagnant le développement du bien-être. Le nombre des descendants semble être, dans ce cas, en raison inverse du nombre des jouissances que peuvent s'offrir les parents. Mais cela n'arrive pas toujours. Au Canada, les familles françaises, les plus riches, ont parfois jusqu'à vingt et vingt-trois enfants. La France offre l'exemple le plus connu d'un accroissement de la richesse doublé d'une diminution de la natalité. Et cet

(1) L'Angleterre (sans l'Ecosse et l'Irlande) avait 2 millions d'habitants en 1086. Si la population avait augmenté, depuis cette époque, dans la même proportion que de 1860 à 1870, elle aurait atteint, en 1886, 84 milliards. Voir Vilfredo Pareto, *Cours d'Economie politique*, Lausanne, Rouge, 1896, t. I, p. 100.

exemple est si remarquable, qu'il a aveuglé le monde. Les pessimistes s'en sont emparés avec bonheur : ce qui arrive maintenant en France devra arriver partout et toujours. On oublie que les phénomènes sociaux sont d'une complexité inouïe et, par cela, toujours nouveaux. S'il n'y a pas deux feuilles semblables, à plus forte raison il n'y a pas deux sociétés semblables. Rien ne prouve que la natalité française sera toujours aussi faible, rien ne prouve que toute nation, jouissant d'un degré de bien-être comparable à celui de la France, aura nécessairement une natalité aussi peu considérable. Cependant, c'est sur cette décroissance de natalité, en raison directe du bien-être, qu'on se base pour prédire l'extinction prochaine de la race blanche. Les Aryens, devenant de plus en plus riches, deviendront de moins en moins prolifiques; les jaunes et les noirs, étant misérables, resteront prolifiques; donc la terre leur appartiendra un jour. Cette déduction est fort belle... seulement elle pêche contre la logique. Si la prolificité est en raison inverse du bien-être, quand les jaunes et les noirs auront acquis plus de bien-être, ils deviendront aussi moins prolifiques. Ainsi, selon les pessimistes, la diminution de la natalité qui se produit chez les blancs ne se produira jamais chez les jaunes. Encore ici, on n'essaye même pas de nous donner l'ombre d'un fait pour expliquer cette exception. Les phénomènes sociaux sont les mêmes pour toutes les races : il n'y a pas une loi de la population pour les blancs, une autre pour les mulâtres, et une troisième pour les quarterons.

En devenant plus riches, les Européens diminueront de nombre, mais les autres races, dans les mêmes conditions, ne diminueront pas. Disons tout de suite que les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets, pour donner satisfaction aux pessimistes !

On pourra répondre : mais les jaunes et les noirs resteront plus prolifiques, parce qu'ils resteront plus pauvres.

Alors leur prolificité ne leur servira de rien ; leur mortalité sera aussi élevée que leur natalité.

L'humanité marche vers l'équilibre. Ce que l'avenir nous réserve, fort probablement, est une égalisation des conditions sociales de tous les pays. La densité de la population devenant partout sensiblement la même, la natalité ne sera pas plus forte parmi les jaunes et les noirs que parmi les blancs. La prolificité des races inférieures nous paraît un spectre aussi peu redoutable que leur prétendue sobriété.

LIVRE III

CONFUSION DES PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES ET SOCIAUX

CHAPITRE VI

INCONSISTANCE DE L'IDÉE DE LA RACE

« Et la fin des fins? dit M. Faguet, dans l'article déjà cité. Eh bien, sans doute, la victoire finale du jaune sur le blanc, en attendant la victoire du noir sur le jaune. L'Europe jaune est probable dans quelques siècles, peut-être dans un ou deux. Qu'importe ! dira le philosophe purement humanitaire. Les jaunes recueilleront l'héritage de la civilisation, comme jadis les « Barbares » l'ont recueilli. Ils prendront nos lettres, nos arts, nos sciences, nos idées, les élaboreront à leur façon et créeront une troisième civilisation, différente des deux premières, peut-être supérieure. *Vitaï lampada*... Il est possible et même probable: jaunes et noirs sont intelligents. Cependant, comme M. Fouillée le fait observer après quelques autres, la différence est bien plus grande entre le blanc et le jaune qu'entre le Gréco-Romain et le Barbare. Le Barbare est de la même

race, après tout, que le Romain et le Grec. C'est un cousin. Le jaune, le noir, n'est pas du tout notre cousin. Ici il y a une vraie différence, une vraie distance, et très grande, ethnologique. Après tout, la civilisation n'a jamais été faite, jusqu'à présent, que par des blancs. Il n'y a pas eu, malgré les belles inventions qu'ils ont faites, progression continue et toujours plus accélérée dans la civilisation des Chinois, comme dans celle des blancs anciens d'abord et des blancs modernes ensuite. « Il est hasardeux, dit M. Fouillée, de s'attendre à ce que les Chinois ou même les Japonais révèlent désormais une originalité puissante, une élévation intellectuelle et morale, un sens de l'idéal qu'ils n'eurent jamais dans le cours de leur interminable histoire. Ce sera déjà un beau résultat pour eux que de s'élever, comme fait le Japon, à ce niveau uniforme et trivial de connaissances scientifiques, qui, pour les peuples du nom européen, serait une stagnation. » Je suis assez de cet avis, sans être bien compétent dans la question, et sans croire que personne puisse l'être très fort. L'Europe devenue jaune, il y aura certainement une régression... une nouvelle période d'obscurcissement et de confusion, c'est-à-dire un second moyen âge. »

Relevons avant toute chose, et, en passant, une première contradiction de nos adversaires. Décidément ils sont coutumiers du fait ! On peut les cueillir chez eux par tas. Au moment où M. Faguet nous menace d'un nouveau moyen âge, par suite du triomphe des jaunes, il oublie que le premier moyen âge n'a nullement eu cette même cause. C'est au milieu des nobles Aryens qu'il s'est produit, sans mélange de sang avec les vils Touraniens.

Mais arrivons au fait. La civilisation humaine sera sensiblement diminuée, sinon détruite, par le triomphe des jaunes. La *race* est donc le facteur principal de la civilisation. Cela donne à la race une importance de premier ordre. Il faut donc examiner, avec toute la rigueur pos-

sible, quelle idée, quel fait positif s'incorpore sous ce vocable, dont on use et abuse, de notre temps, avec tant de persistance. Tout d'abord, il paraît évident que la *race* est une notion physiologique ; les anthropologistes l'affirment à l'unisson. *Race* est un certain ensemble de traits morphologiques. Mais quels traits ? L'incertitude commence à partir du moment où l'on pose cette question. Pour les uns l'indice céphalique est tout ; pour les autres, c'est la couleur de la peau, la section des cheveux et différents autres traits, choisis d'une façon purement arbitraire. On a beau chercher un point fixe pour poser le pied, le sol mouvant des classifications se dérobe constamment. Quand on pousse plus loin l'analyse, on s'aperçoit que la race, comme l'espèce, est, dans une certaine mesure, une catégorie subjective de notre esprit, sans réalité extérieure. La nature est une. Les espèces animales proviennent les unes des autres par lente différenciation. Par conséquent, les limites entre les espèces et les races n'existent pas. Aussi certains anthropologistes comptent jusqu'à 150 races humaines ; d'autres seulement cinq. La classification habituelle en blancs, jaunes, rouges et noirs ne soutient pas la critique, disent les spécialistes, car la couleur n'est rien, la conformation du crâne est tout.

Il y a encore une difficulté insurmontable. Admettons qu'à un certain moment, les races humaines se soient différenciées d'une façon absolue. Admettons qu'à ce moment chaque individu ait pu être classé dans sa race sans aucune hésitation. Ce moment théorique n'a pas duré un seul jour, car les races humaines, différenciées, ont commencé à se recroiser immédiatement de mille façons. Déjà, dès l'aube de l'histoire, les brachycéphales et les dolichocéphales vivent ensemble sur le territoire actuel de la France. Dès l'époque néolitique, l'Europe est peuplée de quatre races différentes. De ces types, trois ont occupé l'Angleterre et existent encore dans leurs descendants. Il

peut arriver aujourd'hui que, de deux enfants, du même père et de la même mère, l'un se rapproche plus du type brachycéphale et l'autre du type dolichocéphale !

On ne peut rien bâtir de solide sur un sol mouvant. Aussi les anthropologistes et les littérateurs qui échafaudent le progrès de l'humanité sur la théorie des races tombent dans des contradictions perpétuelles.

M. G. Le Bon est obligé d'en faire l'aveu : « Chez les peuples civilisés, il n'y a plus de races *naturelles*, dit-il (1), mais seulement des races artificielles créées par les conditions historiques (2) ».

D'une part, M. Le Bon conteste l'existence des races pures, et de l'autre il affirme « que les hommes de chaque race, quel que soit leur niveau social, possèdent un stock indestructible d'idées, de traditions, de sentiments, de modes de penser qui sont l'héritage inconscient de leurs ancêtres (3) ». Mais, puisqu'il n'y a pas de races pures, chaque homme doit posséder au moins les idées de ses différents ancêtres ; de plus, le stock de ces idées doit augmenter à chaque nouveau croisement ; il ne peut donc pas être « indestructible ».

Continuons les citations du Dr Le Bon ; elles sont des plus instructives :

« La plupart des races historiques sont encore en voie de formation (4), dit-il, il importe de le savoir pour comprendre leur histoire. Seul, l'Anglais actuel représente une race presque entièrement fixée. Chez lui, l'ancien Breton, le Saxon et le Normand se sont effacés pour former un type

(1) Nous demandons qu'on nous explique ce que l'on entend par race *naturelle*. Toutes celles qui sont dans la nature sont naturelles. Ces races, prétendues naturelles, ne sont autre chose que des catégories de notre esprit comme les *espèces types* des anciens naturalistes.

(2) *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, F. Alcan, p. 168.

(3) *Ibid.*, p. 7.

(4) *Ibid.*, p. 51.

nouveau bien homogène. En France, au contraire, le Provençal est bien différent du Breton et l'Auvergnat du Normand. Cependant, s'il n'existe pas un type moyen des Français, il existe au moins des types moyens de certaines régions (1). » Il y a dans ce court passage de nombreuses inconséquences. Tout d'abord, on l'a vu, le type anglais n'est pas fixé, puisqu'on y distingue encore les différentes races primordiales qui ont peuplé l'Europe à l'époque quaternaire. Et puis, voyez comme ce procédé est arbitraire. M. Le Bon établit un cadre purement conventionnel : le pays qui va de la Manche aux monts Cheviot, et il dit : dans l'intérieur de ce cadre, il y a une race fixée. S'il lui avait plu de prendre pour cadre le pays allant de la Manche aux Orcades, il n'aurait plus trouvé ce type fixé, parce que les Écossais ne ressemblent pas aux Anglais. De même si, en France, il avait considéré le pays au nord de la Loire, il aurait trouvé un type fixé, comme en Angleterre. Tout dépend donc du point de vue subjectif. « La plupart des races historiques sont en voie de formation, dit M. Le Bon, seuls les Anglais présentent une race presque entièrement fixée. » Il ne dit pas un mot pour nous expliquer d'où vient chez les Anglais une dérogation aux lois universelles de la nature? Tout ce qui est vivant change. La matière animée est animée justement parce qu'elle est instable. Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais de type fixé, pas plus en Angleterre qu'ailleurs.

Ainsi l'école anthropologique fait de la race le facteur principal de la civilisation ; mais, sitôt qu'on lui demande de définir ce qu'elle entend par ce mot, l'échafaudage s'écroule. Jamais personne n'a pu dire quels traits établissent la caractéristique de la race. On a affirmé longtemps que c'était la couleur de la peau. Mais considérer

(1) *Lois Psychologiques de l'évolution des peuples;* Paris, F. Alcan, p. 56.

un noble dolycho-blond et un vil brachy-brun, blancs tous les deux, comme représentants de la même race, paraît la plus impardonnable des hérésies aux anthropologistes modernes. « Les Belges, les Italiens, les Espagnols, qui parlent des langues sœurs, n'ont aucune parenté de race. Il y a, au contraire, identité de race entre les brachycéphales Auvergnats, les Badois, les Piémontais, les Suisses, les Bavarois, les Albanais (1). »

(1) G. de Lapouge, *le Darwinisme dans la science sociale*. Revue internationale de sociologie, année 1893, p. 457.

CHAPITRE VII

LA RACE ET LES FACULTÉS MENTALES

M. Faguet nous le dit en toutes lettres : les jaunes et les noirs sont incapables *de tendances élevées, de haute curiosité désintéressée, de souci de progrès moral incessant.* Or, comme ces facteurs créent la civilisation, quand les jaunes et les noirs seront la majorité sur le globe, la civilisation humaine subira une éclipse de très longue durée, un nouveau moyen âge. En bonne logique, l'éclipse devrait être totale, car, si les jaunes et les noirs seront incapables d'avoir de hautes aspirations en 2100, on ne voit pas pourquoi ils seront capables de les avoir en 2500. Ou ces hautes aspirations sont un fait physiologique, ou elles sont un fait social. Si elles sont un fait physiologique, aussi longtemps que les jaunes seront des jaunes, ils ne pourront pas avoir de hautes aspirations. S'ils ont un jour ces hautes aspirations, c'est que celles-ci ne dépendent pas de la conformation physiologique.

Dans tous les cas, nul ne conteste que la civilisation soit le résultat de facteurs psychiques. M. Faguet, lui-même, le reconnaît en propres termes ; il dit que les jaunes mettront la civilisation humaine en péril, parce qu'ils ne peuvent pas avoir de *hautes aspirations m[illegible]* Tout le monde comprend que la civilisation ne

résulte pas directement de la couleur de la peau, de l'angle facial ou de la section des cheveux, mais, indirectement, de ces facteurs.

On voit un certain ensemble de traits physiologiques associés à certaines facultés mentales : « Je ne connais pas, dit M. Lapouge (1), une population supérieure dont l'indice soit au-dessous de 74. » Alors on fait la déduction : la race *x* a un indice inférieur à 74 ; l'indice inférieur à 74 est toujours accompagné d'un faible développement de l'intelligence, donc la race *x* a une faible intelligence, donc elle sera incapable de créer une haute civilisation. Le trait physiologique est toujours un circuit pour arriver à un facteur psychique.

Mais, pour pouvoir dire à priori que telle race est incapable d'avoir de hautes facultés mentales, il faudrait posséder quelques notions positives sur la relation existant entre la conformation du cerveau et ces facultés. Or on n'en *possède aucune*. Le problème a été agité de toutes les façons imaginables : tour à tour on a pris le cube de la boîte cranienne, sa forme, le poids du cerveau, ses circonvolutions, sa composition chimique ; toutes ces tentatives ont *complètement échoué*. Des cerveaux très lourds, par exemple, ont appartenu à des idiots, des cerveaux très légers à des hommes de génie. La forme du crâne, la dolichocéphalie, la mésaticéphalie et la brachycéphalie n'ont pas non plus résolu le problème. Parmi les individus, possédant les mêmes indices céphaliques, on a trouvé des imbéciles et des talents hors ligne. Nous sommes, jusqu'à présent, dans les ténèbres les plus complètes ; il est impossible, à l'inspection d'un crâne ou d'un cerveau, de déterminer les facultés mentales d'un individu. Certes, il doit y avoir une relation entre la conformation du cerveau et l'intelligence, mais nous ne savons pas encore laquelle. Notre

(1) *Les Sélections sociales*, p. 78.

ignorance vient de la grossièreté de nos moyens d'investigation. Qu'il y ait une corrélation entre la multiplication des ramilles des cylindres axes et le nombre de nos connaissances, c'est hautement probable ; mais que les facultés mentales correspondent *uniquement* à un fait aussi grossier que la forme du crâne, on peut en douter très sérieusement. Tout d'abord ici, comme dans les autres faits biologiques, il faut admettre que les phénomènes complexes ont aussi des facteurs complexes ; l'intelligence humaine est une des choses les plus prodigieusement compliquées qui se puissent imaginer. Venir nous affirmer qu'elle provient de la seule forme du crâne, c'est avancer une opinion véritablement par trop arbitraire ; on pourrait tout aussi logiquement la faire dépendre de la forme de l'oreille ou du nez. Aussi les faits viennent toujours contredire les prétentieuses théories des anthropologistes qui associent l'intelligence à un seul trait morphologique. Combien n'a-t-on pas exagéré l'importance de la capacité cranienne ! Eh bien ! si elle était le seul facteur de l'intelligence, les Dahoméens seraient parmi les premiers peuples de la terre, parce que, d'après les mensurations de Broca, ils ont une des plus fortes capacités craniennes que l'on connaisse.

Or, tant que les anthropologistes n'auront pas établi, *sur une base certaine* et incontestée, la corrélation de l'intelligence avec un indice physiologique quelconque, nous tiendrons leurs théories pour nulles et non avenues. Soutenir que l'on ne connaît pas de population supérieure ayant un crâne de telle ou telle conformation nous paraît la chose du monde la plus arbitraire. La science ne peut pas s'édifier sur des affirmations purement subjectives. Quand on vient dire : les Chinois sont incapables de hautes spéculations parce qu'ils ont la peau jaune, nous répondons : prouvez qu'il y a incompatibilité entre la peau jaune et les hautes facultés mentales, et, tant que cela ne sera pas prouvé, cette affirmation restera sans valeur. Nous contes-

tons le droit de baser des déductions scientifiques sur des sympathies subjectives et des abstractions métaphysiques.

Les anthropologistes et ceux qui abusent de la notion de la race tombent dans une erreur capitale qu'on ne saurait assez relever : dans les questions de l'intelligence, ils oublient les facteurs sociaux ! Rien que cela !

L'intelligence d'un homme est en raison directe du nombre d'idées contenues dans son cerveau et de la faculté de les associer. Ce nombre, à son tour, est conditionné par le facteur interne et le facteur externe. Le premier est la puissance d'emmagasinement, le second la quantité des idées à emmagasiner. Je puis tenir un poids de 3 kilos dans ma main, mais si, pendant toute ma vie, je n'ai pas l'occasion de soulever un poids supérieur à 500 grammes, les théoriciens seront-ils en droit de venir affirmer que c'est là ma puissance musculaire ? L'affirmation serait complètement fausse (1). C'est exactement ce qui arrive à beaucoup de cerveaux. Ils contiennent un petit nombre d'idées, non parce qu'ils sont physiologiquement incapables d'en contenir un plus grand, mais parce que les circonstances sociales ne leur en procurent pas l'occasion. Nous n'avons aucun moyen de mesurer la puissance virtuelle des cerveaux humains et, si nous voyons que les cerveaux des Cafres et des Zoulous renferment maintenant peu d'idées, est-ce parce que les circonstances géographiques et historiques n'ont pas amené un grand courant intellectuel dans leur pays, ou est-ce parce que les Cafres sont incapables d'emmagasiner beaucoup de pensées? Les pessimistes adoptent sans hésiter la seconde hypothèse, et l'élèvent immédiatement à la dignité d'un dogme sacro-saint. « La race possède des caractères physiologiques

(1) Autre exemple : Imaginez un homme dont l'œil est capable d'apercevoir les plus menus détails à 100 mètres. On l'enferme dans une enceinte de 10 mètres. Il ne voit rien au delà. Mais sera-t-on justifié de dire qu'il ne *peut* rien voir au delà ?

presque aussi fixes que les caractères physiques, » dit M. Le Bon. Mais il y a des faits innombrables qui prouvent le contraire.

Le plus remarquable de tous est la langue qui caractérise par excellence les facultés mentales des groupes humains ; le vocabulaire d'une langue est comme une encyclopédie populaire ; car on ne donne de nom qu'aux choses dont on a la notion ; la grammaire et la syntaxe sont la quintessence de la logique d'un peuple ; la langue est la trame la plus intime des facultés mentales. Si donc la race *possédait* des caractères psychologiques aussi fixes que les caractères physiologiques, c'est dans la langue surtout qu'ils se feraient voir. Si une race est absolument réfractaire aux idées d'une autre, elle devrait être surtout réfractaire aux grammaires et aux syntaxes étrangères, qui sont la base même de l'idiosyncrasie mentale. Eh bien! que voyons-nous en réalité? Les hommes d'une race apprennent facilement la langue d'une autre. Peut-on imaginer deux langues plus diamétralement opposées que le chinois et l'anglais? Le chinois exprime les rapports de la façon la plus primitive, uniquement par la place du mot dans la phrase; l'anglais a des flexions : ce sont les deux pôles opposés des procédés linguistiques. Cependant les Chinois, même les moins cultivés, apprennent l'anglais en fort peu de temps, il faut donc bien que leur cerveau contienne la force virtuelle nécessaire pour pratiquer une langue analytique. Si on y réfléchit, c'est là un effort immense, une révolution radicale dans l'entendement; puisqu'elle s'accomplit avec tant de facilité dans le cerveau chinois, c'est que celui-ci a des facultés latentes considérables. Ce qui est vrai de la langue l'est des idées. De quel droit vient-on affirmer que telle race est incapable de comprendre telles idées ? C'est avoir la prétention de connaître à priori la virtualité des cerveaux humains! Prétention pour le moins outrecuidante, car nous

défions de trouver des bases scientifiques pour oser dire à un homme : la puissance virtuelle de votre cerveau va jusqu'à ce point et pas au delà.

Quand on vient dire : la civilisation périra, parce que les Chinois ne sont pas capables de comprendre telle ou telle idée, nous répondrons toujours : la preuve, la preuve!

Il y eut un temps où les Aryens n'avaient pas les idées qu'ils ont aujourd'hui; si leur virtualité cérébrale avait été limitée, ils n'auraient jamais acquis des idées nouvelles, et nous, les hommes du XIX[e] siècle, nous n'aurions jamais pu penser ce que nous pensons maintenant. Le phénomène cérébral est un cas particulier d'un phénomène biologique plus général : la corrélation entre l'organe et la fonction. La fonction fait l'organe, l'organe conditionne la fonction. De ce que les cerveaux chinois contiennent actuellement x idées, il ne s'ensuit pas qu'ils n'en contiendront pas demain $x+2$. Si la quantité x était limitée, il faudrait admettre que les organes ne peuvent jamais se développer, ce qui est contraire à tous les faits de la biologie.

D'une femme blanche et d'un homme blanc, naîtra un enfant blanc ; l'hérédité est enfermée nécessairement dans certaines limites ; mais le génie et la stupidité sont en dedans de ces limites. D'un père hautement doué et d'une mère remarquable peuvent naître des enfants idiots, comme des sourds-muets peuvent naître de parents ayant l'ouïe la plus fine. Renan, à ne considérer que l'action de l'hérédité, aurait dû être le plus croyant des hommes ; ses ancêtres, pendant de nombreuses générations, avaient été d'excellents catholiques, des gens pieux, à la foi inébranlable, ce qui n'a pas empêché Renan de devenir libre penseur. Il faut être très prudent sur les questions de l'hérédité ; elle existe certainement, mais nous ignorons absolument dans quelles limites elle s'exerce. Rien ne nous autorise donc à affirmer que, si la race jaune n'a pas encore produit de très grands génies, elle n'en

produira pas dans l'avenir, en vertu des lois de l'hérédité.

On l'a vu plus haut (voir p. 73), les pessimistes refusent aux jaunes et aux noirs les sentiments élevés comme ils leur refusent l'intelligence. « Il serait hasardeux de s'attendre à ce que les Chinois révèlent une élévation morale et un sens de l'idéal qu'ils n'eurent pas dans le passé », dit M. Fouillée. A ces affirmations purement arbitraires, on peut opposer de nombreuses objections. D'abord celle de la genèse des sentiments. Si les *nobles* dolicho-blonds étaient tombés du ciel, nous aurions compris qu'ils pussent avoir des sentiments inaccessibles aux *vils* brachy-bruns, sortis du limon de la terre. Mais il n'en est pas ainsi : les nobles dolicho-blonds se sont lentement différenciés d'un type inférieur. Alors, à quel moment les beaux sentiments sont-ils entrés dans leurs âmes; qui nous le dira ? Et, puisque ces sentiments sont entrés un jour dans l'âme des dolicho-blonds, pourquoi ne peuvent-ils pas entrer dans l'âme des brachy-bruns ?

D'autre part, où finissent les *dolichos-blonds ?* La nature ne connaît pas les catégories artificielles de notre esprit. Entre les dolichocéphales et les brachycéphales, entre l'indice 75 et l'indice 94, on trouve toutes les gradations intermédiaires. Aussi a-t-on été obligé de créer des subdivisions : les sous-dolichocéphales, les mésaticéphales et les sous-brachycéphales. Nous le demandons, à laquelle de ces subdivisions s'attachent les sentiments nobles et généreux ? Sont-ils impossibles dès qu'on entre dans la brachycéphalie, ou faut-il pousser nettement jusqu'à la sous-brachycéphalie ? Il suffit de poser la question de cette façon péremptoire, pour voir toutes ces théories artificielles s'écrouler par la base.

Mais, même en admettant que la dolichocéphalie seule comportât les sentiments élevés, nous nous heurtons à une contradiction absolue. C'est aux *nobles* aryens que nos adversaires réservent l'apanage des sentiments délicats

et élevés. Or la *race aryenne* est une pure chimère, comme la *race latine*, comme la *race anglo-saxonne*. Les anthropologistes protestent de toutes leurs forces contre l'intrusion de la linguistique dans leur domaine Des populations de races absolument différentes peuvent parler la même langue ; des langues absolument différentes peuvent être parlées par des populations de même race. Les termes : *race latine*, *race aryenne*, sont absolument abusifs au point de vue anthropologique ; ces races n'existent pas et n'ont jamais existé. Quand donc M. Fouillée affirme que les sentiments généreux sont l'apanage des *Aryens*, c'est comme s'il affirmait qu'ils sont l'apanage de dolichocéphales, de mésaticéphales et de brachycéphales, puisque, comme on l'a vu, toutes ces races concourent à former le groupe aryen, qui comprend l'*Homo Europeus*, le noble dolicho-blond, aussi bien que l'*Homo Alpinus*, le vil brachy-brun, et même l'*Homo Acrogonus*, créature inférieure.

Enfin, une dernière objection vient du croisement des races. Nous l'avons déjà employée en parlant de l'universalité des lois sociales.

Admettons un instant que les noirs soient incapables de sentiments généreux et nobles, mais qu'en sera-t-il des mulâtres, des quarterons et des octavons ? Faudra-t-il admettre que ces individus soient capables d'avoir un demi, un quart et un huitième d'aspirations élevées ? Le célèbre agitateur Douglas, mort il y a deux ans, était fils d'un blanc et d'une négresse. Il faut croire qu'il possédait la plénitude des sentiments généreux, puisqu'il a passé toute sa vie à se dévouer à ses semblables, ce que tant de « nobles » dolichocéphales ne font pas toujours. Quand on vient dire que les sentiments généreux ne peuvent plus se produire, passé l'indice 75, il faudrait au moins appuyer des affirmations aussi péremptoires sur un bout de preuve si petit qu'il soit. Mais on ne le fait jamais. On ne l'essaye même pas. On a

raison, d'ailleurs, car cette démonstration n'est pas possible.

On n'est pas en droit d'affirmer que certaines idées et certains sentiments sont l'apanage d'une « race », au sens physiologique du mot. Les idées et les sentiments sont des phénomènes psychologiques, et ils dépendent des lois psychiques. Les Européens se sont arrogé le monopole des sentiments chevaleresques; mais il a fallu en rabattre. On les a trouvés aussi dans la société hindoue à certains moments.

« Quand on compare entre elles la moyenne de chaque race, dit M. Le Bon (1), les différences mentales paraissent souvent assez faibles. » Comme la race est, dans beaucoup de cas, une conception subjective de notre esprit, il fallait s'attendre à une pareille conclusion. Il nous plait de dire, par exemple : la mésaticéphalie commence à l'indice 75. Pourquoi pas à l'indice 80? (2) En réalité, dans la nature, où il n'y a pas de divisions tranchées, les facultés mentales se répartissent parmi les hommes en vertu de circonstances dont la race est loin d'être l'unique facteur. Des hommes supérieurs peuvent naître parmi les jaunes et les noirs, comme des hommes médiocres naissent parmi les blancs.

Mais, dira-t-on, les nègres n'ont pas eu un Newton ou un Pasteur. A cela nous devons répondre qu'il faut considérer aussi les facteurs sociaux. En Grèce, à l'époque de Ramsès le Grand, il n'y avait pas non plus des Aristotes et des Hipparques. Cela ne prouve pas que la race habitant ce pays n'était pas capable de produire des hommes de cette valeur, puisque plus tard elle les produisit. Cela démontre simplement que l'ensemble de circonstances, nécessaires pour qu'un homme d'une intelligence hors ligne fût un Aristote, n'existait pas en Grèce à l'époque de Ramsès le Grand.

(1) *Op. cit.*, p. 167. Voir aussi p. 42.

(2) « Les difficultés de la nomenclature n'en sont pas pour les spécialistes », nous dit M. Lapouge (*Sélection sociale*, p. 32). Cependant il ne nous explique pas pourquoi entre l'indice maximum et minimum (60-94) on a créé sept sous-divisions et pas cinq ou dix.

CHAPITRE VIII

EMPLOI ABUSIF DU TERME RACE

Les facultés mentales ne sont pas les seules qu'on associe à la race ; il y en a beaucoup d'autres dont quelques-unes sont de la plus haute fantaisie.

Les pessimistes nous ont rabattu les oreilles de la prétendue décadence de certaines races. A les entendre, quelques-unes dégénèrent à tel point, qu'elles perdent jusqu'à la faculté de faire des enfants : leur force génésique s'atrophie ; l'oliganthropie apparaît. Dans l'antiquité, les Grecs avaient ainsi perdu la faculté de se reproduire, puis ce fut le tour des Romains et, de notre temps, c'est le tour des Français. Malheureuses races latines ! Elles ne peuvent même plus avoir une progéniture. Leur vitalité est éteinte ; elles sont arrivées au dernier degré de la décrépitude !

Ces litanies sont admirables ! Elles ont seulement tort de négliger un *tout petit fait :* c'est que la natalité et la mortalité sont subordonnées, dans une immense mesure, à l'état économique. Dès que cet état se modifie, le coefficient de la natalité (nous ne parlons que de celle-ci pour le moment) change aussi. Les trois peuples dont a déploré, tour à tour, la faible natalité, dont on a prédit la ruine prochaine par l'oliganthropie, ont eu, à certaines époques,

une natalité très élevée. La population de la Grèce moderne a triplé en cinquante ans, de 1830 à 1880, et cela presque sans aucune immigration ; c'est un taux d'accroissement énorme. La natalité italienne est aujourd'hui une des plus fortes de l'Europe, dépassant celle de l'Angleterre, qui est peuplée de « nobles » Anglo-Saxons. Il suffit de jeter un léger coup d'œil sur une statistique de la natalité pour se convaincre qu'elle n'a absolument rien de commun avec la race. Elle est tantôt faible ou forte chez les Germains, comme chez les Latins. Les Anglo-Saxons du Massachusetts ont une natalité inférieure à celle de la France. De plus, la natalité varie, non seulement dans les limites de la même race, mais encore dans celles de la même nation. Elle est de 44,8 par 1000 habitants dans la province de Girgenti, en Sicile, et de 38,7 en Toscane.

On oppose aussi constamment l'énergie de l'ouvrier anglo-saxon à la mollesse du Latin corrompu et du Celte dégénéré. Encore ici, la race n'a absolument rien à faire. « L'Irlandais, dit M. F. Nitti (1), qui, nourri d'hydrocarbonates dans son pays, était paresseux, mou, inconstant, arrivé en Amérique, déploie, sous le régime d'une alimentation meilleure, une grande énergie et devient parfois plus actif que l'ouvrier anglais lui-même. » La consommation de la viande est, en moyenne, aux Etats-Unis, de 130 livres par tête et par an, et, en Italie, de 26 livres. Voilà d'où vient l'infériorité de l'ouvrier italien, et nullement de ce qu'il est de race latine.

La puissance génésique et la force musculaire peuvent encore avoir une certaine relation avec la race. Mais, le croirait-on, elle exerce ses effets même sur les institutions économiques les plus complexes.

La première compagnie française d'assurance sur la vie,

(1) *L'alimentazione et la Forzadi lavoro dei Popoli* ; Turin, Roux, 1894, p. 29.

la Générale, fut fondée en 1819. « Cinq ans après sa fondation, elle n'assurait des capitaux que pour 317.000 francs, et, quinze ans plus tard, au lieu d'une augmentation, c'était un déclin. Les assurances « vie entière » se réduisaient au capital dérisoire de 231.000 francs. Il semblait permis de désespérer, a dit M. de Courcy, et de proclamer le tempérament français décidément rebelle à cette institution. »(1)

Si la phraséologie actuelle avait cours en 1840, on aurait dit : « La race française est réfractaire à l'assurance », comme on dit aujourd'hui qu'elle est inapte à la colonisation et hostile à la décentralisation.

Or, en 1894, les assurances ont atteint, en France, le chiffre de 3.500.000.000 francs, et, tous les jours, elles vont en s'accroissant. On voit combien toutes ces prétendues inaptitudes de race sont de mauvaises plaisanteries.

Nous n'avons rien exagéré en mettant la décentralisation au nombre des « inaptitudes » de la race française. M. Le Bon lui refuse quelque chose d'analogue : « Que les Anglais aient un monarque ou un président, toujours l'État y sera réduit au minimum, le particulier au maximum. C'est contraire à l'idéal latin (2). » Or la liberté n'a rien à faire avec la race. Des peuples germaniques, et les Anglais eux-mêmes, ont supporté le plus abject des despotismes ; des peuples latins ont su pratiquer la liberté. Parmi les populations du Soudan, on trouve des monarques, obéis comme des dieux, et à côté, des républiques fort libérales.

Mais nous devons relever le terme de M. Le Bon : « L'État réduit au minimum est contraire à l'idéal latin. » Quand cet auteur déclare lui-même qu'il « n'existe aucun type moyen du Français », ou, en d'autres termes, qu'il n'existe pas de race française, comment peut-il admettre

(1) Voir G. d'Avenel, *Mécanisme de la vie moderne*, 2e série, p. 275.
(2) *Lois psych. de l'évol. des peuples*, p. 57

l'existence d'une race latine? Comment une « race » qui n'existe pas peut-elle avoir un idéal?

« Il semble démontré que plusieurs tribus arabes sont de pure race latine », dit M. P. Leroy-Beaulieu (2). Cependant ces tribus vivent exactement comme celles qui sont de race berbère : mêmes institutions, mêmes mœurs. Si donc des Latins ont pu abandonner, non seulement leur idéal, mais toute leur organisation sociale sous la pression des événements historiques, pourquoi pense-t-on qu'il ne pourra plus en être ainsi dans l'avenir? De quel droit vient-on affirmer que la race latine sera immuable à partir de la fin du XIXe siècle, quand elle ne l'a jamais été auparavant?

Les peuples occidentaux, groupés autour du bassin de la Méditerranée, se sont formés un certain idéal social, par suite de millions et de millions de circonstances. Quand les circonstances changeront, leur idéal changera aussi; voilà tout ce qu'on peut certifier. Mais, quand on vient affirmer que les Anglo-Saxons, libéraux aujourd'hui, le seront jusqu'à la fin des siècles, et les Latins, centralisateurs aujourd'hui, le seront jusqu'à la fin des siècles, on méconnaît une loi primordiale de la biologie et de la sociologie : que tout ce qui vit se transforme perpétuellement.

Nous entendons répéter sans cesse que les races tombent dans la décrépitude, qu'à un certain moment l'immoralité la plus incurable les envahit et les pousse au tombeau. Combien de déclamations de ce genre n'a-t-on pas fait sur la Grèce, à partir du IVe siècle : Athènes était devenue le royaume des hétaïres, Phryné y dictait la loi, elle constituait la première préoccupation de la ville de Périclès, etc.; la volupté triomphait, et la Grèce devait périr. Eh bien, encore ici, la race n'avait rien à voir.

(2) *L'Algérie et la Tunisie*, Paris, Guillaumin, 1887, p. 54.

Quand Athènes cessa d'être un centre de plaisir, elle cessa d'être une ville immorale. De nos jours, les acteurs mêmes, en Grèce, « vivent vertueusement en famille » (1). Si Rome, Venise et Paris ont pris, tour à tour, la place d'Athènes, cela ne provient pas seulement de la démoralisation des races latines, mais de mille autres circonstances. Londres, qui devient aussi, sous certains rapports, une ville de plaisirs, étale, dans quelques quartiers, une corruption qui n'est en rien inférieure, si elle n'est pas supérieure, à celle de Paris.

En résumé, un grand nombre de faits sociaux, qu'on attribue à l'influence exclusive de la race, dépendent, en réalité, de facteurs de tout autre ordre. Cette perpétuelle confusion des phénomènes physiologiques et sociaux montre la légèreté et la frivolité qu'on apporte dans ces études.

(1) G. Deschamps, *la Grèce d'aujourd'hui;* Paris, Colin, 1894, p. 132. — Cet auteur raconte la plaisante aventure d'un officier de marine français qui avait voulu se payer un souper fin avec une actrice du théâtre grec d'Athènes. Il fut invité à dîner, et le père de la demoiselle lui proposa d'épouser sa fille, puisqu'elle lui plaisait! On voit combien les mœurs sont redevenues patriarcales dans la ville même de Phryné.

CHAPITRE IX

LA NOBLESSE DES RACES

Pour un grand nombre de publicistes contemporains, la race est donc l'unique facteur de la civilisation ; il y a des races supérieures et nobles, capables de réaliser des progrès indéfinis, de s'élever aux plus hauts sommets de la spéculation mentale ; il y a, d'autre part, des races inférieures et viles qui ne pourront jamais dépasser la barbarie ou au moins la médiocrité. Nous avons déjà rapporté à ce sujet les idées de M. Faguet et des pessimistes de son genre. Mais certains anthropologistes vont beaucoup plus loin : pour eux, la civilisation dépend, non de l'ensemble des traits physiologiques constituant un type humain, mais même d'un seul de ces traits : la forme du crâne. Quand un individu atteint un certain indice arbitrairement fixé, il est un noble dolichocéphale, un *eugénique ;* quand il ne l'atteint pas, il est un vil brachycéphale. Or la civilisation humaine n'a jamais été faite, paraît-il, et ne sera jamais faite que par les eugéniques.

Un mot avant d'entrer en matière : les anthropologistes s'occupent d'une science exacte, ils ne sont pas des métaphysiciens, comme les théologiens, et ils devraient se souvenir que, dans le domaine de la physique, de la chimie et surtout de la biologie, le principe des causes multiples

règne sans partage. Il suffit d'examiner un cerveau humain pour saisir la prodigieuse complexité des phénomènes vitaux. Et, comme la société est un ensemble d'individus vivants, la complexité y est immédiatement élevée au carré.

Mais certains anthropologistes oublient entièrement cette vérité si élémentaire ; aveuglés par leur passion de l'indice céphalique, ils rapportent tout à ce seul facteur et ne veulent pas entendre parler d'autre chose.

Maintenant entrons dans le sujet de ce chapitre. Veut-on savoir, par exemple, pourquoi la république romaine était en profonde décadence à l'époque de César ? M. Vacher de Lapouge va nous le dire (1) : « Si on relève à deux cents ans d'intervalle les grandes familles de Rome, on s'aperçoit que les plus illustres, parmi les anciennes, n'existent plus, et qu'il s'est élevé à leur place d'autres familles de moindre valeur, sorties de partout et même du rang des affranchis. Quand Cicéron se plaignait de la décadence des vertus romaines, l'homme d'Arpinium oubliait que dans la cité, dans le sénat même, les Romains de souche étaient rares, et que pour un descendant corrompu des Quirites, il y avait dix Latins corrompus et dix Etrusques. » Il y a dans ce fragment presque autant de contradictions que de phrases. En tout premier lieu, il se dégage ceci : la décadence de la république vient de ce que les Romains eugéniques ont été remplacés par des Latins et des Etrusques qui n'étaient pas eugéniques.

D'abord, qu'en sait M. Lapouge ? A-t-il mesuré les crânes de tous les Romains et de tous les Latins ? A-t-il constaté que l'indice était chez les uns supérieur à 74 et chez les autres inférieur ? Les grandes familles romaines pouvaient comprendre autant de brachycéphales que les fa-

(1) *Les Sélections sociales*, p. 34.

milles latines, d'autant plus que les croisements entre Romains et Latins s'étaient pratiqués depuis des siècles et que les Romains eux-mêmes étaient de souche latine. Voyez ensuite une première contradiction : « pour un descendant corrompu des Quirites, il y avait dix Latins corrompus. » Si le Quirite s'était corrompu, c'est que l'eugénisme ne préserve pas de la corruption. Mais alors toute la théorie s'écroule par la base. L'eugénisme n'est donc pas la cause unique de la civilisation, puisque les eugéniques peuvent se corrompre, c'est-à-dire tomber dans la barbarie. Les Romains se sont corrompus à l'époque de César ; ils étaient donc corruptibles. S'ils étaient corruptibles à l'époque de César, dans les mêmes circonstances, ils auraient pu l'être à l'époque de Régulus. Donc, s'ils étaient la vertu même à l'époque de Régulus, cela ne vient pas seulement de l'eugénisme, mais encore de beaucoup d'autres facteurs.

Mais la plus forte inconséquence de M. Lapouge est celle-ci : il attribue la décadence de la république à la disparition des grandes familles qui existaient deux cents ans avant l'époque de César. Tout d'abord que signifie la disparition d'une famille? Ce n'est pas du tout la disparition de sa descendance, mais simplement de sa descendance masculine et connue. Toute famille illustre finit par s'éteindre. Or, s'il en était ainsi pour toutes les familles humaines, le nombre des habitants de la terre irait toujours en diminuant. Or, au contraire, il augmente. Donc les familles, s'éteignent au *point de vue social*, non au point de vue physiologique. Quelques membres des familles connues cessent de l'être ; ils se perdent dans les rangs du peuple ; les membres féminins passent à des familles différentes ; voilà tout.

Mais suivons M. Lapouge : admettons que les grandes familles romaines, de l'an 300 avant notre ère, avaient réellement disparu en l'an 100, disparu au sens physiologique

de ce verbe. Est-on en droit d'attribuer à ce fait la décadence de la république romaine ? Les grandes familles de l'an 500 s'étaient éteintes en l'an 300 comme celles de l'an 300 s'étaient éteintes en l'an 100. Cependant, en l'an 300, Rome était le modèle de toutes les vertus. Nous le demandons à M. Lapouge, de quel droit considère-t-il comme eugéniques les grandes familles de l'an 300 et non celles de l'an 500 ? Si ces dernières étaient eugéniques, comme elles avaient disparu en l'an 300, la décadence de la république romaine aurait dû se produire alors. Mais cela n'a pas été le cas. D'où on peut conclure que cette décadence ne provient pas uniquement de l'extinction de certaines familles.

Enfin, les grandes familles romaines qui se sont éteintes de l'an 300 à l'an 100 ont disparu peu à peu pendant tout cet intervalle. Si donc pendant cette période elles avaient perdu jusqu'à la faculté de se reproduire, c'est qu'elles étaient dégénérées et non eugéniques.

On le voit, les objections se pressent en foule contre les théories, comme celles de M. Lapouge, qui font de la race le seul facteur de la civilisation.

Et puis qui sont ces prétendus eugéniques ? Evidemment ceux qui ont vaincu. Les familles romaines de l'an 300 étaient eugéniques parce que, pendant le IIIe et le IIe siècle avant notre ère, Rome a vaincu successivement Carthage, la Macédoine et la Grèce. Imaginez une victoire définitive d'Annibal, imaginez le bassin de la Méditerranée unifié sous le sceptre de Carthage, et nous, les gens du XIXe siècle, parlant un dialecte sémitique ; nous aurions considéré « les vils brachy-bruns » comme les eugéniques, et les « nobles dolicho-blonds » comme une race inférieure ; nous aurions affirmé que ces hautes facultés civilisatrices ne dépassent pas l'indice 85.

M. Lapouge raisonne comme il suit : Les Anglo-Saxons ont fondé un des plus grands empires de la terre, donc ils

sont une race supérieure. Puis il continue: Les Français ont été vaincus à Sedan ; les Français sont des Latins, donc les Latins sont une race inférieure. Mais, si M. Lapouge avait écrit son livre en 1811, sa conclusion aurait dû être précisément contraire : les Français ont vaincu tous les peuples de l'Europe, donc les Français sont une race supérieure. Les conclusions de l'anthropologie devraient être modifiées après chaque bataille : une race qui était eugénique à la veille d'un combat, cesserait de l'être le lendemain ! Les Français auraient été *eugéniques* le 17 juin 1815 et auraient cessé de l'être le 19, après Waterloo. Tout le monde sait cependant que la forme du crâne des Français n'a pas changé en quarante-huit heures. Non, tout cela n'est pas sérieux ! L'indice céphalique ne procure pas toujours la victoire sur le champ de bataille; les Gaulois dolicho-blonds ont été battus, sous César, par les Romains brachy-bruns ; les Tartares et les Mongols, qui étaient tout ce qu'il y a de plus ultra-brachycéphales, ont battu autrefois tous les dolicho-blonds de l'Europe. Est-il besoin de rappeler les Turcs, guerriers presque invincibles pendant des siècles?

Et puis, si l'indice céphalique donne toujours la supériorité sur le champ de bataille, comment M. Lapouge expliquera-t-il les victoires dans la guerre entre gens de même race? Ainsi, comment pourra-t-il établir si c'étaient les partisans de la maison de Lancastre ou ceux de la maison d'York qui étaient les eugéniques? Et plus tard, sous Cromwell, M. Lapouge a-t-il mesuré les crânes pour nous dire que l'indice des cavaliers ne dépassait pas 85, tandis que celui des Têtes-Rondes était toujours supérieur à 70? Enfin, pourrait-il démontrer que tous les Républicains, en 1793, étaient dolichocéphales, et tous les Vendéens brachycéphales?

M. Vilfredo Pareto signale, comme nous, les contradictions de M. Lapouge : « Nous voyons, dit cet éminent écono-

miste (1), que les villes latines avaient une population analogue à celle de Rome, « avec un degré d'infériorité cependant, puisqu'elles avaient été vaincues »: Ainsi ce qui détermine la victoire, selon M. Lapouge, c'est une plus forte proportion « d'eugéniques ». Mais voilà que, plus loin, en parlant précisément de la destruction des « eugéniques », on nous dit: « Les Pompéiens, dans les rangs desquels combattaient *les restes de l'aristocratie*, etc. » Or, comme les Pompéiens furent vaincus, nous avons ici une proposition contradictoire de la précédente. Il se peut que la nouvelle logique « eugénique » vienne changer les règles de la logique actuelle, mais, en attendant, celle-ci ne nous permet pas d'admettre que deux propositions contradictoires puissent être vraies en même temps. » On ne saurait mieux dire.

Quand on considère la race comme l'unique facteur de la civilisation, on nie que les races prétendues inférieures, les races non nobles, puissent jamais dépasser le niveau de la barbarie ou de la médiocrité. Mais qu'est-ce qu'une race noble? Le rapprochement de ce substantif et de cet adjectif est, par lui-même, la confusion d'un fait physiologique et d'un fait social. On appelle « noble » un individu mis en évidence (devenu connu, *nobilis* vient de *noscere*) par sa situation sociale. Tous les hommes actuellement vivants ont eu des ancêtres à l'époque de Charlemagne. Toutes les familles sont donc d'une égale antiquité; mais il y a des individus aujourd'hui dont les ancêtres occupaient une situation en évidence au temps des croisades et d'autres dont les ancêtres occupaient alors une situation obscure. Ainsi nous savons qu'un ancêtre de la reine d'Angleterre, appelé Boniface, était marquis de Toscane vers 812; mais nous ne savons rien sur les ancêtres de M. Chamberlain, à la même époque. Ils étaient des gens obscurs, voilà toute la différence. Ce sont les institutions sociales, la faculté de

(1) *Cours d'économie politique*, t. II, p 355.

connaître l'histoire qui font la noblesse. Mais comment une race serait-elle noble ? Une race est un ensemble de traits physiologiques, tandis que la noblesse est un fait social. Si un dolicho-blond reste obscur et si ses descendants le restent aussi, il ne sera pas noble. Si un brachy-brun devient illustre (le cas s'est produit), et si ses descendants le sont aussi, ils deviendront nobles.

En considérant les races au sein de l'humanité, comme les individus au sein de l'État, il faudrait appeler nobles les races qui ont eu de la notoriété le plus anciennement. A ce compte, les deux races les plus nobles seraient les Égyptiens et les Chaldéens. Ces deux races ont brillé dans le monde longtemps avant toutes les autres : mais voilà, les anthropologistes ne veulent pas admettre ce point de vue ; ils mesurent les crânes et déclarent que les Chaldéens étaient de vils « Touraniens ».

Dès qu'on se place sur le terrain de la noblesse des races, on se heurte immédiatement à une difficulté : les races croisées sont-elles nobles ou viles ? Il y a actuellement au Mexique 4,500,000 métis, issus de la population autochtone et des Espagnols, et on n'aperçoit chez ces métis aucun signe d'infériorité mentale. Juarez était un métis ; M. Porfirio Diaz, le président actuel, est même d'origine nègre ; « des personnes ayant très peu de sang espagnol dans les veines sont, au point de vue des manières et du développement intellectuel, absolument les égales des Castillans les plus distingués (1). »

Ces métis doivent-ils être classés parmi les races nobles ou parmi les races viles ? Or, comme les anthropologistes proclament eux-mêmes qu'il n'y a plus une seule race absolument pure sur la terre, il est impossible de déterminer quelles races sont « nobles » et quelles autres ne le sont pas.

(1) Claudio Jannet, *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1893, p. 346.

Dès qu'on admet le transformisme, on doit reconnaître que toutes les races humaines proviennent d'un ancêtre animal. Nous n'avons donc pas lieu d'être très fiers de notre origine, nous devrions plutôt en rougir ; mais, d'autre part, comme tous les hommes sont isssus d'une forme inférieure, il n'y a pas parmi eux d'inégalité à ce point de vue ; pas de race « noble » et de race « vile ».

Mais, même en admettant le transformisme, on a trouvé moyen d'édifier une théorie de la noblesse des races. Les blancs et surtout les Aryens seraient les derniers venus parmi les races humaines, ils se seraient différenciés d'une forme moins parfaite, qui seraient les jaunes, et ceux-ci proviendraient, à leur tour, d'un perfectionnement des noirs. Les nègres seraient par rapport aux « nobles aryens » ce que les singes anthropoïdes sont par rapport aux nègres : des parents restés dans une phase inférieure de l'évolution. A une certaine époque (7 ou 8,000 ans avant notre ère), la terre entière aurait été peuplée de jaunes et de noirs. Mais, dans un coin de l'Asie (la Bactriane selon quelques-uns), une race supérieure, les Aryens, se serait différenciée lentement par suite de certaines circonstances favorables. Ces Aryens auraient envahi l'Europe, la Perse et l'Inde. En Europe, ils auraient massacré, jusqu'au dernier homme, les populations autochtones, et se seraient substitués à elles. Voilà pourquoi l'Europe est peuplée maintenant de « nobles » aryens, tandis que les autres continents sont occupés par les « vils » touraniens. C'est ainsi que Pearson se représente les événements (1).

Toute cette épopée aryenne est un pur roman, une pure

(1) Les Aryens de la Bactriane peuvent être la plus noble de toutes les races, mais l'histoire enseigne que leurs descendants, Slaves et Germains, étaient plongés, jusqu'à une époque relativement récente, dans la plus profonde barbarie. Ces nobles Aryens pouvaient apporter un beau sang, mais, en aucune façon, une haute civilisation.

fantaisie (1). On n'a pas la moindre preuve qu'une population de race blanche ait occupé la Bactriane 8,000 ans avant notre ère et qu'elle ait essaimé de là sur toute l'Europe. On sait que notre continent était déjà habité par des hommes dès l'époque pliocène (quelques-uns disent même miocène). Ces populations n'ont jamais été exterminées jusqu'au dernier individu. Nous sommes leurs descendants directs. En général, ces exterminations d'ensemble sont le pendant de la théorie des cataclysmes de Cuvier. Elles n'ont jamais eu lieu. Les populations étaient fort clairsemées dans les temps quaternaires. Il y avait sans doute des migrations et des massacres, mais la quantité des hommes étant fort limitée, en général, les bandes d'envahisseurs devaient être petites, et ces hordes minuscules ne pouvaient pas opérer des tueries complètes, parce que, d'une part, les massacreurs étaient peu nombreux, et, de l'autre, parce que les vaincus étaient dispersés sur de grands espaces. On connaît peu de conquérants plus cruels que les Espagnols. Arrivés en Amérique avec des armes perfectionnées (ce que les hommes quaternaires n'avaient pas), ils semaient la mort comme le plus épouvantable des cyclones, laissant des solitudes partout où ils avaient posé le pied. On évalue à plusieurs millions le nombre des malheureux indigènes qu'ils ont immolés dans leur rage sanguinaire. Eh bien, que voyons-nous malgré cela ? Au Mexique, il reste aujourd'hui 6 millions d'indigènes

(1) Voir à ce propos : TAYLOR, *l'Origine des Aryens*, traduction H. de Varigny, Paris, Bataille, 1894. On pensait aussi autrefois que la vigne nous avait été apportée d'Asie par les Phéniciens. Il a été prouvé maintenant, par les recherches des géologues, que cette plante apparaît déjà d'une façon certaine, en Europe, depuis le début du miocène. Aussi ici l'origine asiatique n'était appuyée que sur des légendes. Qui sait si les Européens ne sont pas parmi les hommes les plus anciens et si leur supériorité ne vient pas précisément d'une plus longue trituration ou, en d'autres termes, d'une élimination plus prolongée de leurs représentants les plus mauvais ?

et 4 millions de métis, sur une population de 11 millions et demi d'habitants. Au Chili, également, le fonds de la population est composé des anciennes tribus autochtones avec un léger mélange d'Espagnols. Il y avait une beaucoup plus grande différence morphologique, au XVI[e] siècle, entre les Espagnols et les tribus autochtones du Chili, qu'il n'en pouvait avoir, au LXX[e] siècle avant notre ère, entre les envahisseurs asiatiques et les Européens indigènes. Or les massacres sont en raison directe des différences morphologiqués, parce que, moins il y a de similitudes, plus forte est l'antipathie.

Les autochtones européens de l'époque miocène n'ont pas été tous exterminés; nous le répétons, nous sommes leurs descendants. Notre race n'est donc pas plus noble que les autres. Mais, même si un envahisseur, plus parfait, est venu d'Asie, ce qui n'est pas prouvé, nous sommes des métis et non de purs Aryens.

Rien ne prouve que les jaunes et les noirs soient nos ancêtres. On ne sait pas sur quel continent une forme animale s'est différenciée au point de mériter le nom d'homme (1). On ne sait pas si cela s'est opéré dans un endroit seulement ou dans plusieurs. En d'autres termes, nous ne connaissons pas le berceau de l'humanité, et nous ne savons pas si son origine est polygénique ou monogénique. Il se peut que les blancs ne descendent pas des jaunes et ceux-ci des nègres, mais que ces trois races soient toutes issues d'un type plus ancien. En d'autres termes, les nègres seraient nos cousins et non pas nos ancêtres. A ce compte, la théorie de la noblesse des blancs, basée sur leur prétendue jeunesse, s'écroule par la base.

Quoi qu'il en soit, ceci reste inébranlable : la race blanche a pu s'améliorer, bien que provenant d'une race inférieure, donc les races s'améliorent ; donc rien n'em-

(1) Voir p. 57.

pêche les jaunes et les noirs de s'améliorer également.

On peut observer parfois des modifications morphologiques d'une façon directe. « Trois siècles ont suffi pour transformer complètement une tribu de Tartares qui était allée habiter une contrée nouvelle près de Kasan, dit M. Vianna de Lima (1). Originairement obèses, à la face large, au nez écrasé, présentant la coloration jaune si caractéristique de la peau, ils ont pris graduellement, en quittant leur vie nomade et s'établissant comme agriculteurs sur les bords du Volga, un teint frais et toutes les marques d'une race robuste, bien musclée. Les traits de leur visage se sont ennoblis ; l'ovale est devenu correct... D'autre part, on voit le nègre de la Guinée, une fois transporté en Amérique, se perfectionner graduellement, sans qu'on ait besoin de recourir au croisement ; la coloration de la peau et même le crâne se modifient sensiblement ; le climat lui convient et agit évidemment d'une manière favorable. »

La beauté physique n'accompagne pas toujours les hautes facultés mentales; Socrate était fort laid. La supériorité intellectuelle et morale des groupes sociaux dépend de milliers de facteurs. La race n'est pas tout, la preuve, c'est quand dans les limites d'une même race, d'une même nation et d'une même cité, il se produit des variations extrêmes, selon les époques. Au XIVe siècle, les Florentins étaient répandus partout, aucune grande entreprise ne se faisait en Europe sans leur participation, et Boniface VIII les appelait le cinquième élément. Florence était alors le centre financier de notre continent, comme Londres l'est de nos jours. A cette époque, les Anglais, au contraire, semblaient dormir du sommeil du juste ; ils produisaient des matières premières, du blé et de la laine et les exportaient sur le continent. Aucune industrie, aucune initiative, aucune

(1) *Exposé sommaire des théories transformistes* ; Paris, Delagrave, 1886, p. 407.

large conception économique ne s'observaient chez eux. La race des Florentins, d'une part, et celle des Anglais, de l'autre, s'est peu modifiée depuis le XIVe siècle. Nulle invasion étrangère n'a eu lieu en Italie ou dans la Grande-Bretagne. Ce n'est donc pas par l'effet de la race que le *Latin* était actif, il y a cinq cents ans et l'Anglo-Saxon inerte. Pearson cite lui-même des passages d'auteurs du temps d'Élisabeth déclarant que les Anglais étaient alors aussi paresseux que les Espagnols. « En réalité, ils leur ressemblaient beaucoup à cette époque ; prêts à des aventures, capables de supporter les fatigues les plus extrêmes, explorateurs et corsaires de première force, mais peu disposés à peiner dans l'industrie, comme les Flamands et les Allemands le faisaient alors d'une façon si remarquable (1). » Encore plus tard, au XVIIIe siècle, voici le tableau que les historiens tracent de l'Angleterre : « Mœurs grossières, en haut et en bas ; criminalité effrayante inutilement réprimée par une législation féroce ; Londres livrée la nuit, par l'insuffisance des watchmen, aux fantaisies sanguinaires des *mohocks,* bandits dont le masque cache plus d'un noble désœuvré ; domesticité voleuse ou mendiante insatiable de bonnes mains ; intrigantes vivant dans le jeu et la débauche ; ivrognerie du vin de Porto dans les classes riches ; chez les pauvres, ivrognerie du gin et autres liqueurs ; mariages sans garantie et parfois simulés ; spectacles immoraux et cruels, littérature la plus immorale de l'Europe (2). » Au XIVe, au XVIe et au XVIIIe siècle les Anglais étaient les mêmes « nobles » dolicho-blonds qu'ils sont aujourd'hui, d'où vient qu'ils avaient alors tant de défauts, dont ils se sont débarrassés, en très grande partie, et d'où vient qu'ils manquaient alors de tant de qualités, qu'ils possèdent maintenant ? Cela vient

(1) *National Life and Character*, pp. 97.
(2) *Histoire générale;* Paris, Colin, 1896, t. VII, pp. 862 et 871.

d'un nombre immense de facteurs. Mais, puisque la race anglaise est restée la même et que le caractère anglais a changé, cela démontre, d'une façon irréfutable, que les qualités intellectuelles et morales des nations ne dépendent pas uniquement de la conformation morphologique des individus qui les composent.

CHAPITRE X

PROGRÈS DES RACES INFÉRIEURES

Nous arrivons maintenant à l'une des plus fortes contradictions des pessimistes. Ils disent, d'une part, que la civilisation européenne périra, parce que les races inférieures sont incapables de s'élever à la haute culture intellectuelle, et, de l'autre, qu'elle périra, précisément parce qu'elles sont susceptibles de progrès.

« Le nègre a plus à faire que l'Hindou pour devenir notre rival, dit Mme Arvède Barine dans un passage déjà cité, mais il aura pour lui, dans un avenir peu éloigné, la puissance imbécile du nombre, contre laquelle ni l'intelligence ni la science ne peuvent rien (1). » Selon M. Faguet, un nouveau moyen âge s'appesantira sur le globe le jour où les races inférieures auront envahi toute la terre. « L'idéal est toujours fragile; l'héritage spirituel de la race blanche sera perdu. Il n'y aura plus de tendances élevées, de hautes curiosités, de souci de progrès moral incessant... car il est hasardeux de croire que les Chinois et même les Japonais révèlent désormais une originalité puissante, une élévation intellectuelle et morale, un sens de l'idéal qu'ils n'eurent jamais dans le cours de leur interminable his-

(1) Voir p. 66.

toire (1). » Les nègres, les Hindous et les jaunes resteront *toujours* ce qu'ils sont aujourd'hui ; comme ils ne sont pas susceptibles de progrès, comme ils ne pourront jamais s'élever à la même hauteur intellectuelle que nous, leur multiplication amènera une éclipse de la civilisation humaine.

« Plus les hommes de couleur sont nombreux, plus nous aurons de matière humaine à exploiter, dit Mme Barine. Ils nous fourniront la main-d'œuvre à bon marché, et nous nous servirons d'eux pour nos fins industrielles et commerciales. Le nègre fournira une population industrielle aux États que l'Angleterre ou l'Amérique créeront le long du Congo et du Zambèse. Dans ces parties-là du monde, l'homme blanc sera le planteur, le propriétaire de mines, le manufacturier, le marchand et l'employé principal... De la sorte, s'il est réellement impossible aux Aryens de s'établir à demeure dans les pays très chauds et de s'y perpétuer, ils y déverseront du moins le trop-plein de leur jeunesse, et celle-ci reviendra au pays natal ayant sucé aux noirs et aux jaunes de quoi engraisser les prairies anglaises et les vignes françaises. Les parties du globe inhabitables pour nous seront nos fermes... — « Illusion ! Illusion ! s'écrie M. Pearson. Vous enseignez aux races inférieures les arts qui font votre force et votre richesse... Quelle apparence, pensez-vous, que ces gens-là puissent jamais se passer de nous, de notre science, de nos leçons. C'est une profonde erreur. Nous avons parmi eux d'excellents élèves, les Chinois et les Hindous, qui marchent à pas de géant dans toutes les voies qu'il a plu à notre imprévoyance de leur ouvrir... Demain ils évinceront nos ingénieurs, après demain les propriétaires d'usines et les directeurs de Compagnies (2). »

(1) Voir p. 73.
(2) Article cité.

Ainsi, d'une part, les races inférieures détruiront notre civilisation, parce qu'elles nous écraseront « par l'imbécillité du nombre » et, de l'autre, parce qu'elles deviendront nos égales en fort peu de temps, c'est-à-dire auront autant d'intelligence que nous. Cette logique est admirable ! Deux choses *opposées* sont données comme la cause du *même* effet!

Puisque nous nous trouvons en présence de propositions contradictoires, force nous est faite de suivre nos adversaires sur tous les terrains où il leur plaît de nous conduire. Nous examinerons d'abord si les jaunes et les noirs sont réellement condamnés à tout jamais à l'infériorité mentale; puis ce qui arrivera, s'ils deviennent un jour nos égaux au point de vue intellectuel.

Les races prétendues inférieures sont-elles vraiment incapables de progrès ? A priori, on pourrait répondre par la négative, et cela pour deux raisons. En premier lieu, si les races inférieures ne sont pas susceptibles de progrès, c'est qu'elles sont immuables; or un être vivant *immuable* est une contradiction dans les termes, puisque vivre veut dire changer constamment. En second lieu, si les races n'étaient pas susceptibles de progrès, la race blanche n'en serait pas susceptible non plus, puisque la race blanche, elle aussi, à une certaine époque, a été une race inférieure, toute l'humanité provenant d'un ancêtre animal.

Les faits confirment ces déductions théoriques. Les races inférieures réalisent des progrès considérables; donc, elles en sont susceptibles. On en pourrait donner des millions de preuves, nous nous bornerons à en citer un petit nombre.

Les nègres des Etats-Unis sont devenus bien différents de ceux de la Guinée; or, si les noirs n'étaient pas capables de changer, cela ne serait pas arrivé. Mais les nègres de la Jamaïque sont un exemple encore plus intéressant. « Leur bien-être est général, dit M. E. Reclus (1), leur

(1) *Nouv. Géog. univ.*, t. XVII, p. 721.

population augmente de 8.000 personnes par année ; l'île est devenue un centre de civilisation, surtout pour le littoral de l'Amérique centrale, du Yucatan au Darien : ce sont des émigrants jamaïcains qui développent le commerce, la culture et l'industrie de ces contrées. A cet égard, la Jamaïque est de beaucoup celle des Antilles qui exerce la plus heureuse influence sur le progrès général des populations américaines. » Ainsi voilà des nègres qui, non seulement améliorent très vite leur situation, mais qui vont encore essaimer au dehors, pour mettre en exploitation des régions dont les blancs ne savent pas tirer parti.

Quant aux nègres qui sont arrivés, individuellement, à une haute culture intellectuelle, on en pourrait citer des milliers, mais, quand bien même on n'en pourrait citer qu'un seul, cela suffirait à démontrer que la peau noire n'empêche pas d'acquérir l'instruction supérieure.

Les Maoris à la Nouvelle-Zélande sont entrés en contact avec les blancs seulement depuis 1838 ; ils étaient alors presque sauvages et se livraient à des guerres perpétuelles de tribu à tribu ; aujourd'hui leurs mœurs sont très douces : leur plus grande insulte est de s'appeler chat ou bœuf, presque tous savent lire et écrire dans leur langue, le plus grand nombre parlent l'anglais et un Maoris est un des orateurs les plus diserts du parlement néo-zélandais. Si les races inférieures n'étaient pas susceptibles de changer, ces faits n'auraient pu se produire. Beaucoup de nations européennes ont marché moins vite que les Maoris.

Les Chinois passent pour les plus immuables des hommes. De là vient surtout le danger, disent des pessimistes : les Chinois n'adopteront jamais nos idées, ils sont inassimilables à notre civilisation. En attendant, les Chinois adoptent parfaitement notre outillage ; en 1893, ils ont établi à Shangaï, de leur propre initiative et avec leurs propres capitaux, de grandes filatures de coton contenant 200.000 broches. Un auteur français dit à ce propos « qu'un

déplacement graduel d'Occident en Orient du siège de toutes les grandes industries n'est plus une conception chimérique (1). » Les Chinois sont donc capables d'organiser non seulement des filatures de coton, mais encore des manufactures de tout autre genre. Ils ne sont donc pas aussi immuables qu'on veut bien le dire.

Les progrès industriels du Japon sont encore plus rapides, et justement les pessimistes s'en effrayent à tel point, qu'ils en pronostiquent la décadence de notre civilisation. Les premières machines à filer le coton ont été importées, en 1875, dans l'empire du Soleil Levant; en moins de vingt ans on y a monté jusqu'à 780.000 broches. Le Japon a marché avec autant de rapidité dans beaucoup d'autres branches, et sa concurrence devient déjà sensible aux Anglais. Il est à peine besoin de parler des progrès politiques et sociaux du Japon, progrès qui ont surpris l'Europe. Il y a peu d'exemples sur notre continent d'une transformation aussi rapide. Ni les réformes de Pierre-le-Grand ni celle de la Révolution française ne peuvent soutenir la comparaison. Les Japonais, après avoir poussé le misonéisme jusqu'à la férocité, sont devenus maintenant des novateurs comme il y en a peu (2), et ils en ont d'autant plus de mérite qu'ils sont plus loin de l'Europe. Sous certains rapports, ils nous ont même devancés, il y a un *Clearing House* à Tokio, il n'y en a pas encore à Saint-Pétersbourg ni à Paris.

Quant aux Hindous, les pessimistes mêmes, comme M. Le Bon, reconnaissent leurs facultés hors ligne. « Beaucoup parmi eux, dit cet auteur, sont les égaux des Anglais

(1) Voir un article de M. A. Moireau dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 aout 1895, p. 916.

(2) Ils n'ont cependant pas changé de race. Encore une preuve, parmi des milliers d'autres, que la conformation physiologique et les idées contenues dans le cerveau ne sont pas unies par le lien de cause et d'effet.

par l'intelligence, et quelques-uns les dépassent immensément par les goûts artistiques et la profondeur des vues philosophiques (1). » Il faut se défier de l'antiquité attribuée à beaucoup de livres orientaux ; autrefois, par exemple, on plaçait la rédaction du Zend-Avesta au XIVe siècle avant notre ère ; on croit maintenant qu'il faut la placer à l'époque de Constantin-le-Grand. On disait autrefois que les Hindous avaient épuisé toutes les combinaisons philosophiques imaginables, longtemps avant Platon et Aristote. Il est possible que cette antiquité soit exagérée, mais il est certain que la philosophie indienne ne provient pas d'une importation de l'Occident. Les Hindous étant capables de s'élever aux plus hautes spéculations, il n'est pas possible d'affirmer qu'il nous sont inférieurs en intelligence.

Mais, dit-on toujours, les noirs, les jaunes et les Hindous montent jusqu'à un certain niveau, mais ils sont incapables de gravir les derniers échelons de la pensée humaine. Les races inférieures n'ont pas eu un Kant ou un Laplace (1). Qu'en sait-on ? Il est peut-être né parmi eux un grand nombre d'individus possédant virtuellement les facultés de Kant ou de Laplace. Mais ces capacités ne se sont pas développées. Cela est naturel. La grandeur d'un homme ne dépend pas seulement de ses facultés personnelles, mais encore des problèmes que la société lui donne à résoudre. Imaginez un génie faisant l'aubergiste : il pourra organiser un hôtel parfait dans son genre, assurant à ses hôtes un confort très grand, avec une dépense très modérée ; cependant la gloire de cet aubergiste sera médiocre, justement parce que les bons hôtels n'ont pas une importance de premier ordre pour l'humanité. Mais qu'un homme vienne à découvrir la machine vo-

(1) *Lois psych. de l'évol. des peuples*, p. 32.
(2) Voir p. 66.

lante, quelque loi fondamentale de la chimie ou de la biologie, il se couvrira de gloire. Les Laplace et les Kant de la race jaune et noire se sont trouvés dans une société qui leur fournissait peu de matériaux intellectuels et qui ne leur posait aucun problème de premier ordre à résoudre. Aussi ont-ils accompli une besogne modeste que l'histoire n'a pas enregistrée dans ses annales. Si Laplace était né au Soudan, il ne se serait jamais occupé des questions qui ont agité son esprit, et il n'aurait pas écrit la *Mécanique céleste*. Il ne faut pas oublier que Laplace profitait d'une masse fort importante de recherches astronomiques réalisées par ses prédécesseurs, car il en est des grands hommes comme des montagnes : pour s'élever puissamment dans les airs, elles doivent être portées sur un très haut plateau. Le Gaourisankar dresse sa cime altière à 8.840 mètres au-dessus de l'océan, mais il est porté, lui-même, par un plateau de plus de 4.000 mètres. Quand les jaunes et les noirs auront acquis nos connaissances scientifiques, des hommes que nous, Européens, serons en droit d'appeler des génies, pourront naître parmi eux, mais, tant que ces peuples sont encore peu civilisés, leurs génies, si hauts qu'ils se dressent par rapport à leur propre milieu, nous font l'effet de pygmées parce que nous les envisageons d'un point de vue supérieur.

Nous avons rapporté l'opinion de M. Le Bon au sujet des différences mentales des races. Les moyennes sont fort semblables. « Ce qui différencie surtout les races supérieures des races inférieures, c'est que les premières possèdent un certain nombre de cerveaux très développés, alors que les secondes n'en possèdent pas (1). » Parmi les blancs, tous sont loin d'être des Newton et des Kant, mais, comme nous venons de le dire, pour produire des hommes de cette espèce, il faut deux facteurs : les qualités individuelles et le niveau social.

(1) *Op. cit.*, p. 167.

La stérilité des noirs et des jaunes en grands talents et en génies peut s'expliquer par l'infériorité de leur civilisation, et, quand leur culture deviendra égale à la nôtre, cette stérilité disparaîtra probablement. Parmi les jaunes et les noirs, comme parmi les blancs, les hommes naissent avec des facultés fort diverses : les uns sont plus intelligents, d'autres moins. Beaucoup de blancs ont des facultés mentales peu supérieures à celles de jaunes. Les courbes de niveau des différentes races s'intercroisent. On ne voit donc pas d'obstacles physiologiques empêchant certains jaunes de s'élever à un niveau supérieur à celui de certains blancs.

Il semble devoir résulter de ce qui précède que les noirs et les jaunes sont susceptibles, comme nous, de progrès indéfinis. Ceux qu'ils ont déjà réalisés, et avec une rapidité parfois surprenante, nous sont garants qu'ils en réaliseront d'autres. Nous ne voyons aucune raison sérieuse pour conclure que les noirs et les jaunes *ne pourront jamais* devenir nos égaux en intelligence. Les pessimistes ne sont pas de cet avis ; ils disent que les races sont immuables et que les noirs et les jaunes ne pourront pas nous atteindre. Mais alors, nous n'avons absolument rien à redouter ; nous serons toujours les bergers, eux, les troupeaux ; nous, toujours les professeurs, eux, les élèves ; leurs pays seront toujours nos fermes. Alors dans l'avenir comme dans le présent, l'Europe dominera le monde, et il n'y aura lieu de parler ni de danger ni de décadence.

Mais, si les noirs et les jaunes deviennent nos égaux ? Les pessimistes envisagent cette perspective avec la plus extrême terreur. Cependant elle est la réfutation même de leurs idées. En effet, pour devenir nos égales, les races inférieures devront réaliser d'énormes progrès. Cela démontrera que les progrès indéfinis sont possibles pour toutes les branches de notre espèce. Alors pourquoi la désespérance, les cris d'alarme, pourquoi la crainte d'une éclipse de la civilisation ?

Maintenant, plaçons-nous en présence de la terrible réalité entrevue par les pessimistes ; en face de l'Europe se dressent l'Asie et l'Afrique peuplées d'hommes possédant la connaissance parfaite de nos arts et de nos sciences. Il y a parmi eux des mathématiciens comme Euler et Laplace, des ingénieurs comme Stephenson, des naturalistes comme Pasteur ; ils fabriquent tous les produits à des prix inférieurs aux nôtres. Qu'arrivera-t-il alors ? Mais, grands dieux ! ce qui est arrivé déjà tant et tant de fois.

A mesure qu'un concurrent nouveau se présente, les anciens producteurs sont obligés d'accepter la lutte avec lui. Considérez, par exemple, l'Angletere et l'Allemagne : le premier pays avait autrefois une avance industrielle énorme ; maintenant les Allemands, grâce à leur haute culture mentale et à leur persévérance, commencent à devenir les rivaux des Anglais. La Grande-Bretagne produisait, en 1860, 85 millions de tonnes de charbon, l'Allemagne, 12 millions, c'est-à-dire sept fois moins. En 1890, les chiffres respectifs étaient 184 millions et 89 millions, l'Allemagne produisant seulement deux fois moins que l'Angleterre. Si elle marche de ce train, elle atteindra ou dépassera bientôt le Royaume-Uni. Il en est des autres industries comme de l'extraction de la houille. Consultez cependant les tables de mortalité en Angleterre, vous verrez qu'elle a diminué de 1860 à 1890, consultez les évaluations de la richesse de ce pays, vous verrez qu'elle a doublé dans cette période. Le fait donc que l'Allemagne devient un concurrent de jour en jour plus sérieux pour l'Angleterre ne produit cependant pas la décadence de cette dernière nation. Eh bien ! quand la Chine, les Indes et l'Afrique entreront en lice, il en sera exactement de même. L'Europe entière se trouvera placée vis-à-vis de ces nouveaux concurrents, comme l'Angleterre s'est trouvée un jour placée vis-à-vis de sa concurrente, l'Allemagne. Un phénomène semblable s'opérera sur une plus grande échelle et pro-

duira des résultats identiques. La concurrence internationale n'a pas tué l'industrie anglaise. Au contraire ! C'est là un *fait* indéniable, non pas une spéculation abstraite. Or les *faits* ont une puissance démonstrative que les théories n'atteindront jamais.

Et ces faits peuvent s'interpréter d'une façon si simple et si élémentaire ! Que signifie faire la concurrence à un individu ou à une nation ? Cela veut dire apporter sur le marché un produit meilleur et moins cher. Comment une nation peut-elle être ruinée parce qu'elle est mieux approvisionnée et à meilleur compte ? La concurrence peut ruiner une entreprise particulière, mais non une nation, parce que Jean perd ce que Pierre gagne. Imaginez un jour où l'Inde pourra approvisionner l'Angleterre d'étoffes de coton à un prix moindre que celui des fabriques de Manchester ; ces fabriques seront ruinées, mais les Anglais seront enrichis, parce qu'ils réaliseront une économie sur leur dépense.

Les pessimistes s'imaginent qu'à la première apparition, sur nos marchés, d'un article asiatique, moins cher que le nôtre, l'Europe se prosternera devant l'Asie et se déclarera vaincue pour toujours ! D'abord le fait que l'Asie pourra produire quelques articles à meilleur marché que nous ne signifie pas encore qu'elle pourra les produire tous dans les mêmes conditions. Il se peut qu'elle ait une supériorité naturelle pour certains objets ; alors il faudra en abandonner immédiatement la fabrication en Europe pour éviter des gaspillages inutiles ; mais, même si *tous les articles* (quelle hypothèse invraisemblable !) se fabriquaient en Asie à meilleur compte qu'en Europe, nous ne nous déclarerions pas vaincus, nous ferions alors ce que nous avons déjà fait tant de fois, nous nous ingénierions à découvrir des machines plus parfaites et des méthodes de production moins coûteuses. La civilisation asiatique, loin de détruire la civilisation européenne,

la poussera au contraire à s'affiner encore davantage. Où les pessimistes ont-ils jamais vu que l'exercice d'un organe soit la cause de son atrophie? Depuis des temps immémoriaux, la concurrence a été un des leviers les plus puissants du progrès, et elle continuera à l'être. Les phénomènes économiques n'ont rien de commun avec les traits physiologiques, et, si la concurrence entre Anglais et Allemands produit certains effets, la concurrence entre Anglais et Chinois produira les mêmes effets ; peu importe, qu'Allemands et Anglais aient la peau de même couleur, tandis qu'Anglais et Chinois l'ont de couleur différente.

Comme on constate que plus la concurrence est forte, plus l'esprit s'affine, nous appelons de tous nos vœux la concurrence asiatique et africaine; pour tirer l'Europe de sa torpeur et de son apathie. Dans nos pays, les prix sont majorés parfois de 50 à 100 pour 100 au moins, grâce aux privilèges révoltants accordés aux producteurs protégés. Si l'Asie et l'Afrique nous obligeaient, par leur concurrence, à mettre un terme à cette odieuse exploitation, elles nous rendraient le plus précieux des services.

Concluons : imaginez l'Asie et l'Afrique devenues exactement semblables à l'Angleterre, ces continents couverts de chemins de fer et d'usines de tout genre ; imaginez *tous* les Asiatiques et les Africains possédant l'instruction supérieure (nous exagérons à dessein), et parmi eux des individus s'élevant par douzaines jusqu'au génie. Eh bien ! au dire de Pearson et de ses adeptes en pessimisme, c'est alors que la civilisation humaine devra périr et que les ténèbres d'un nouveau moyen âge devront s'appesantir sur la terre ! On excusera une expression familière, mais bien justifiée ici : soutenir que la barbarie sera la conséquence de la diffusion universelle des lumières, c'est véritablement trop se moquer de son monde !

D'ailleurs, ce que les pessimistes redoutent tant pour l'avenir s'est déjà accompli dans le passé. Depuis le

XVIe siècle, l'Amérique est venue s'ajouter au domaine de notre civilisation, aujourd'hui les ingénieurs, les industriels, les inventeurs, les savants du nouveau monde se sont complètement émancipés de notre tutelle et sont devenus parfois supérieurs aux nôtres ; bien souvent les idées les plus avancées et les méthodes les plus parfaites viennent maintenant d'au delà l'océan Atlantique. A-t-on remarqué que notre civilisation ait subi, à cause de cela, la moindre éclipse ?

CHAPITRE XI

LA CIVILISATION ET LA RACE

« Par une maladie inhérente à l'esprit humain, dit M. Ribot (1), chaque auteur, en général, tient à tout ramener à une formule, à imposer aux faits l'unité parfaite qui, en matière des phénomènes sociaux, paraît peu vraisemblable. » On ne saurait mieux dire. Nous ajouterons que la complexité des facteurs est un fait universel, plus *apparent* dans le domaine social que dans les autres, parce que nous observons ce domaine de plus près.

Les anthropologistes qui attribuent la civilisation européenne au seul facteur physiologique, tombent dans l'erreur fondamentale signalée par M. Ribot.

D'où vient que le Rhône, sorti des grandes Alpes, au pied du Furca, se jette par deux branches dans la Méditerranée entre Cette et Marseille, roulant environ 550 mètres cubes d'eau à la seconde ? Cela vient de millions de facteurs ; chaque pli de terrain, entre les Cévennes, le massif du Morvan, le Jura et les Alpes, en est un ; chaque goutte de pluie, tombée dans cette région, contribue à donner ce débit de 550 mètres cubes à la seconde. Le cours de chaque fleuve est une résultante produite par une infinité de pe-

(1) *La Psychologie des sentiments*, Paris, F. Alcan, p. 281.

tites causes partielles. Le cours d'un fleuve ne peut pas être produit par un facteur unique : la nature de son eau.

De même les idées qui se trouvent dans une société donnée à un moment donné sont *la résultante* d'une *infinité* de facteurs géographiques, climatériques et historiques. Ces idées ne dépendent pas uniquement de la race, comme le cours d'un fleuve ne dépend pas *uniquement* de la nature de son eau.

Les idées des hommes déterminent leur état social ; cet état est donc aussi, en dernière analyse, une résultante de causes nombreuses et si complexes qu'elles échappent à l'analyse de notre faible esprit, car on se trouble devant cette infinité de mailles inextricables, et pour échapper à cette souffrance, par réaction, on est porté à tout attribuer à une cause unique. Ainsi pour la civilisation, par exemple, chaque auteur donne une cause différente : selon M. Lapouge, elle vient de l'eugénisme ; selon Buckle, de la diffusion des connaissances positives ; selon d'autres, de la religion des grands hommes, etc., etc.

Considérons la civilisation actuelle de l'Angleterre : elle aurait été différente si ce pays n'avait pas été une île, si tous les points de son territoire n'étaient pas à 150 kilomètres de la mer, si elle recevait 10 ou 12 centimètres de pluie par an, au lieu de 80 centimètres et de 2 mètres. Puis, passant aux événements historiques, elle aurait été différente si Guillaume de Normandie avait été vaincu à Hastings, si l'invincible Armada n'avait pas été détruite par une tempête, etc., etc. Enfin dans l'ordre intellectuel, l'Angleterre est ce qu'elle est parce qu'elle a subi l'influence des idées de Platon, d'Aristote, des humanistes italiens du XVe siècle, de Descartes, de Voltaire, etc., etc. L'Angleterre est ce qu'elle est à cause de ces innombrables facteurs, et non pas uniquement parce qu'elle est peuplée d'une race de prétendus dolycho-blonds. De même les Zoulous sont

ce qu'ils sont, en partie, parce qu'ils n'ont pas été dans les conditions dévolues aux Anglo-Saxons par la géographie et l'histoire, et non pas uniquement parce qu'ils ont la peau noire et l'indice céphalique inférieur à 75.

Toutes ces vérités paraissent si banales et si simples, qu'on se sent presque confus d'avoir à les formuler. Cependant, c'est nécessaire, puisqu'elles sont encore si souvent contestées.

« Après tout, la civilisation n'a jamais été faite, jusqu'à présent, que par les blancs », dit M. Faguet (1), voilà encore une affirmation péremptoire. Voilà la couleur de la peau donnée comme facteur unique de la civilisation. Mais sans parler de l'énorme inconséquence d'une pareille assertion, le fait lui-même n'est pas vrai. Dans toute entreprise, les premiers pas sont les plus difficiles, or, ici, ils ont été faits par des jaunes. Les Akkadiens, qui ont fondé une des plus antiques civilisations de notre globe (quelques-uns disent même la plus antique, la supposant antérieure à celle de l'Egypte) appartenaient à la branche mongolique. Quant aux Egyptiens, on les range généralement dans la race blanche, mais, dans tous les cas, ils ne sont pas de « nobles » Aryens et très probablement ils sont de vils « brachy-bruns ». La civilisation de la Chine n'est peut-être pas si ancienne qu'on l'avait supposé d'abord, mais elle a certainement trois mille ans d'existence. Déjà au XIII[e] siècle avant notre ère, les Chinois étaient arrivés à un état social infiniment supérieur à celui de l'Europe à cette époque, et les Chinois y sont arrivés par leur effort particulier, sans emprunter grand'chose à l'Egypte et à la Chaldée, seconde preuve que ces jaunes étaient capables de franchir les premières étapes du progrès social, toujours les plus difficiles, les plus âpres et les plus ardues.

Si la civilisation et la race étaient des notions identiques,

(1) Article cité.

les races les plus parfaites se seraient civilisées les premières. Or il n'en a pas été ainsi. Nous le demandons à MM. Lapouge et Faguet, que faisaient les fameux dolicho-blonds dans l'Europe occidentale à l'époque où les Chaldéens, les Égyptiens et les Chinois développaient déjà des civilisations relativement très brillantes? Les dolicho-blonds existaient déjà à l'époque des premiers Pharaons. Comment se fait-il qu'ils étaient si en retard, malgré leurs facultés hors ligne? Mais pourquoi remonter jusqu'aux premières dynasties égyptiennes et aller aussi loin que l'Angleterre et la France? Même au VIII[e] siècle avant notre ère, les Égyptiens traitaient les Grecs de grands enfants et leur enseignaient des choses qu'ils ignoraient complètement. La race hellénique a toujours été considérée par les anthropologistes comme une des plus belles de l'humanité. Si donc elle est une des tard venues dans la civilisation, c'est que race et civilisation supérieure ne sont pas des termes synonymes. On a vu longtemps les nobles dolicho-blonds entièrement barbares pendant que les vils brachy-bruns étaient très civilisés.

La civilisation et la race ne peuvent pas s'identifier parce que la première est une notion de l'ordre psychologique et social et la seconde une notion de l'ordre physiologique. La civilisation européenne, par exemple, est un certain ensemble de connaissances, de formes artistiques et d'institutions. Dans l'ordre mental, elle comprend les idées de Démocrite, d'Aristote, de Bacon, de Descartes, de Newton, de Pasteur, etc.; dans l'ordre littéraire, elle comprend les poèmes homériques, l'*Enéide*, Shakespeare, Molière, etc.; dans l'ordre artistique, le Parthénon, la cathédrale d'Amiens, la frise de Phidias, le plafond de la Sixtine, etc.; dans l'ordre musical, les symphonies de Beethoven, les opéras de Wagner, etc.; dans l'ordre juridique, la monogamie, la liberté individuelle, etc. Si un nègre possède des représentations de tout cela et s'il partage notre con-

ception du droit, ce nègre appartient au groupe de civilisation européen, si, au contraire, un dolicho-blond n'a pas ces représentations, il ne fait pas partie de notre groupe.

Non seulement la civilisation, mais la nationalité même est un fait de l'ordre psychique. La nationalité est également un certain ensemble d'idées, de sentiments, de forme artistique et de conception juridique. Ceux qui mettent en commun des trésors de ce genre sont de même nationalité, quel que soit leur indice céphalique ou la couleur de leur peau. M. Lapouge nous le dit : Il y a en France des représentants de l'*Homo europeus*, de nobles dolicho-blonds et des représentants de l'*Homo alpinus*, de vils brachy-bruns. Cependant ces différentes races se sentent également françaises, et elles se sentent également étrangères des Allemands dolicho-blonds et des Italiens brachy-bruns. De même, aux Antilles, les nègres des colonies anglaises traitent de compatriotes les Anglais, et non les nègres des colonies françaises ou hollandaises.

Ce qui groupe d'abord les hommes, ce sont les intérêts. Si un blanc veut me tuer et qu'un nègre me protège, je serai plutôt l'ami du nègre que du blanc. Les intérêts forment une échelle immense, allant des plus matériels aux plus abstraits ; chaque intérêt correspond à un groupement humain : le besoin de se procurer des matières alimentaires forme la bande ; le besoin génésique et celui de la défense, la horde et la tribu ; le besoin de la sécurité territoriale, la cité et l'Etat ; les besoins intellectuels, la nationalité et le groupe de civilisation. Mais on ne voit pas à quel besoin correspond la race, surtout quand elle n'est presque pas perceptible, comme dans les cas des dolichos et des brachycéphales. Quelques spécialistes distinguent les différences de l'indice (et encore après mensuration) ; le commun des mortels n'aperçoit rien du tout. Sans doute des traits nettement opposés, comme ceux des nègres et

des blancs, causent des antipathies empêchant la fusion sociale ; mais toutes les races humaines n'offrent pas des contrastes aussi tranchés ; et puis, même des contrastes aussi tranchés n'empêchent pas des intérêts communs de s'établir. Pendant la guerre de sécession américaine, les blancs fédéraux ne dédaignaient pas d'admettre dans leur armée des nègres africains pour combattre les blancs confédérés.

Tout ce qui précède montre le peu d'importance de la race dans les affaires humaines. Quelques auteurs sont même allés jusqu'à prétendre que ce facteur est entièrement négligeable. « Nous ne connaissons aucun phénomène social qui soit placé sous la dépendance incontestée de la race », dit M. Durkheim (1). Cette opinion nous paraît un peu exagérée. Aux États-Unis, la présence de sept millions et demi de nègres, au milieu de 55 millions de blancs, soulève des difficultés considérables. Mais, dans tous les cas, comme la race est un fait de l'ordre physiologique et la civilisation un fait de l'ordre psychique et social, la race et la civilisation ne sont pas associés par le lien de la cause et de l'effet. Aussi le triomphe ou la destruction de la civilisation européenne n'est pas nécessairement et exclusivement dépendant de l'expansion ou du recul de la race blanche.

Le triomphe d'un penseur ne consiste pas dans la félicité de sa propre existence, mais dans la diffusion de ses idées. Giordano Bruno a été brûlé à Rome par l'Inquisition, il a donc succombé sous les attaques de ses adversaires. Oui, l'homme, mais non les doctrines. Aujourd'hui les opinions de Giordano Bruno sont admises, en partie, par l'institution même qui l'a condamné au bûcher il y a trois siècles.

Les Français ont été battus à Rosbach. Après la guerre de Sept ans, leur puissance militaire a été affaible. Mais l'époque qui va de la guerre de Sept ans à la Révo-

(1) *Les Règles de la méthode sociologique* ; Paris, Alcan, 1895, p. 132.

lution marque le point culminant de la civilisation française. Presque toute l'Europe cultivée parlait alors le français. Imaginez le triomphe de la Révolution, nous voulons dire la liberté s'établissant en France sans effusion de sang (1). La France serait devenue un phare éclairant le monde, et sa civilisation, comme un torrent irrésistible, aurait submergé l'Europe entière. Le dialecte attique a supplanté tous les autres dans la Grèce antique ; la langue française aurait acquis de la même façon une primauté incontestable sur tous les autres parlers de notre continent. En un mot, les idées et les cultures nationales étant des phénomènes de l'ordre psychique, leurs triomphes ou leurs défaites s'accomplissent par des procédés différents des triomphes et des défaites de l'ordre politique qui sont le gain et la perte des batailles, les annexions et les cessions de territoires.

La civilisation d'un groupe de sociétés est un fait encore plus abstrait que celle d'une nation particulière. La civilisation européenne se trouve constituée par un ensemble de notions scientifiques et un certain trésor de richesses littéraires, artistiques, philosophiques, juridiques et religieuses. Si ce trésor vient à s'amoindrir, notre civilisation recule; si ce trésor augmente, notre civilisation avance. Seulement il faut considérer le point de vue de l'aire et

(1) La faillite de la Révolution a été presque complète dans l'ordre politique. « Si Louis XIII et Louis XIV sortaient de leur tombe pour juger l'œuvre de la Révolution, dit M. Le Bon (*Lois psych. de l'évol. des peuples*, p. 55), ils blâmeraient sans doute quelques-unes des violences qui ont accompagné sa réalisation, mais ils la considéreraient comme rigoureusement conforme à leurs traditions et à leur programme et reconnaîtraient qu'un ministre chargé par eux d'exécuter ce programme n'eût pas mieux réussi. On dirait que le *moins révolutionnaire* des gouvernements que la France a connus fut précisément celui de la *Révolution*. » On ne saurait mieux dire. C'est tout à fait notre pensée. Ce qui a triomphé en 1793, et surtout en 1804, ce n'est pas l'esprit de la Constituante, c'est l'esprit de l'ancien régime.

celui de la masse. Même en admettant que la culture européenne ne s'étende pas au delà de ses limites actuelles, elle peut accumuler une quantité beaucoup plus considérable de notions scientifiques et d'œuvres artistiques et s'accroître dans sa masse. Mais de plus l'aire de notre civilisation peut s'étendre. Nos arts et nos sciences, cultivés déjà au Cap, peuvent l'être encore demain à Khartoum et sur les bords du Tchad.

Les pessimistes qui parlent du prochain recul de la civilisation européenne par le fait des jaunes et des noirs devraient serrer la réalité de plus près au lieu de rester dans les généralités et les abstractions.

Ainsi comment notre civilisation pourrait-elle reculer dans la masse par la concurrence des Chinois ou des Hindous ? Parce que demain les Chinois travailleront le coton et le fer et exploiteront leurs mines de charbon, on ne voit pas pourquoi les savants de l'Europe ne seront plus capables de continuer leurs recherches et pourquoi nos artistes devront cesser de produire des chefs-d'œuvre. Si la culture chinoise devient l'égale de la nôtre et s'ils ont des savants aussi nombreux et aussi remarquables que nous, on ne voit pas non plus en quoi cela empêchera les Européens de travailler et de produire. Les Allemands ont beaucoup de forts penseurs, cela n'empêche pas les Anglais d'en avoir aussi ; parce que Kant écrivait à Kœnigsberg, Reid n'était pas privé de la faculté d'écrire à Aberdeen.

Maintenant comment les jaunes et les noirs seront-ils en état de restreindre l'aire de notre civilisation ? Cela ne pourra se faire que s'ils nous assimilent à la leur. Mais, dans ce cas, il faudra que leur civilisation soit supérieure à la nôtre. L'homme n'abandonne jamais une situation plus avantageuse pour une moins avantageuse, sans y être forcé. On comprend bien pourquoi on est amené à se servir des logarithmes pour s'éviter de longs calculs, on ne com-

prend pas pourquoi des hommes, quand ils pourront faire autrement, préféreront des méthodes de calcul plus lentes à des méthodes plus rapides.

Les jaunes et les noirs ne pourront restreindre l'aire de notre civilisation qu'en lui substituant une culture plus avancée. Alors l'humanité et la civilisation, en général, n'auront rien à perdre, puisqu'une culture supérieure (celle des jaunes par hypothèse) aura remplacé une culture inférieure (celle des blancs). Il se fera alors ce qui se fait aujourd'hui, en sens inverse.

Les pessimistes, quand ils nous parlent d'un nouveau moyen âge, ont en vue non pas une invasion d'idées et de formes artistiques, mais une invasion d'hommes, et ils se la représentent tantôt comme s'opérant pacifiquement, par infiltrations individuelles, tantôt violemment, par l'irruption de conquérants armés.

Certes, si 30 millions de soldats chinois envahissent l'Europe et mettent tout à feu et à sang, la civilisation européenne subira un recul énorme, mais le fait que les Chinois sont des jaunes et nous des blancs, n'aura rien à faire dans ce recul. Il proviendra des *massacres* et des *destructions*. Ces horreurs se passeraient uniquement entre les blancs qu'elles auraient exactement les mêmes résultats désastreux. L'Allemagne pendant la guerre de Trente ans, a été dévastée par des mains aryennes; cela ne l'a pas empêchée de perdre le tiers de sa population, d'être couverte de ruines et de retomber dans une sauvagerie relative.

Considérons les deux procédés: le militaire et le pacifique. Un nouveau Tchinguis Khan envahit notre continent. Il tue trente à quarante millions d'hommes pour asseoir sa domination (1). Il établit au milieu de nous cinquante à

(1) Remarquez qu'on a tué chez nous 7 millions d'hommes de 1792 à 1815 sans détruire la civilisation.

soixante millions de Chinois. Ces Asiatiques détruisent toutes les traces de notre civilisation, comme les chrétiens ont détruit les statues et manuscrits payens. Certes la civilisation européenne pourra périr. Mais imaginez soixante millions de Chinois s'infiltrant chez nous sans aucune violence. Rien ne périt alors. Nos musées, nos académies, nos laboratoires restent debout. Si les envahisseurs chinois apportent des méthodes scientifiques supérieures aux nôtres, nous les imitons ; si les nôtres sont supérieures, ils les imitent, en vertu du principe universel que toute créature fuit la douleur et recherche le plaisir. Or, nos méthodes scientifiques étant supérieures, il est clair que nous nous assimilerons tous les Chinois qui viendront. Leur invasion pacifique, loin d'avoir diminué le nombre des adhérents à la civilisation européenne, aura augmenté ce nombre. La civilisation européenne aura donc avancé et non reculé par suite de l'envahissement pacifique des Chinois.

Comme les blancs ont développé la plus brillante civilisation qui ait existé jusqu'à présent sur le globe, nous sommes portés à faire une association d'idées entre la civilisation humaine et la prospérité de la race blanche ; de même on est porté à identifier la richesse avec l'or, parce qu'en temps ordinaire, on peut se procurer tout ce qu'on désire quand on a ce métal précieux à donner en échange. Mais les deux associations sont fausses. La civilisation humaine est née parmi les Touraniens, les Hamites et les jaunes. A l'époque où l'Egypte, l'Assyrie et la Chine brillaient seules sur la terre, on aurait pu assccier le progrès de la civilisation humaine à l'accroissement des races peuplant les bords du Nil, de l'Euphrate et du Yang-tsé-Kiang. On se serait trompé, comme l'événement l'a démontré. Les blancs ont priś l'héritage des jaunes, et l'ont grandement augmenté, de même, les jaunes et les noirs pourront aussi, dans l'avenir, accroître considérablement le trésor mental européen.

Nous avons montré combien la disparition de la race blanche était peu probable. Non seulement rien ne l'empêche de peupler des pays nouveaux, mais, même dans ceux qu'elle occupe déjà, elle a la possibilité de croître dans une mesure immense.

Envisageons cependant l'hypothèse d'une très forte natalité chez les jaunes et les noirs et d'une très faible chez les blancs (1). Si nos femmes ne consentent pas à faire autant d'enfants que les chinoises et les négresses, la proportion relative des blancs ira en diminuant, et notre race disparaîtra certainement à la longue. Nous l'aurons bien mérité, car on ne doit pas plus se soustraire au devoir physiologique qu'aux devoirs politiques. Qui n'accomplit pas son devoir doit périr, c'est justice. Sans doute, le jour où le danger nous étreindra de trop près, nous réagirons. Il sera alors honorable d'avoir de grandes familles, comme chez les Français du Canada ; les femmes qui auront beaucoup d'enfants occuperont une situation hors de pair dans la société. Sous l'impulsion de ces passions nouvelles, la natalité des blancs pourra remonter à un taux normal.

Mais, nous le répétons, la supposition que la natalité des blancs sera plus faible que celle de jaunes ne supporte pas la critique. La natalité dépend des conditions sociales, non de la race. On observera toujours dans l'humanité entière, sur une grande échelle, ce qui s'observe maintenant parmi les Français, sur une petite. Le département du Finistère a une forte natalité, celui du Lot-et-Garonne, une natalité très faible. Il y a certaines régions de la France où l'on produit plus d'hommes, d'autres où l'on produit plus de capitaux, d'autres enfin où l'on produit plus d'idées. La même division des fonctions s'établira sur le globe entier. Dans certains pays, l'existence sera plus calme, plus

(1) *Ceteris paribus*, bien entendu, c'est-à-dire leur mortalité n'étant pas supérieure à la nôtre.

patriarcale ; on y fera plus d'enfants. Dans d'autres régions se formeront de grands centres industriels et intellectuels ; on y sera plus nerveux, plus actif, plus passionné ; on y produira surtout des capitaux et des idées. L'échange s'établira entre ces régions diverses et sera des plus bienfaisants. Quand la natalité s'affaiblira dans un pays, on aura tout intérêt à attirer les immigrants étrangers. Le jour où les barrières et les préjugés tomberont, le jour où le globe entier sera une vaste mêlée de peuples toujours en mouvement, les croisements se multiplieront de plus en plus, et on peut prévoir une époque, fort lointaine assurément, où les distinctions de races seront sensiblement atténuées, où les trop grandes différences disparaîtront, comme elles ont disparu entre les brachy-bruns et les dolicho-blonds qui peuplent aujourd'hui l'Europe. Nous marchons vers l'équilibre des races, comme vers l'équilibre des salaires. Le jour où il sera atteint, on ne pourra pas affirmer que la civilisation est l'apanage exclusif des blancs, des jaunes ou des noirs ; elle sera l'apanage de l'humanité.

LIVRE IV

DANGERS IMAGINAIRES

CHAPITRE XII

LA PRIMAUTÉ DE L'EUROPE

« On a de l'entrain pour inventer, dit Mme Arvède Barine (1), pour accroître sa force productive, quand on se croit en possession d'être indéfiniment les fournisseurs du globe entier. L'Europe recevra un rude choc, moral aussi bien qu'économique, le jour où elle sera convaincue qu'elle n'a plus de rôle à jouer en dehors de ses frontières, plus d'expansion à espérer; qu'il ne lui reste plus qu'à vivoter, en restreignant une production désormais sans emploi, et avec le souci constant d'empêcher les infiltrations de la marée d'hommes de couleur qui montera vers elle du Sud et de l'Est. » — « Y a-t-il quelqu'un, demande M. Pearson, qui puisse supposer que l'état d'esprit de l'Europe ne sera pas profondément modifié? L'affaissement de qui n'a plus rien à attendre ni à espérer, l'indifférence aux inventions et au progrès remplaceront la superbe confiance de races

(1) Article cité, p. 2, colonne 5.

qui ne cessent en ce moment de soupirer après des mondes nouveaux à conquérir. Une race qui s'abandonne cesse d'être créatrice en science et en littérature, et, pour comble d'amertume, l'histoire nous apprend qu'un état social très avancé et très noble peut fort bien être détruit par une civilisation inférieure. De leur vieux continent, où ils étoufferont, les Aryens contempleront avec désespoir le milliard de frères jaunes, noirs, cuivrés, rougeâtres, qui grimperont à leur tour à l'assaut de la prééminence et de la richesse, et ils se diront pour toute consolation : — Tu l'as voulu, Georges Dandin. Sous prétexte de mission civilisatrice et de zèle religieux, en réalité parce que tu croyais y trouver ton avantage, tu as été à des milliers de lieues de chez toi porter aux gens de couleur un bâton pour te battre. Tends le dos, maintenant. »

Ce passage est du plus haut intérêt ; il montre que dans l'opinion de Pearson, le jour où l'Europe aura perdu son hégémonie actuelle, sa décadence et sa ruine seront inévitables. L'idéal de Pearson se dégage nettement de ce fragment ; il voudrait un seul point lumineux sur le globe : l'Angleterre ; tout le reste devrait être plongé dans les ténèbres de la barbarie ; il appelle cela le salut de la civilisation ! Cet idéal prouve que les pessimistes planent dans une région nuageuse et vague et ne tiennent aucun compte des réalités positives de la vie.

Pearson croit que la déchéance de l'Angleterre sera accomplie le jour où « elle cessera d'être indéfiniment le fournisseur du globe entier ». Mais que signifie être le fournisseur du globe entier? C'est envoyer dans tous les pays de la terre des matières premières ou des produits manufacturés et recevoir en échange des matières premières ou des produits manufacturés. Le commerce ne peut consister qu'en trois combinaisons :

Échange de matières premières contre des matières premières ;

Échange de matières premières contre des produits manufacturés ;

Échange de produits manufacturés contre des produits manufacturés.

On ne peut pas supposer Pearson assez naïf pour s'imaginer que les Anglais, en se faisant fournisseurs du globe entier, auraient intérêt à donner leurs articles sans rien obtenir en échange.

Pearson a été ministre de l'instruction publique en Australie ; il a vu ce pays expédier des laines en Angleterre et les recevoir, de nouveau, sous forme de tissus ; il lui semble donc que l'Angleterre sera ruinée le jour où elle perdra le monopole de ce genre d'opérations. Pearson déplore les progrès industriels de l'Inde et du Japon et il signale le danger que ces pays feront courir à l'Europe, quand ils auront des ingénieurs aussi instruits que les nôtres. Il faut donc conclure que Pearson considère comme avantageux pour l'Angleterre de donner des produits manufacturés et de recevoir des matières premières en échange, tandis que l'opération contraire lui paraît devoir amener sa ruine définitive et l'éclipse de la civilisation européenne.

Les objections se présentent en foule contre ces conceptions enfantines, qui sont, d'ailleurs, vieilles de plusieurs siècles. C'est purement et simplement l'ancien système mercantile, la théorie qu'un seul clou ne doit pas être fabriqué dans les colonies.

Notons en premier lieu que Pearson considère l'accroissement perpétuel du commerce anglais comme un bien. Mais, pour placer plus d'articles manufacturés et être rémunéré, il faut aussi acheter plus de matières premières. Si le Brésil importe plus de fer anglais, ce qui est avantageux pour la Grande-Bretagne, il faut qu'il exporte plus de café pour solder ses achats. Or, pour que le Brésil exporte plus de café, il doit en produire davantage. En un mot, la prospérité de l'Angleterre atteindra son point culminant le jour

où tous les autres pays livreront le maximum possible de matières premières, c'est-à-dire le jour où l'exploitation de leurs ressources naturelles sera aussi complète que faire se peut. Mais, pour amener ce résultat, il faut que leur outillage national soit aussi arrivé à un haut degré de perfection. A quoi servirait de faire pousser du café exquis dans le Minaes-Geraes, si, faute de moyens de locomotion, on ne peut pas le transporter hors du pays ? Admettons un moment la réalisation de l'idéal de Pearson : le globe entier n'exploitant que des matières premières et toutes les manufactures concentrées dans la Grande-Bretagne (1). Même alors l'Angleterre serait hautement intéressée à ce que les autres nations produisisent le maximum de matières premières. Or pour cela il faut qu'elles aient un très haut développement intellectuel, car l'agriculture et l'exploitation des mines demandent aussi beaucoup de capacités mentales : celles-ci ne sont pas seulement utiles pour les manufactures. Or Pearson pense que l'Angleterre sera perdue le jour où les autres nations auront une culture intellectuelle très élevée ; il tombe donc dans une contradiction manifeste. Il veut que la Grande-Bretagne exporte le plus possible, mais il ne veut pas que les autres pays fassent des progrès, c'est-à-dire qu'ils soient à même d'importer le plus possible d'articles anglais, en exportant les produits naturels de leur sol. L'idéal de Pearson se ramène toujours à la chimère qui consiste à vendre sans acheter, à faire le commerce sans échanger des marchandises !

Un autre enfantillage de Pearson est de croire, on ne sait pas pourquoi, que les pays tropicaux, ou, si l'on veut, ceux peuplés par les jaunes et les noirs, ont seuls le privi-

(1) Il suffit de formuler un pareil idéal pour en montrer l'inanité. Même si toute la Grande-Bretagne n'était qu'une vaste usine elle ne pourrait pas fournir le centième de ce dont l'humanité a besoin.

lège de produire des matières premières. Quelle singulière idée ! En réalité, la zone tempérée produit autant de matières premières que la zone chaude. Tout d'abord les gisements miniers n'ont absolument rien à voir avec la latitude ; il y a du fer, du cuivre, du plomb, de l'argent, de l'or et surtout du charbon, nerf universel de l'industrie, sous tous les climats. Quant aux produits agricoles, nous en avons dans nos pays, qui ne le cèdent en rien en utilité à ceux de la zone torride, tout d'abord le blé. Il est aussi agréable de manger du bon pain blanc au Brésil que de boire du café en Russie. Après les céréales viennent une masse d'autres produits alimentaires : le vin, entre autres, est une de nos matières premières, et il nous semble qu'une bonne bouteille de Château-Larose ou d'excellent petit Médoc est une boisson fort agréable sous tous les climats. La bière, également, est un produit de nos plantes européennes. Enfin nous avons une masse d'autres matières premières ; nos textiles ne le cèdent en rien à ceux des pays chauds ; les vêtements de coton sont fort désagréables à porter sur la peau nue : chacun préfère les vêtements de lin ; le jour où les Hindous et les Chinois pourront s'en payer, ils les mettront, comme nous, avec le plus grand plaisir. Les pays de la zone tempérée, formant le domaine de la race blanche, auront donc toujours autant de matières premières à exporter que les pays tropicaux (1). Si les jaunes et les noirs achètent peu de nos matières premières, c'est qu'ils n'ont pas de quoi les payer, non qu'ils n'en ont pas envie. Quand ils seront plus civilisés et plus riches, ils en achèteront des masses. Au

(1) Nous en pourrions énumérer des centaines. On dit même que le sucre de betterave est plus économique que le sucre de canne, grâce aux bénéfices des sous-produits. Qui sait si nous n'exporterons pas un jour du sucre dans les pays tropicaux. L'eau-de-vie, hélas ! est aussi un de nos articles qui a beaucoup d'amateurs dans les pays extraeuropéens.

Congo et dans les Moluques on voudra manger du pain blanc tous les jours, comme nous en mangeons. Cela donnera à nos exportations de blé une extension énorme.

Une autre erreur de Pearson consiste à croire que le maximum de prospérité de l'Angleterre dépend de son monopole industriel. Il pense qu'il est avantageux de faire venir le coton de la Caroline et la laine de l'Australie en Angleterre, de transformer ces matières premières en tissus et de les réexpédier dans leur pays d'origine. Tous les minerais du globe gagneraient aussi à être transportés dans la Grande-Bretagne, pour y être travaillés et pour retourner aux lieux d'où ils sont partis, sous forme de produits manufacturés. Ainsi le gaspillage absurde de deux transports constitue un bénéfice pour l'Angleterre, selon Pearson. C'est toujours l'éternelle ritournelle : plus les objets sont chers, c'est-à-dire inaccessibles, plus la prospérité est grande ; en d'autres termes : plus on se donne de peine pour obtenir ce qu'on désire, moins on a de peine. C'est une contradiction patente. La prospérité de l'Angleterre vient de ce que les étoffes de laine et de coton s'y vendent aux prix les plus minimes ; car, sitôt qu'une industrie ne vend pas aux prix minima, elle n'est pas un agent de production, mais un parasite, un agent de destruction de la richesse.

Il viendra un jour, où chaque pays travaillera lui-même ses matières premières : les Indes et les Etats-Unis le coton, la Russie le lin et le chanvre, l'Angleterre forgera du fer et de l'acier. Nous devons appeler ce moment fortuné de tous nos vœux, il mettra un terme aux gaspillages insensés qui nous ruinent ; alors se produira le maximum possible de prospérité.

Nous l'avons dit plus haut, il est de l'intérêt de l'Angleterre qu'il n'y ait pas un seul champ sur la terre restant en friche, pas une mine de houille, pas un puits de pétrole, pas un gisement de fer, de plomb ou de cuivre qui ne soient

exploités aussi complètement et aussi économiquement que faire se peut. Il est tout aussi conforme à son intérêt que le globe entier soit couvert d'usines de tout genre. Cette seconde proposition rencontrera plus de sceptiques, cependant elle est tout aussi incontestable. Il ne faut pas oublier que tout produit d'une industrie est la matière première d'une autre : la fonte est matière première pour le fabricant d'acier, l'acier matière première pour le fabricant de machines et ainsi de suite. Eh bien ! quand la terre entière sera couverte d'usines, chaque pays transformera ses matières premières avec le minimum de dépense. L'industrie anglaise pourra alors s'approvisionner dans les conditions les plus avantageuses (1) et livrer elle-même les produits les moins coûteux, ce qui augmentera sa clientèle dans la mesure du possible.

L'exploitation de chaque ressource naturelle exige d'abord l'achat d'un outillage. Pour mettre sérieusement en valeur les richesses de son sol, la Russie, à elle seule, aurait besoin d'un matériel si énorme que toutes les usines de la Grande-Bretagne ne suffiraient pas à le fabriquer. Or l'outillage humain ne sera jamais terminé, car chaque perfectionnement réalisé appelle des perfectionnements nouveaux, chaque échelon déjà atteint permet de gravir un échelon supérieur. L'emploi industriel de l'électricité est tout récent, et, déjà, la consommation de l'énergie électrique est de 8.107.000 kilowatts à Paris, de 9.553.000 à Londres et de 9.770.000 à Berlin. En général, pour procurer au dernier des paysans une demeure ventilée mécaniquement, chauffée en hiver et rafraîchie en été, il faudra travailler encore longtemps sur notre globe. Un individu sur 10.000 possède à peine quelques-uns de ces avantages

(1) Ainsi l'Angleterre a plus d'intérêt à recevoir d'Espagne de la fonte en saumon que du minerai de fer, des fers ouvrés que de la fonte en saumon et ainsi de suite, parce que dans chacun de ces cas il y a une économie de transport.

aujourd'hui. Pour les mettre à la portée de tous, il faudra réduire dans une mesure énorme les prix d'une quantité d'objets. Il sera donc nécessaire d'accroître la production des matières premières et de réduire les dépenses de leur transformation ultérieure en produits manufacturés. En un mot, nous jouirons du maximum de bien-être le jour où l'agriculture et l'industrie seront aussi avancées dans les autres parties du monde que chez nous, le jour où l'Europe, devenue *una inter pares*, aura complètement perdu son hégémonie.

Passant du terrain économique au terrain intellectuel, nous sommes encore plus frappés de l'aveuglement de Pearson et de ses adeptes. Pearson considère la perte de la prééminence scientifique de l'Europe comme la plus terrible des catastrophes, comme le naufrage de la civilisation. Il affirme qu'il y a imprudence à former des ingénieurs en Asie et en Afrique et à donner la possibilité aux jaunes et aux noirs de nous battre. « Un jour, les Aryens contempleront avec *désespoir* les millions de frères jaunes, noirs, cuivrés et rougeâtres qui grimperont à l'assaut de la prééminence et de la richesse ». On contemple avec *désespoir* ce qu'on considère comme un mal. Dans l'opinion de Pearson les progrès des jaunes seraient donc un mal pour nous. Notre auteur est encore imbu de l'ancienne erreur qui associe la richesse à une chose ou un ensemble de choses. Cette erreur est manifeste ; la richesse est un *état* de choses, elle est l'accommodation de la planète aux convenances de l'homme. Cependant, sur le terrain économique, l'erreur de Pearson est encore excusable. Si on enlève tout l'or de la banque d'Angleterre et qu'on le transporte en Belgique, il est clair que le premier pays perdra un métal utile et subira des difficultés ; le second pays, au contraire, sera plus abondamment approvisionné et pourra en tirer quelques avantages.

Mais, sur le terrain mental, ce que gagne l'un ne peut

jamais être perdu par l'autre. Pasteur était Français et non Anglais; est-ce que cela empêche les habitants de la Grande-Bretagne de pratiquer les injections de sérum antidiphtérique pour arracher leurs enfants à la mort? Fulton, Edison, Graham Bell étaient Américains; est-ce que cela empêche les Russes d'avoir des bateaux à vapeur, des lampes électriques et des téléphones? Arkwright, Cartwright, Hargreaves et James Watt étaient Anglais. Est-ce que cela empêche les Français d'avoir cinq millions de broches pour filer le coton? Enfin dans le domaine littéraire, le fait que Shakespeare était Anglais et Molière Français ne diminue pas le plaisir que des Russes trouvent à lire les œuvres de ces deux auteurs. L'apparition d'un génie en France, d'un Voltaire, d'un Lavoisier, d'un Lamark n'est pas une cause de stérilité pour l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Italie. L'esprit souffle où il veut. Une société peut certainement contrecarrer le développement intellectuel d'une autre, mais seulement par l'intermédiaire des facteurs physiologiques, économiques et politiques. Ainsi les Turcs ont arrêté l'essor de la civilisation hellénique pendant quelques siècles, parce qu'ils ont mis la Grèce à feu et à sang, parce qu'ils l'ont gouvernée de la façon la plus inepte et la plus injuste. Ces violences ont fait de la Grèce un pays de bergers, mais, l'intervention politique écartée, si la Turquie et la Grèce étaient restés deux pays indépendants et vivant en paix l'un avec l'autre, les progrès intellectuels des Turcs n'auraient pu causer aucun dommage aux Grecs.

Par la nature même des choses, les trésors intellectuels ne sont pas exclusivement appropriables. Les philosophes, les savants, écrivent pour répandre leurs idées; les artistes produisent pour montrer leurs œuvres. Plus un livre a de lecteurs et un tableau d'admirateurs, plus l'écrivain et le peintre sont satisfaits. La richesse de l'Angleterre fait la richesse de la Russie, contrairement à ce qu'on croyait autrefois, mais le développement intellectuel de l'Angleterre

fait le développement intellectuel de la Russie, dans une mesure encore plus forte. L'ensemble des productions de l'intelligence et du sentiment constitue un trésor qui appartient en commun à toute l'humanité. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, il en est ainsi.

Le jour où l'Afrique et l'Asie auront atteint un développement intellectuel égal ou même supérieur à celui de l'Angleterre, ce pays en recevra les plus grands bénéfices. Au lieu de ses seuls chimistes et de ses seuls médecins, il profitera des recherches d'un nombre de chimistes et de médecins vingt ou trente fois supérieur, dispersés sur l'immense étendue de l'empire de Chine et du Soudan. L'Europe élabore seule aujourd'hui le trésor magnifique des connaissances humaines. Cinq cents millions d'hommes, sur un milliard et demi qui habitent notre globe, sont occupés à cette œuvre admirable. Imaginez les jaunes et les noirs se mettant de la partie, imaginez leur apport égal au nôtre : au lieu d'acquérir alors mille notions nouvelles par an, nous en acquerrons trois mille, notre trésor mental augmentera trois fois plus vite, et, comme notre bien-être ici-bas est en raison directe de notre connaissance de la nature, notre bien-être augmentera trois fois plus vite aussi.

Les terreurs de Pearson et de ses partisans sont non seulement vaines, mais encore irréfléchies. Au contraire, c'est le jour où l'Europe aura perdu sa prééminence qu'elle atteindra le point culminant du développement intellectuel. Loin donc de craindre que les autres races nous égalent, nous devons appeler ce moment de tous nos vœux, nous devons tout faire pour perdre une hégémonie basée sur l'abaissement des deux tiers de l'humanité.

Dans la vie ordinaire, quand les Européens vont créer quelque entreprise aux Indes et au Japon, ils tâchent de recruter le plus vite possible un personnel indigène. Ce personnel coûte meilleur marché, on est porté à s'en servir

pour avoir plus de bénéfices. On crée des écoles dans les pays exotiques en vue de former des mécaniciens, des ingénieurs, des chimistes. C'est de la bonne politique, et l'intérêt dicte une conduite infiniment plus rationnelle que les aberrations pessimistes. Ce n'est pas étonnant, car ce qui tient à la réalité concrète s'appuie sur une base solide, tandis que les spéculations abstraites s'appuient sur les nuages.

Depuis la plus haute antiquité, la civilisation s'est transmise de peuple à peuple. Les Chaldéens et les Egyptiens l'ont passée aux Grecs, ceux-ci aux Latins ; Rome à été l'éducatrice de la Germanie ; l'Europe occidentale celle de la Russie. Par une autre voie, l'Europe a reflué vers l'Occident, en Amérique, et vers l'Orient, aux Indes et en Australie. Oui, certes, la comparaison de Lucrèce est applicable aux nations de la terre : *quasi cursores vitae lampada tradunt*. Et toujours on affirme que les plus jeunes sont incapables d'atteindre et de surpasser les aînés. On disait, sous Henri IV, que jamais les ouvriers français ne seraient capables de fabriquer d'aussi belles étoffes de soie que les ouvriers italiens ; or l'événement n'a pas justifié ces prédictions, et même maintenant la situation est inverse : on désespère à Milan et à Florence d'égaler et de surpasser Lyon. On dit aussi, de nos jours, que l'ouvrier russe n'égalera jamais l'ouvrier anglais. Cette prophétie aura le sort de celle qu'on a faite sur l'ouvrier français. Non, la civilisation s'est toujours transmise, jusqu'à présent, d'une société à une autre. Les pessimistes ne donnent absolument aucune raison de croire qu'il n'en pourra plus être ainsi. Qui peut le plus peut le moins. Les Egyptiens ont été capables autrefois de créer la première civilisation ; ils ont donc accompli l'œuvre mentale la plus difficile qui se puisse imaginer. Pourquoi ne seraient-il pas capables d'accomplir aujourd'hui une œuvre incomparablement plus aisée : celle de s'approprier nos connaissances scientifiques ? Toutes ces prétendues

inaptitudes des jaunes et des noirs sont des chimères d'esprits malades. Celui qui ose dire à une race humaine : jusqu'ici mais pas plus loin, est un aveugle et un insensé. (1)

(1) Voir p. 63.

CHAPITRE XIII

LA CONQUÊTE VIOLENTE DE L'EUROPE PAR LA CHINE

« Dans l'enivrement de la découverte de l'Amérique, de la poudre à canon, de la vapeur, il eût passé pour fou, celui qui eût dit : Malheur ! Qu'allez-vous faire ? — Nous allons conquérir le monde ! — Non ! vous allez créer des conquérants ! — Nous allons étendre l'Europe à toute la planète ! — Non ! vous allez ouvrir l'Europe à toute la planète ! — Nous allons faire de la race blanche la race souveraine ! — Non ! vous allez la détruire. Il eût passé pour fou. Il eût été le sage... Ce qu'il eût dit se réalise... C'est tout à fait l'histoire de l'empire romain. Les Romains ont lutté pendant cinq cents ans contre les invasions, espacées d'abord, puis de plus en plus rapprochées, de populations, poussées elles-mêmes du côté de l'Occident, très probablement par la pesée sur elle d'un excédent de population asiatique. La lutte a été longue, acharnée, héroïque. Il a fallu céder enfin. On ne fait rien contre l'extension et l'expansion des races. C'est une puissance physique. La puissance imbécile du nombre a fini par triompher... Les races dites supérieures ne sont ni sobres ni prolifiques... Les races inférieures le sont... Il est donc probable que, d'abord, les colonisations blanches, les essaims blancs d'outre-mer seront engloutis, qu'ensuite la ruche blanche, la vieille

Europe elle-même sera attaquée. Elle se défendra très bien, soyons-en sûrs, comme le vénérable empire romain. Il est probable même qu'elle formera sous le poids des circonstances, contre son gré, mais forcément, un véritable empire romain. Ah! ce vieux rêve de 1848, les Etats-Unis d'Europe, il sera peut-être réalisé vers 1948; mais, hélas! ainsi qu'il arrive toujours, non point du tout comme nos excellents pères l'ont imaginé. Ce ne seront point les Etats-Unis de la paix, des fleurs, des guirlandes, des jeunes filles en blanc sous des branchages, ce seront les Etats-Unis de la défense européenne. Derrière la Russie, grand barrage, rempart des blancs contre les jaunes, comme la Pologne, autrefois, des chrétiens contre les Turcs, ils lutteront nos petits-neveux contre la poussée formidable des envahisseurs poussés eux-mêmes et voulant se donner de l'air. Il y aura là des luttes terribles. Les Européens auront connu l'Europe unifiée sans pouvoir en jouir. Il semble écrit qu'entre la période de l'Europe luttant contre elle-même et celle de l'Europe unie, mais pour lutter encore et s'épuiser plus que jamais, il n'y aura jamais eu un bon petit siècle pour se reposer un instant et s'aimer les uns les autres. Ce n'est pas très gai, l'histoire! »

Nous demandons pardon au lecteur de cette longue citation de M. Faguet (1). Mais elle est si caractéristique, elle peint si bien l'état d'esprit des pessimistes modernes, que nous n'avons pas résisté au plaisir de la reproduire jusqu'au bout.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce passage, c'est la constante confusion de deux phénomène sociaux fort différents : la conquête militaire et l'infiltration lente des populations d'une région dans une autre. Ces deux faits peuvent se combiner et s'exclure. Une invasion armée, une conquête politique, peuvent être accompagnées d'une infil-

(1) Article cité.

tration comme une infiltration peut se faire sans conquête. Les Mandchous se sont emparés de l'empire de Chine, dans la première moitié du xvii[e] siècle, les Anglais se sont emparés des Indes sans qu'il se soit établi un courant de colonisation permanente du peuple conquérant dans le pays du peuple conquis. Au contraire, les Européens s'infiltrent aux Etats-Unis d'Amérique sans exercer aucune domination dans ce pays.

Quand M. Faguet parle d'une lutte à mort entre les races inférieures et l'Europe, quel genre de combat a-t-il en vue ? Il ne nous le dit pas, et il reste dans le vague le plus complet. Il se maintient sur ce terrain nuageux où se complaisent les pessimistes, et pour cause, car, s'il voulait se représenter la réalisation de ses craintes d'une façon concrète et positive, il les verrait s'évanouir immédiatement.

Nous ne ferons pas comme M. Faguet, nous examinerons ses prédictions d'une façon précise : d'abord l'hypothèse du combat politique, c'est-à-dire armée contre armée, puis l'infiltration lente.

Trois races inférieures sont les ennemis possibles des Européens : les jaunes, les Hindous et les nègres. Voit-on poindre chez ces races l'organisation d'une grande puissance militaire qui pourra marcher à la conquête violente de l'Amérique et de l'Europe ?

En premier lieu, tout le monde sait que la race n'est pas une cause de groupement politique. Les jaunes sont partagés aujourd'hui entre cinq Etats : la Chine, la Corée, le Japon, l'Annam et le Siam. Aucune solidarité ne s'aperçoit entre ces pays, deux d'entre eux, et les plus peuplés, viennent même de se faire la guerre, et on ne voit pas qu'ils soient prêts à se coaliser pour entreprendre des conquêtes communes. Faut-il parler de l'Europe ? Le fait d'être tous des blancs ne nous empêche pas, hélas ! d'entretenir quatre millions d'hommes sous les armes, prêts à chaque instant à se ruer les uns sur les autres.

Pour avoir de grandes armées et faire des conquêtes, il ne suffit pas d'appartenir à la même race, il faut encore se donner une puissante organisation. Or que voyons-nous chez les Hindous, les jaunes et les noirs ?

Pour ce qui est des Hindous, leur faiblesse militaire est patente : Akbar le Grand fit la conquête de l'Inde avec 12,000 hommes. Déjà Bernier, un Français qui se trouvait à la cour d'Aureng Zeb, avait pressenti combien son empire était débile, et il exprima nettement l'idée qu'on pouvait s'en emparer avec quelques régiments européens. Les Anglais profitèrent de l'avis et soumirent l'Inde entière avec des armées, qui, en Europe, n'auraient pas suffi pour investir une forteresse de premier ordre. Les Hindous ne sont donc pas un peuple guerrier, et l'invasion armée de l'Europe venant de la péninsule gangétique peut être rejetée dans le domaine des chimères. D'ailleurs, il nous plaît de traiter les Hindous comme une seule race, tandis qu'en réalité, l'Inde contient une quantité de populations bien plus distinctes entre elles par la race, la religion et la langue que celles de l'Europe. Ces populations, loin de rêver une œuvre commune, se détestent cordialement à tel point que la guerre serait en permanence entre les potentats indiens, si l'Angleterre cessait d'imposer la majestueuse *pax britannica*. Voilà pour les Hindous. Quant aux noirs, la crainte qu'ils peuvent inspirer est encore plus enfantine. D'abord en Afrique, comme aux Indes, il n'y a pas une seule race, mais plusieurs, et, avant que toute l'Afrique ait constitué un vaste empire puissamment organisé, prêt à marcher à la conquête de l'Europe, il y a lieu de supposer que l'Europe aura complètement colonisé une bonne partie de l'Afrique et se sera assimilé le reste.

Enfin la Chine. C'est déjà un empire unitaire, et cela lui donne un aspect plus terrible. Mais d'abord l'empire de Chine est extrêmement faible. On en peut dire exactement, ce que Bernier disait de l'empire d'Aureng-Zeb ; la preuve, c'est que les Mandchous l'ont conquis avec des armées fort

modestes. La faiblesse de la Chine provient d'une cause qui nous paraît dominer toutes les autres : l'esprit militaire est éteint dans sa population ; cet état de choses doit, tôt ou tard, se produire chez tout peuple ayant une longue civilisation. La Chine nous a devancé sous ce rapport, comme sous quelques autres. Et puis, on a tort de croire que le pouvoir de Pékin est si considérable ; à proprement parler, la Chine est une fédération de provinces groupées autour d'un gouvernement central assez faible.

Imaginez cependant un empire chinois organisé militairement comme la Prusse moderne, imaginez son empereur fermement décidé à conquérir l'Europe. Le voilà qui avance ses légions. Pourquoi M. Faguet décide-t-il d'avance que les armées chinoises battront les armées européennes ? Le contraire pourra aussi se produire. Si « la puissance imbécile du nombre » doit tout décider dans ce cas, la victoire nous appartiendra incontestablement, car il est clair que, le jour où la civilisation européenne sera mise en péril, les Américains marcheront avec nous. Or, déjà en 1897, la prépondérance est de notre côté : l'Europe et l'Amérique ont maintenant près de 506 millions d'habitants, tandis que la Chine, selon les évaluations les plus optimistes, n'en a que 400, et tous les jours la disproportion ira en augmentant. Il nous paraît peu probable que le nombre des Chinois augmente beaucoup, la population étant très dense dans le Céleste empire et l'esprit d'entreprise assez limité ; dans ces conditions, l'accroissement des hommes doit être assez lent. En Europe et en Amérique, au contraire, nous avons une prodigieuse réserve de régions inoccupées et, comme nous l'avons montré ailleurs (1), la Russie et l'Amérique septentrionales pourraient nourrir à elles seules plus d'un milliard et demi d'habitants (2). La puissance imbécile

(1) Voir p. 64.
(2) Ajoutons que la mortalité en Europe sera toujours inférieure à celle de Chine, tant que nos connaissances médicales et physiologiques

du nombre, qui nous appartient déjà aujourd'hui, nous appartiendra donc de plus en plus dans l'avenir.

M. Faguet ne doute pas un seul instant que le jour où les armées de la Chine et de l'Europe seront en présence, l'Europe doit être infailliblement vaincue. Qu'en sait-il? Les hasards des batailles sont si divers! L'Europe peut vaincre aussi et conquérir la Chine. Alors où sera le prétendu danger de la race jaune? Ce sont les jaunes, au contraire, qui auront à trembler devant les blancs. Mais M. Faguet s'appuie, pour démontrer que ce sont les Européens qui devront succomber et non les Chinois, sur ceci : l'empire romain a été détruit. Nous pouvons rassurer M. Faguet : les empires fondés par les blancs et même par les « nobles » Aryens n'ont pas seuls le privilège de pouvoir être détruits ; cela arrive aussi aux empires fondés par les jaunes et les Sémites. L'empire assyrien a disparu, celui des Arabes n'existe plus, la domination du terrible Témoudjine n'est plus qu'un souvenir et l'immense Etat des Turcs Osmanlis s'en va tous les jours en lambeaux. Quant à l'empire romain d'Occident, il n'a pas été conquis par les Germains, il s'est disloqué de lui-même, il a péri par ses vices internes, non par les forces de ses adversaires. Vers l'époque de Clovis, l'empire romain aurait pu avoir plus de soldats que la Germanie n'avait d'habitants ; si ces soldats n'ont pas été recrutés, armés et exercés, c'est par suite de certaines idées des Romains ; mais à l'époque de ce qu'on appelle abusivement les grandes invasions, la puissance du nombre (imbécile ou non, peu importe), était du côté de Rome, non du côté des barbares.

Pour conquérir et pour dompter définitivement l'Europe et l'Amérique, il faudrait aujourd'hui une armée de 20 à 25 millions d'hommes. Or une armée de ce genre ne s'im-

seront supérieures à celles des Chinois. Or, en définitive, ce qui importe le plus n'est pas la prolificité, mais le nombre des survivants.

provise pas ; elle exige d'abord des ressources énormes. Au moins cinq ou six milliards de francs par an. Où les Chinois prendront-ils cet argent? Notez, de plus, que, pendant les premières années, il leur faudra créer un matériel de guerre complet pour 25 millions de soldats : fusils, artillerie, équipages, train, etc. ; ajoutez à cela qu'il faut toujours prévoir un revers possible et préparer la défense du pays. On estime à 30 milliards de francs les sommes enfouies dans l'outillage militaire de l'Europe. Le jour où elle voudra nous conquérir, la Chine devra préparer des appareils de guerre d'une importance au moins égale, il lui faudra donc des frais de premier établissement qui pourront difficilement rester inférieurs à 20 milliards de francs. Encore ici, même question : Où les prendra-t-elle ? La Chine est un pays pauvre. Certes nous ne lui prêterons pas cés 20 milliards, le jour où nous saurons qu'ils nous sont empruntés pour nous asservir ; et, d'ailleurs, la Chine sera-t-elle capable d'en payer les intérêts et l'amortissement, surtout à un moment où il lui faudra déjà dépenser 5 milliards de francs par an pour l'entretien de son armée ?

Actuellement la situation est très simple : les cinq grandes puissances militaires de l'Europe peuvent mettre sur pied près de 15 millions de combattants ; nous ne parlons même pas des petites nations et de l'Amérique. D'après l'*Almanach de Gotha*, les forces « théoriques » de la Chine montent à peine à 600,000 hommes, y compris les garnisons provinciales. Ces troupes sont « presque sans instruction militaire, insuffisamment armées et non aptes à faire la guerre (1). » A proprement parler, les Chinois n'ont pas de force militaire et, on ne les voit faire aucun effort pour modifier cet état de choses. Dès que nous verrons la Chine commencer des préparatifs, sur une vaste échelle, en vue de faire la conquête de notre continent, nous pouvons

(1) *Almanach de Gotha*, édit. de 1897, p. 795.

envahir son territoire et, profitant de notre énorme avance, déjouer ses projets avant qu'ils aient reçu un commencement d'exécution.

Admettons cependant que les Chinois se soient armés, qu'ils aient envahi l'Europe, que nos soldats aient subi défaite sur défaite et que les invincibles légions des Célestes se soient avancées, d'une part du Pamir à Cadix, de l'autre de Pékin au cap Horn. Eh bien ! après ? Conquérir n'est rien, il faut contenir des populations frémissantes. Nous le demandons, quelle armée sera nécessaire pour maintenir l'Europe sous le joug ? Pour mettre des garnisons suffisantes dans deux continents, il faut y employer au moins 20 millions d'hommes. Et tout cela devra être administré de Pékin ! Quels souverains de génie, quels ministres hors ligne, quelle organisation admirable ne faudra-t-il pas posséder pour venir à bout d'une pareille tâche et pour faire durer un si vaste empire !

Enfin, une dernière considération : les conquêtes sont des actes gouvernementaux, elles sont entreprises pour procurer au chef de l'Etat ou aux classes dirigeantes des avantages imaginaires ou réels, les conquêtes ne peuvent plus, dans les temps actuels, être entreprises par des particuliers, et pour que la Chine marche à la conquête de l'Europe, il faut qu'il naisse dans ce pays un grand génie militaire ; il faut que ce génie ait assez d'influence dans son pays pour se faire obéir sans contestation, il faut donc qu'il soit le souverain légal ou au moins le souverain réel, premier ministre ou quelque chose d'analogue. Eh bien, un conquérant de ce genre peut naître aussi bien en Europe qu'en Chine. Nous en avons eu un, il n'y a pas longtemps, qui a massacré incomparablement plus de monde que les Témoudjine et les Tamerlan. C'était le fatal « Corse aux cheveux plats », Napoléon, qui a fait tuer 4 millions d'hommes pendant son court règne de quatorze ans. Nous le demandons à M. Faguet, pourquoi s'imagine-t-il que la Chine seule pourra

produire des génies militaires? En réalité, l'invasion du Céleste Empire par un conquérant européen est tout juste aussi probable que l'invasion de l'Europe par un conquérant Chinois. Les jaunes ont autant à redouter les blancs que les blancs les jaunes. Et même un conquérant européen serait beaucoup plus vraisemblable, d'abord parce que nous sommes encore infiniment plus belliqueux que les Chinois, ensuite parce que l'empire du Milieu est d'une faiblesse qui peut tenter les coups de main, tandis que l'Europe n'est pas dans le même cas. Il est probable que les Chinois accepteraient aussi passivement l'établissement d'une dynastie européenne à Pékin qu'ils ont accepté autrefois une dynastie mandchoue. Pourvu que le conquérant adopte les mœurs et les coutumes des Chinois, pourvu qu'il ne heurte pas les usages et les traditions du pays, la domination nouvelle sera établie sans trop grande difficulté, et dans les provinces très éloignées de la capitale on ne s'en apercevra peut-être même pas. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'une *conquête politique* n'est que la substitution d'une classe dirigeante à une autre ; l'assimilation nationale est un phénomène tout différent, mais elle ne s'obtient pas à coup de canons et de baïonnettes.

De même, comment envisager la prise de possession de l'Europe par la Chine ? Ici aussi deux alternatives sont possibles : la substitution d'une classe dirigeante à une autre ou l'occupation entière du sol par les envahisseurs. Dans le premier cas, les conquérants chinois, peu nombreux, se fondront vite dans les populations européennes et, au bout de cinquante ans au plus, disparaîtront complètement. Dans le second cas, l'occupation complète, il faudrait supposer une transplantation de 400 millions de Chinois, opération difficile, car, en comptant modestement le transport de chaque individu à 50 francs par tête, elle exigerait 20 milliards. Qui fera cette dépense colossale ? Et puis, quand les Chinois seront

venus chez nous, comment gagneront-ils leur vie ? Certains pays de l'Europe ont déjà une population assez dense. Quels emplois pourront y trouver des flots d'Asiatiques ? D'ailleurs, pourquoi les Chinois abandonneraient-ils tous leurs champs et leurs foyers pour courir en Occident ? Où a-t-on vu de ces vertiges universels ? Nous demandons aux pessimistes de nous expliquer cela.

Tout ce qui précède nous semble démontrer que la conquête violente de l'Europe par la Chine est une pure chimère, dans les conjonctures historiques actuelles. Les dangers que M. Faguet croit inévitables et certains s'évanouissent comme des rêves aussitôt qu'on se donne la peine d'examiner les choses de près.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer ce chapitre, de relever une autre phrase de M. Faguet, montrant avec quel dilettantisme frivole peuvent être traitées les plus graves questions politiques.

« Les Romains, dit notre auteur, ont lutté pendant cinq cents ans contre les invasions, espacées d'abord, puis de plus en plus rapprochées, de populations poussées elles-mêmes du côté de l'Occident, très probablement, par la pesée sur elles d'un excédent de population asiatique (1). » Cette opinion que les soi-disant grandes invasions du ve siècle sont la conséquence d'une « pesée des peuples asiatiques » n'appartient pas en propre à M. Faguet, c'est même un cliché des plus répandus. Et cependant cette « pesée » est un pur fantôme. Encore en l'an de grâce 1897, la Russie d'Europe (et particulièrement la Russie méridionale) est presque déserte. Son territoire pourrait nourrir trois fois plus d'habitants qu'il n'en a aujourd'hui. Mais, il y a quatre siècles à peine, la population y était encore dix fois plus clairsemée. Enfin au ve siècle de

(1) Article cité à la p. 141.

notre ère, c'était une solitude ayant peut-être un habitant, par 3 ou 4 kilomètres carrés. Nous avons vu que la Chine avait 42 millions d'habitants en 920 ; à l'époque d'Honorius, elle n'en avait peut-être pas plus de 30. La place ne manquait donc pas aux populations asiatiques et européennes, depuis l'Océan pacifique jusqu'au Rhin. Nous ne sommes pas encore parvenus, au XIXe siècle, à peupler complètement ces régions. On peut donc se représenter combien la tâche était avancée au ve. Encore à la fin du moyen âge l'Europe entière n'avait pas 50 millions d'habitants, moins que l'empire d'Allemagne n'en a actuellement. Il n'y a donc eu aucune « pesée » de populations. D'ailleurs, si la « pesée » pouvait se faire dans ces solitudes, elle devait s'opérer de l'Occident en Orient et non en sens inverse, car la colonisation va toujours d'un pays plus peuplé vers un pays moins peuplé. A l'époque d'Honorius, les pays les plus peuplés du vieux continent étaient l'Egypte, l'Asie mineure, la Grèce, l'Italie, la Gaule. La densité de la population était en général plus faible en Germanie que dans les provinces romaines, plus faible en Sarmatie qu'en Germanie; aussi la colonisation européenne, pendant tout le moyen âge, est allée du sud-ouest au nord-est. La Prusse a été colonisée par des Allemands venus de la Souabe et des bords du Rhin; le bassin du Volga a été colonisé par des émigrants partis du bassin du Dnieper. Ce mouvement continue encore aujourd'hui : bon nombre d'Allemands vont s'établir en Russie, et une forte émigration de paysans russes va peupler les plaines de la Sibérie occidentale et les régions montagneuses de la Sibérie orientale jusqu'au Pacifique ; c'est le fameux *Drang nach Osten*.

Les expéditions de Genseric, d'Alaric, de Théodoric et d'Attila n'avaient absolument rien de commun avec la colonisation; quand ces chefs ont envahi l'empire romain, ils n'étaient pas plus poussés par la surpopulation de leurs pays d'origine que Pizzarre n'était poussé à la conquête du

Pérou par la surpopulation de l'Espagne (1). Les expéditions d'Attila, d'Arpad, de Pizarre, de Cortez, d'Akbar, de Bonaparte en Egypte, étaient des *conquêtes politiques*, c'est-à-dire la mainmise sur un pays, en vue de jouir du produit des impôts payés par ses habitants. Les hommes qui entreprenaient ces expéditions quittaient leur patrie, non pas parce qu'ils n'y trouvaient pas un champ d'activité économique suffisant, mais parce que les richesses des voisins excitaient leur convoitise, et ils s'emparaient d'un territoire non pour y travailler, mais pour pouvoir y vivre du travail des autres.

Il ne faut pas s'y tromper : quand on entend dire que les conquérants germains prenaient *les terres* des Romains, les conquérants ne prenaient pas les terres pour y pousser la charrue de leurs propres mains, puisqu'ils avaient des champs dans leur pays en quantité pour ainsi dire illimitée. Mais ce dont ils s'emparaient, c'était des propriétés en plein rapport, c'est-à-dire du travail des populations qui se trouvaient sur les domaines fonciers.

Si la colonisation va des pays plus peuplés aux plus déserts, les expéditions de pillage et les conquêtes marchent, le plus souvent, en sens inverse, ce qui est naturel, les pays plus peuplés étant généralement plus riches, il y a intérêt à les envahir et à les dépouiller.

Les razzias, les expéditions de pillage et de conquête, sont des phénomènes habituels dans les sociétés humaines ; encore récemment les Pindaris aux Indes, les Tékiens dans l'Asie centrale en entreprenaient tous les printemps, jusqu'au jour où les Anglais, d'une part, et les Russes, de l'autre, mirent fin à cette visite périodique. Sans les soldats français, les Touaregs ne demanderaient pas mieux

(1) Ce pays avait 8.800.000 habitants à l'époque de Charles-Quint, soit dix-sept habitants par kilomètre carré, juste dix fois moins que la Lombardie de nos jours. Les Espagnols n'étaient donc pas alors à l'étroit dans leur pays.

aussi que de prélever un petit tribut sur la population de l'Algérie.

L'Etat romain a lutté pendant cinq cents ans contre les *invasions*, dit M. Faguet. Cette expression n'est pas exacte et trompe celui-là même qui l'écrit, car il ne s'agit pas ici d'émigrants venant chercher des terres, parce qu'ils n'en ont plus chez eux ; ces prétendues invasions sont des expéditions de pillage.

Nous aspirons à chaque moment des microbes pathogènes, mais nous avons des moyens spéciaux pour les combattre : les phagocytes qui se jettent sur les intrus et les dévorent. Aussi longtemps que nos organes fonctionnent bien, ils triomphent des microbes pathogènes, et notre organisme se conserve ; dès que nos organes cessent de fonctionner aussi bien, les microbes s'emparent de notre corps et le décomposent. Tel est exactement le cas de l'empire romain. Aussi longtemps qu'il fut bien agencé, il repoussa les razzias ; quand, par suite de ses vices internes, ses organes cessèrent de bien fonctionner, les razzias ne purent pas toujours être repoussées et l'empire se disloqua.

Il y a là un ensemble de faits politiques, non de faits *démographiques*, M. Faguet et un grand nombre d'historiens avec lui confondant deux choses très différentes. Il n'est pas étonnant qu'en commettant des erreurs si colossales, ils arrivent à des conclusions complètement fausses.

CHAPITRE XIV

L'INFILTRATION LENTE DES RACES INFÉRIEURES

Les races inférieures ne peuvent envahir notre territoire que par une conquête politique ou par une infiltration lente. Nous avons parlé de la première au chapitre précédent : nous parlerons ici de la seconde.

Dès le commencement, nous nous heurtons à une première contradiction des pessimistes : comment les races inférieures pourront-elles s'infiltrer chez nous sans posséder la puissance politique? Nous pourrons les en empêcher dès que cela nous plaira, et nous le faisons déjà. Un exemple entre mille : Au mois de janvier 1897, un navire portant des émigrants hindous arrive au Cap ; les habitants s'opposent à leur débarquement, le navire repart avec sa cargaison humaine. L'immigration des Chinois est interdite au Canada, en Californie, en Australie. Aussi longtemps que les races inférieures ne posséderont pas une puissance politique suffisante pour nous imposer leurs émigrants, ceux-ci ne seront autorisés à s'établir sur nos territoires que si nous le voulons bien ; d'autre part, même s'ils sont parvenus subrepticement à se faufiler chez nous, nous pouvons les expulser, ce que nous ne faisons que trop souvent, hélas! Nous sommes donc libres d'agir comme bon nous semble, et le véritable danger de l'infiltration se produira quand

les jaunes et les noirs auront organisé des États militaires plus puissants que les nôtres et capables de nous dompter. Or, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, cela ne sera pas de si tôt, si cela arrive *jamais* (1).

Puisque nous avons la force et que nous pouvons faire ce qui nous plaît, la question se pose autrement : devons-nous autoriser l'infiltration de jaunes et de noirs ?

L'intérêt primordial de chaque homme vivant ici-bas est que le globe terrestre soit exploité aussi complètement que possible. Le charbon coûte, aujourd'hui, de 8 à 12 francs la tonne; si toutes les houillères du globe étaient mises en activité, si on apportait sur le marché, au lieu de 600 millions de tonnes par an, cinq ou six milliards de tonnes, le charbon pourrait peut-être coûter 1 franc la tonne. Il en est de même de toutes les autres marchandises. L'idéal poursuivi est que tous les produits soient comme l'air et l'eau, et, si cela pouvait se faire, nous vivrions complètement à l'aise sans travailler. Cela ne peut se faire entièrement, mais on s'en approche petit à petit. Mieux le globe sera exploité dans toute son étendue, plus grande sera la somme de notre bien-être matériel. Or ce bien-être est la base qui supporte tout le reste : la nuptialité, la natalité, l'excédent des naissances sur les décès et l'accroissement de la population qui en est la conséquence, puis le développement intellectuel et la moralité des nations. Que les produits soient abondants, nous serons dans la prospérité et le bonheur. Maintenant, que le charbon soit extrait des entrailles de la terre par un homme à la face blanche ou noire, cela n'a pas plus d'importance que de le voir extrait par un individu rasé ou un individu qui porte la barbe, le fait économique n'ayant absolument rien de commun avec le fait physiologique.

(1) Voir plus loin, p. 164, pourquoi nous employons cet adverbe.

Or, pour que la terre soit *complètement* exploitée, il faut qu'elle soit complètement habitée, il faut qu'il y ait des hommes pour tirer parti de chacune de ses ressources. Nous sommes bien loin encore de cet état de choses idéal. Le globe se trouve même dans une situation diamétralement opposée à celle qui serait conforme à nos intérêts. D'une part, en Europe, aux Indes et en Chine, des populations très denses, où un grand nombre d'individus ne trouvent pas moyen d'arriver à l'aisance; de l'autre, en Asie, dans les deux Amériques, en Australie et en Afrique, des solitudes où des richesses incalculables sont enfouies dans les entrailles de la terre, au lieu de servir à la satisfaction de nos besoins. Plus tôt nous aurons mis fin à cet état de choses désastreux, plus tôt nous aurons assuré notre prospérité matérielle.

Or la race blanche n'est pas assez nombreuse pour pouvoir, dès maintenant, exploiter tout le globe à elle seule. Si nous attendons qu'elle ait augmenté dans une mesure suffisante, nous devons attendre un certain temps, et il nous est beaucoup plus avantageux d'appeler immédiatement à notre aide les jaunes, les Hindous et les noirs, qui font presque de 8 à 900 millions d'hommes. D'autre part, le globe offre des climats divers. L'acclimatation du blanc sous les tropiques et des noirs sous la zone tempérée n'est pas impossible, seulement elle exige du temps et le sacrifice de nombreuses vie humaines. On peut marcher d'une façon plus rapide et plus économique en réservant les zones chaudes aux noirs, aux Hindous et aux Chinois, et les zones tempérées aux Européens. Il faudrait donc organiser trois vastes émigrations : la chinoise, l'européenne et l'indienne et trois centres de peuplement : l'Afrique équatoriale pour les Hindous, l'Amérique équatoriale pour les Chinois, et le reste des continents pour les Européens. Avec une émigration d'un million d'hommes par an pour chacun de ces trois groupes, on arriverait, en moins d'un siècle, à prendre

presque complètement possession de la planète (1). Le revers oriental des Andes, le bassin de l'Orénoque et des hauts affluents de l'Amazone, puis la Matto-Grosso pourraient contenir des centaines de millions d'hommes. Ici serait le centre de la colonisation des Célestes. Eh quoi ! dira-t-on, vous allez créer une nouvelle Chine dans l'Amérique du Sud? Où donc est le mal? Une nouvelle Chine vaut mieux qu'une solitude! Mais la formation d'une nouvelle Chine est aussi un danger imaginaire. Placés dans des conditions nouvelles, mêlés aux Européens, les Chinois du bassin de l'Amazone deviendraient aussi différents des Chinois du bassin de Yang-Tsé-Kiang que les nègres des États-Unis sont devenus différents des nègres de la Guinée.

La colonisation chinoise du Matto-Grosso se heurterait à l'émigration européenne venue en sens inverse des rivages de l'Atlantique. Au confluent de ces deux courants humains, les populations se croiseraient et produiraient des races nouvelles.

La distribution inégale des populations sur notre globe est un des plus grands maux de l'humanité, nous devons donc la combattre de toutes nos forces et l'équilibre des populations est le but que nous devons poursuivre avec la dernière énergie. Il faut employer tous les moyens dont nous disposons pour provoquer, favoriser et activer les trois grands courants d'émigration dont nous avons parlé plus haut. Aussi est-ce une insigne folie, un véritable suicide, d'essayer de les contrecarrer, quand ils se forment d'eux-mêmes. Or les infiltrations des races inférieures, dont les pessimistes ont une si grande peur, tendent précisément à opérer cet équilibre si désirable des populations.

(1) Il ne nous est pas permis d'entrer dans plus de détails, étant donné le cadre que nous nous sommes tracé. Aussi nous n'indiquons que les grandes lignes. L'Insulinde pourrait être colonisée simultanément par les Hindous et les Chinois.

Les émigrations vont toujours des pays fortement peuplés vers les pays faiblement peuplés : les ouvriers belges vont en France, les ouvriers français ne vont pas en Belgique, parce que la Belgique a 200 habitants par kilomètre carré et la France 72 ; les Italiens vont coloniser l'Argentine qui est une solitude, les Argentins ne vont pas coloniser l'Italie ; les Hindous vont en Afrique, les Chinois dans les îles de la Sonde, en Australie et en Amérique. Toutes ces migrations tendent à l'équilibre des peuples, équilibre que les sociétés civilisées, capables de comprendre les causes du développement de la richesse, doivent considérer comme le but suprême. En venant occuper nos territoires déserts, les races inférieures nous aident à exploiter la planète, nous rendant ainsi le plus précieux des services. Il faut une aberration mentale des plus profondes pour considérer leur concours comme funeste et désastreux.

Comme le singe qui donne les signes de frayeur les plus comiques en apercevant un caméléon, les hommes éprouvent de la répulsion contre ceux de leurs semblables, qui diffèrent d'eux trop sensiblement par l'aspect extérieur, les costumes ou les mœurs. Les Chinois ont horreur des étrangers et périodiquement, par-ci par-là, ils massacrent les Européens qui osent se risquer parmi enx. A cause de cela nous les traitons de barbares et à bon droit, cependant nous faisons *exactement* comme eux. Tout ce prétendu *péril jaune* est au fond le sentiment du singe à l'égard du caméléon : les Chinois ont un autre costume, une autre couleur de peau et un autre aspect que nous, cela fait horreur aux Californiens, comme les blancs font horreur aux Célestes ; alors les Californiens massacrent de temps en temps les Chinois déjà établis parmi eux et prohibent de nouvelles immigrations.

Les nègres sont traités avec encore plus de dureté par les blancs américains. « La position sociale d'un homme

dans les veines duquel coule du sang noir, dit M. Clowes(1), est fixée dès sa naissance aux Etats-Unis. L'enfant peut grandir avec toutes les qualités et toutes les vertus, mais il sera condamné à rester toute sa vie aux échelons inférieurs de la hiérarchie sociale. Il n'a même pas besoin d'être noir pour encourir cette réprobation. Un quart, un huitième, *même un seizième* de sang africain suffit pour lui enlever toute chance d'égalité avec un homme blanc. » Cette conduite est d'autant plus révoltante que les octavones, on le sait, sont non seulement aussi belles, mais parfois plus belles même que les blanches. « En 1883, sur une des lignes du Tennessee, une dame de couleur, riche et bien élevée, qui, incommodée par l'odeur du tabac, s'était réfugiée dans un des wagons *blancs*, fut jetée dehors si brutalement par le conducteur qu'elle se blessa... Dans un autre Etat, durant l'été de 1884, un pasteur protestant de couleur qui stationnait dans un wagon *blanc* fut saisi et fouetté par les autres voyageurs, si cruellement qu'il fut dans l'impossibilité de prêcher le dimanche suivant. Les journaux du Sud retentirent des louanges des vertueux citoyens qui avaient fait respecter les droits de la race caucasique (2). » Enfin un dernier échantillon : « Une nouvelle loi vient d'être promulguée dans l'Etat de New-York : elle oblige les hôteliers à servir les nègres comme les blancs. Le jour où ce bill entrait en vigueur, trois particuliers du plus brillant ébène s'installaient dans un restaurant. Ils demandèrent la carte, mais le garçon leur fit comprendre qu'il était sourd et muet ; les trois nègres en appelèrent un autre : il se déclara par de grands gestes atteint des mêmes infirmités que son collègue ; puis ce fut le patron et enfin la dame du comptoir qui refusèrent de répondre.

(1) Cité par M. B. Kidd, *Social Évolution ;* Londres, Macmillan, 1894, p. 50.

(2) *Journal des Economistes,* 15 août 1894, p. 197.

Nos trois hommes de couleur se dirigèrent alors vers le restaurant en face. « Messieurs, s'écria l'hôte avec le plus aimable des sourires, ayez la bonté de passer par ici, nous allons vous servir derrière ce paravent ! Enfin dans un troisième établissement on ne fit aucune difficulté pour servir les noirs convives. Mais, sur l'ordre du patron, le rôti était carbonisé, et tous les mets avaient été saupoudrés d'une épaisse couche de poivre rouge: les infortunés nègres se retirèrent la bouche en feu et la rage au cœur. Forts de leurs droits, ils intentent un procès à leur amphitryon. La conduite de ces industriels nous paraît à nous étrange. Mais, si peu que l'on connaisse les préjugés américains contre les « hommes de couleur », on comprend que des scènes semblables ont chance de se renouveler souvent (1). »

Des traitements de ce genre ont pour résultat de provoquer des haines implacables qui amènent, de temps en temps, lorsque la patience des opprimés est à bout, des tueries féroces et des carnages sans pitié. Nous ne voulons pas dire que la race blanche ne pourra pas venir à bout de ces soulèvements, mais ils lui coûteront, à elle aussi, des victimes innombrables. Et puis, cette injustice révoltante produit parfois un autre résultat abominable : la guerre permanente entre races différentes. Dans certaines régions désertes des États-Unis et du Mexique, quand un Peau-Rouge et un blanc se rencontrent, leur premier mouvement est de tirer l'un sur l'autre. Il y a entre eux les mêmes relations qu'entre un homme et un tigre. Cette idée qu'il faut s'exterminer mutuellement provient d'une longue série de traitements injustes et barbares. Ils aboutissent au réflexe : « Le blanc est l'ennemi du Peau-Rouge », puis à la conclusion : « Donc un Peau-Rouge doit tuer tout blanc qu'il rencontre sur son chemin ». Cet état de choses, partout où il s'est établi, a grandement arrêté l'expansion

(1) *Journal des Débats* du 8 septembre 1895, éd. du matin.

de la race blanche. Le colon passant sur le territoire de la race rouge risquant d'être massacré à chaque instant, cela retardait, dans une forte mesure, la marche en avant.

Nous tuons et nous expulsons les gens qui diffèrent de nous, mais nous trouvons singulier que les autres agissent exactement de même à notre égard. Si nous voulons, du reste, passer notre temps à massacrer ceux qui ne nous ressemblent pas, le monde restera éternellement un vaste charnier, parce que, fort probablement, les races humaines différeront toujours un peu les unes des autres. Sans doute elles différeront moins qu'aujourd'hui, parce qu'elles se croiseront, s'équilibreront de plus en plus, en raison directe de la facilité des communications, mais, comme les différenciations proviennent du milieu et du climat, il y aura toujours des dissemblances. Si celles qui séparent un octavon d'un blanc restent des causes d'antipathies irréductibles, les hommes, malheureusement, s'extermineront jusqu'à la fin des siècles.

L'antipathie inspirée par les races étrangères est subjective, capricieuse, transitoire, parfois purement conventionnelle. Ainsi les Maoris diffèrent autant des Anglais que les Chinois et même plus. Eh bien, par un heureux hasard, dès l'époque de la colonisation de la Nouvelle-Zélande, aucun préjugé défavorable ne s'est constitué contre les Maoris. Aussi vivent-ils aujourd'hui sur un pied d'égalité complet avec les Anglais. Il n'y a plus d'injustices, et les intermariages sont fréquents entre les anciens autochtones et les nouveaux immigrants. Supposez d'autres circonstances et une autre tournure de l'esprit britannique, les Maoris auraient pu être méprisés, haïs, et la guerre perpétuelle aurait pu s'établir entre les deux races. Les gens arriérés en Russie éprouvent encore, parfois, de l'animosité contre des Israélites. Imaginez la tragédie de la passion de Jésus-Christ s'accomplissant à la Mecque au lieu de Jérusalem. Les Juifs, étant exactement ce qu'ils

sont aujourd'hui au point de vue physiologique, n'auraient inspiré aucune antipathie. Autre hypothèse : si le prince Vladimir, en 988, avait opté pour le culte hébraïque, au lieu du culte orthodoxe, les Russes n'éprouveraient aujourd'hui aucune hostilité à l'égard des Israélites, même si ceux-ci avaient exactement les traits qu'ils ont maintenant.

On peut vaincre la répulsion causée par les races étrangères, c'est affaire d'éducation ; au bout d'un certain temps, on surmonte cet instinct enfantin, et on est tout surpris de l'avoir eu précédemment. Les communications se multiplient de plus en plus sur le globe, et bientôt tous les peuples se mêleront. Il faudra donc nous habituer à frayer avec des gens de toute couleur. Pendant de longs siècles nous ne pourrons pas réduire les jaunes, les Hindous et les noirs, il faut donc nous résoudre à les traiter sur un pied d'égalité. Pour être heureux en ce bas monde, les blancs doivent se décider à vaincre le préjugé de la race, comme ils ont vaincu celui de la caste, et une démocratisation internationale est encore plus nécessaire que la démocratisation sociale. Il nous faut une nuit du 4 août humanitaire ; il nous faut comprendre enfin que notre destinée sera d'autant plus brillante et notre prospérité d'autant plus grande que nous saurons pratiquer une justice plus parfaite à l'égard des autres races. Les blancs pourront continuer encore longtemps la politique qu'ils ont adoptée en Amérique et en Australie, ils pourront longtemps massacrer d'abord, faire la solitude, puis repeupler la terre au moyen de leurs colonies. Tout notre sang se révolte contre des procédés d'une aussi épouvantable cruauté. Mais, à part même le point de vue du sentiment, ces procédés ne sont pas les plus *avantageux* : il est beaucoup plus conforme à notre intérêt d'appeler les jaunes, les Hindous et les noirs à coopérer avec nous à l'exploitation de la planète, la besogne marchera infiniment plus vite.

Les dangers dont les pessimistes font si grand bruit ne

proviennent pas de la nature des choses, mais de la nature de notre esprit. L'envahissement des Chinois nous *paraît* un mal parce que nous éprouvons pour eux une répulsion enfantine. Que nous cessions d'éprouver cette répulsion, leur envahissement nous paraîtra un bien. Tous les antagonismes peuvent être supprimés par la justice ; on dit par exemple que l'ouvrier jaune fait un grand tort à l'ouvrier blanc, en consentant à accepter des salaires inférieurs ; on dit la même chose des femmes par rapport aux hommes. Eh bien, il y a un moyen si facile, si élémentaire, d'écarter ces maux : donnez aux Chinois et donnez aux femmes des salaires aussi élevés qu'aux blancs et hommes (1).

Pour obtenir la paix sociale au sein de l'État, il n'y a pas d'autre procédé que la justice. Il n'y en a aucun autre aussi pour apaiser les conflits entre les races. Il faut mettre un couvert au banquet de la nature pour tout homme qui veut travailler. Si nous empêchons les autres races d'occuper leur place au soleil, elles seront tentées de nous exterminer. Elles sont faibles aujourd'hui et ne peuvent rien contre nous, mais imaginez une population comme celle de la Chine, s'imprégnant de plus en plus de l'idée que nous la faisons mourir de faim en lui défendant d'aller coloniser des pays étrangers vides d'habitants, cette idée demandera des siècles pour entrer dans la conscience du peuple Chinois, mais le jour où elle y entrera, elle y produira des transformations radicales. Alors les Chinois se sentiront solidaires, parce qu'ils auront un même ennemi irréconciliable : le blanc qui les affame ; peu à peu ils s'organiseront, fourbiront des armes et enregimenteront des hommes ; ils se di-

(1) Loin de protester contre l'admission des femmes dans divers métiers d'où elles sont exclues jusqu'aujourd'hui ; les syndicats ouvriers devraient organiser des grèves pour leur faire accorder partout salaires égaux à ceux des hommes. Alors il n'y aura plus de concurrence entre les sexes.

ront un jour qu'il vaut mieux combattre, avec la chance de vaincre, que mourir de faim, faute de terre à cultiver. Si un combat de ce genre se produisait un jour entre les jaunes et les blancs, on verrait des exterminations sans pitié.

Mais ce combat désespéré n'aura été motivé, en aucune façon, par le jeu naturel des forces économiques, jeu fatal et inéluctable, il aura été motivé par notre exclusivisme enfantin et notre imbécillité; nous aurons attiré sur nos têtes des calamités épouvantables pour n'avoir pas accompli ce qui est le plus conforme à notre intérêt: associer les Chinois à l'exploitation de la planète.

Les pessimistes répètent sur tous les tons que nous faisons un métier de dupes, en initiant les races inférieures à nos arts et nos sciences et que nous leur procurons seulement, par cela, la possibilité de nous attaquer.

Le paradoxe consiste ici à confondre l'égalité des races avec la guerre. Que les Européens se battent entre eux ou qu'ils se battent contre des nègres, le mal est le même. C'est la bataille qui est une calamité.

Les pessimistes nous conseillent de ne pas donner nos armes aux jaunes, parce qu'ils pourront nous attaquer, mais ils ne conseillent pas aux blancs de ne pas se combattre les uns les autres, d'où on peut conclure qu'ils tiennent une guerre au sein de la même race pour moins funeste qu'une guerre entre races différentes.

En résumé, l'infiltration des races inférieures est un bien et non un mal. Loin de l'empêcher, nous devons la favoriser de toutes nos forces, elle seule pourra assurer la mise en exploitation la plus rapide du globe et la paix générale de l'humanité par le respect de toutes les races et la justice internationale.

Revenons maintenant au « *jamais* » de la page 155. Nous avons montré que, si nous poussons les jaunes au désespoir par notre égoïsme enfantin et étroit, ils pourront être

amenés à nous livrer des combats exterminateurs, mais il pourra fort bien arriver que la raison l'emporte, et que nous comprenions combien il nous est avantageux de pratiquer la justice *avant* le jour où les Chinois seraient assez organisés pour nous attaquer. Alors ils ne seront plus tentés de le faire et la solidarité de l'espèce humaine sera un fait accompli.

Encore un mot. « Un jour, dit M. Faguet, les Aryens contempleront avec désespoir les millions de frères jaunes, cuivrés ou rougeâtres qui grimperont à l'assaut de la prééminence et de la richesse. » Mais, si la prééminence des jaunes doit faire le désespoir des blancs, la prééminence des blancs doit faire aussi le désespoir des jaunes. Ces derniers devraient donc avoir pour but unique de contrecarrer nos progrès, comme nous devrions avoir pour but unique, selon Pearson, de contrecarrer les leurs. Quel triste idéal est celui de cet impitoyable Anglais qui ne rêve dans l'avenir qu'exterminations sans fin et tueries féroces ! « Ce n'est pas gai, l'histoire. » Ah ! non certes, si l'on veut massacrer des millions d'individus ! parce qu'ils ont la peau d'une autre couleur que la nôtre, l'indice céphalique un peu différent, ou parce qu'ils professent que le Saint-Esprit procède seulement du Père et non du Père et du Fils.

Mais l'histoire deviendra immédiatement plus gaie le jour où, abandonnant nos préjugés enfantins et barbares, nous nous serons décidés enfin à respecter les droits de tous nos semblables !

CHAPITRE XV

LA DÉCHÉANCE DE L'EUROPE

Nous croyons avoir démontré que l'Europe n'a rien à craindre au point de vue militaire. Les différentes races hindoues et noires sont déjà placées sous notre domination, puisque l'Inde et l'Afrique sont occupées par des puissances européennes ; les Chinois font encore un bloc, mais, comme nous l'avons montré, ils ne témoignent pas de velléités guerrières pour le moment, et il ne tient qu'à nous qu'ils n'en témoignent jamais.

Nous n'avons donc pas beaucoup à craindre une levée générale de boucliers tentée par les races étrangères, mais, même si elle avait lieu, nous saurions la vaincre.

L'Europe a une énorme avance militaire ; elle peut mettre sur pied 24 millions de combattants, à proprement parler, l'Europe est un vaste camp. Notre population est la plus guerrière qui ait jamais vécu sur le globe, l'organisation de nos armées atteint une perfection que le monde n'a jamais connu ; les légions de César, les hordes de Témoudjine, les janissaires tant redoutés de Soliman le Magnifique, nous paraîtraient maintenant des troupes ridicules. Enfin l'Europe est arrivée au point culminant du militarisme, et jamais l'art de tuer n'a été poussé aussi loin ; les applications mécaniques, qui ont bouleversé toutes les

branches de l'activité sociale, sont employées aussi par nos armées sur une échelle immense, nos progrès économiques et scientifiques, loin d'affaiblir notre organisation et notre outillage militaires, leur ont assuré, au contraire, une immense supériorité.

Nous pouvons dire que la barbarie est désormais domptée, quoiqu'en réalité, elle soit le moindre de nos soucis. Pour contenir aujourd'hui « tous les barbares ensemble conjurés », en Afrique et en Asie, 500.000 soldats suffiraient et au delà, or nous en entretenons, hélas! près de 4 millions sur *pied de paix!* Les dangers qui menacent l'Europe ne viennent donc pas de l'extérieur.

Nous sommes dans une situation infiniment plus avantageuse que l'empire des Césars, aussi les événements du ve siècle de notre ère ne semblent pas devoir se répéter. Notre première supériorité par rapport aux Romains, c'est que nous sommes informés de ce qui se passe sur le globe entier, ainsi mis à même de prendre nos précautions à temps; de plus, l'Europe a une organisation infiniment supérieure à celle de Rome. Elle n'est pas une puissance centralisée, chaque nation garde son individualité, donc son initiative et sa force.

L'Europe ne semble pas devoir succomber dans les combats et les orages ; elle ne semble pas devoir s'abîmer dans quelque épouvantable cataclysme militaire, et son existence paraît assurée, mais la croissance de l'Europe peut subir des temps d'arrêt considérables, et elle peut être distancée par d'autres centres de civilisation.

Ce ne sont pas nos ennemis extérieurs, ce sont nos propres vices qui contribueront à amener ce résultat désastreux. De 1792 à 1815, un vent de folie souffla sur notre continent, les passions les plus féroces furent déchaînées; pour se procurer quelques avantages matériels, les hommes au pouvoir n'hésitèrent pas alors à infliger les souffrances les plus cruelles à leurs semblables. Il y a eu peu de

périodes plus odieusement brutales et criminelles, car sept millions d'hommes furent alors massacrés. Rien ne prouve, malheureusement, qu'une autre crise de ce genre ne puisse pas se reproduire sur notre continent. Les gens raisonnables font les plus grands efforts pour favoriser les tendances pacifiques, mais, hélas! les gens raisonnables sont encore si peu écoutés! D'autre part, la faiblesse patente et la médiocrité lamentable de ce qu'on appelle le concert européen, ouvrent la porte aux perspectives les plus sombres. Ici les pessimistes ont raison : on peut tout craindre de la folie humaine ; de nouveaux massacres, peut être sur une échelle encore plus vaste qu'à l'époque révolutionnaire et impériale, sont possibles. La civilisation n'en périra certainement pas plus qu'elle n'a péri dans les convulsions du commencement de ce siècle, mais les progrès de l'Europe en seront sensiblement ralentis.

A coup sûr, une guerre générale en Europe n'est ni nécessaire ni fatale; loin de là, on peut même espérer qu'elle sera évitée, et de nombreux signes avant-coureurs annoncent un avenir meilleur : nous voulons dire seulement que l'Europe peut encore passer par des convulsions terribles et que notre félicité future dépend uniquement de notre sagesse.

La nécessité de la concorde, les avantages d'une fédération s'imposent de plus en plus à tous les esprits éclairés et raisonnables. Non seulement une nouvelle guerre produirait un recul énorme, mais notre paix armée, elle-même, cause des maux épouvantables. Le militarisme et la fiscalité excessive qui en est la conséquence, peuvent certainement produire, à la longue, la déchéance de l'Europe ; notre civilisation ne sera pas détruite, mais son éclipse partielle est possible, l'humanité ne périra pas, mais elle subira une atteinte incontestable. Imaginez l'Amérique, l'Australie et l'Afrique développant de brillantes cultures intellectuelles ; si l'Europe continue à jeter un puissant

éclat, il y aura quatre foyers de lumière également intenses; si l'Europe tombe dans la torpeur, comme l'Italie après la contre-révolution catholique, il ne restera plus que trois foyers très actifs, d'où perte sèche pour l'espèce humaine. De plus, pour nous autres Européens, le fait de passer au second rang sera certainement ressenti comme une très douloureuse calamité.

CHAPITRE XVI

L'IRRATIONNALITÉ DU PESSIMISME

Quand on montre aux pessimistes la barbarie domptée et l'improbabilité d'une attaque armée de la Chine, ils se rabattent sur un autre terrain : notre civilisation sera détruite, disent-ils, non par des ennemis du dehors, mais par ceux du dedans. Au sein des sociétés les plus civilisées, il y a des hordes autrement nombreuses et autrement sauvages que les Cafres et les Hottentots : ce sont les classes inférieures. Les croyances religieuses s'en vont, la crainte de l'enfer ne peut plus arrêter les prolétaires (notons entre parenthèse que cette crainte n'a pas arrêté les jacqueries du moyen âge) ; d'autre part, les excitations les plus malsaines se répandent dans les foules, la presse à un sou pénètre dans les plus misérables mansardes, dans les plus pauvres chaumières, les appétits du peuple sont excités, et la puissance brutale du nombre lui est démontrée. Un jour le fruit sera mûr, les basses classes feront la révolution sociale et mettront tout à feu et à sang, alors notre civilisation s'effondrera, comme la Babylone de Balthazar, dans un épouvantable cataclysme.

Cette vision apocalyptique, cette nouvelle prédiction de malheur, est-elle plus vraisemblable que la conquête chinoise ou la ruine de l'Europe par la concurrence asia-

tique ? C'est ce que nous allons examiner très brièvement.

La biologie nous enseigne que la solidarité des parties dans un corps animal est en raison directe de la différenciation des fonctions. Coupez un ver de terre en plusieurs morceaux : chaque segment continue à vivre et reforme en peu de temps un ver complet ; détachez la tête du tronc d'un homme, il meurt immédiatement. La loi biologique de la solidarité se retrouve dans les sociétés : moins les fonctions y sont différenciées, plus elles peuvent supporter de convulsions. A l'époque où on conservait toutes ses économies sous forme de monnaie sonnante, les invasions et les émeutes se supportaient assez aisément. Dans les mauvais jours, on tirait chaque matin un écu de la réserve et on achetait avec cela la nourriture et ce qui était indispensable à l'entretien de la famille ; maintenant beaucoup de personnes, dans les pays civilisés, tiennent leur argent en compte courant dans les banques, on ne garde presque rien chez soi ; vienne une perturbation et une crise, le service des chèques est interrompu, et des milliers de familles, n'ayant pas de quoi pourvoir aux dépenses les plus urgentes, se trouvent dans le plus cruel embarras, dans une position sans issue. Cela n'était pas à craindre au temps de la thésaurisation métallique. Autre exemple : autrefois avant la poste, le chemin de fer et les télégraphes, des villages, des bourgs et même des villes de province recevaient des nouvelles du monde extérieur une fois par semaine ; l'interruption des communications, provenant des troubles sociaux, causait peu d'émoi. Les nouvelles, au lieu d'arriver un lundi, arrivant le lundi suivant, personne n'y voyait un bien grave inconvénient ; aujourd'hui, au contraire, nous sommes habitués à recevoir notre journal chaque matin et des dépêches à chaque instant de la journée, et, dès que cela vient à nous manquer, nous en éprouvons une sorte de souffrance, nous sentons que notre pays est dans un état anormal, qui nous paraît insupportable.

La civilisation crée des sociétés de plus en plus différenciées, donc de plus en plus délicates, voilà pourquoi les nations modernes ne tolèrent plus de troubles prolongés, tandis qu'autrefois l'anarchie durait des mois et des années. Aucun peuple européen ne laissera porter une atteinte sérieuse à la sécurité des personnes et des biens; voyez comme la répression a été rapide en juin 1848 et en mai 1871, et, nous ajouterons, comme elle a été impitoyable. Justement parce que la rigueur est en raison directe des souffrances ressenties par la nation, souffrances qui, à leur tour, dépendent de la perfection de la société, si maintenant un parti provoquait une levée générale de boucliers dans un pays civilisé, ou il triompherait aussitôt, ou il serait noyé dans le sang. Les guerres civiles deviendront aussi courtes que les guerres étrangères.

Certainement des convulsions sociales auront lieu dans l'avenir comme elles ont eu lieu dans le passé, ce n'est pas ce que nous voulons contester, nous voulons dire seulement que les pessimistes ont tort d'attribuer aux convulsions de l'avenir une importance plus grande qu'aux convulsions du passé. Les jacqueries du moyen âge, l'épouvantable guerre des Albigeois, la Saint-Barthélemy, les horribles massacres de la guerre civile américaine, toutes ces calamités n'ont pas détruit la civilisation humaine. Il faut que les pessimistes nous expliquent pourquoi les calamités futures devront la détruire, il faut qu'ils nous expliquent pourquoi les forces sociales, qui sont toujours parvenues à restaurer l'ordre, jusqu'en 1897, ne parviendront plus à le restaurer après cette date.

Mais, disent les pessimistes, parce que le jour de l'avènement de la quatrième couche sonnera tôt ou tard, et, comme cette couche est pauvre, elle n'aura rien à ménager. Nous ferons remarquer, en passant, qu'on disait autrefois de la troisième couche ce que l'on dit aujourd'hui de la quatrième ; la bourgeoisie, cependant, après avoir réalisé ses

aspirations, s'est montrée fort conservatrice. Rien n'empêche de croire qu'il n'en sera pas ainsi de la classe ouvrière. L'autre erreur consiste à s'imaginer qu'il n'y a plus rien au-dessous la quatrième couche. En aucune façon; il y a une cinquième couche, une sixième ; il y en a un nombre illimité. Toujours, ceux qui sont arrivés sentiront la poussée de ceux qui sont encore en bas, toujours, ceux qui ont acquis des biens voudront les garder ; il y aura donc éternellement un parti conservateur. Les paysans français, en 1791, se sont emparés des biens du clergé, essayez maintenant de les leur reprendre !

Et puis est-il véritablement exact que les classes, dites inférieures, soient composées de sauvages si sanguinaires et si stupides ? Il y a des pays où tous ces prétendus sauvages savent lire et écrire et reçoivent des journaux tous les matins ; il y en a qui fréquentent, le soir, les cours universitaires. La barrière qui sépare les classes va tous les jours en s'abaissant ; comment établir une distinction tranchée entre les bourgeois et les ouvriers ? Comment pourra-t-on démontrer que les premiers voudront conserver la civilisation et les autres la détruire, quand il est impossible de déterminer où finissent les uns et où commencent les autres ? Et puis, il n'y a rien de plus souverainement injuste que de réserver aux seules classes populaires le monopole de la violence et de la cruauté. Napoléon I[er] n'était ni un ouvrier ni un prolétaire, il n'hésitait cependant pas à sacrifier des millions de ses semblables pour obtenir quelques satisfactions personnelles. Qu'on cite un Ravachol quelconque ayant commis autant de meurtres et ayant immolé autant d'innocentes victimes ! Nous ne voyons pas en quoi l'assassinat du duc d'Enghien était moins odieux que les bombes des anarchistes ; il l'était même beaucoup plus, à notre point de vue, car, en lançant ses bombes, Ravachol savait qu'il risquait sa tête, tandis que Bonaparte ne risquait rien du tout ; de plus, Ravachol jetait ses bombes lui-même, tandis

que Bonaparte faisait fusiller des innocents par des tiers; ainsi, non seulement il commettait un meurtre, mais il y associait encore un tas de braves gens qui en avaient la plus sainte horreur.

Certes, dans les moments de crise sociale, alors que les passions ne connaissent plus de frein, les classes populaires peuvent se livrer à des excès de sauvagerie, mais les classes dites supérieures, placées dans des circonstances analogues, se livrent à des excès pareils. La cruauté se trouve, dans la même mesure, en haut comme en bas. Si les excès de la populace, en 1792, sont hideux, les dragonnades ne le sont pas moins.

Enfin, une dernière erreur consiste à croire que le quatrième état désire détruire la civilisation humaine. Où a-t-on vu cela? Des gens qui sont dans la misère trouvent bon, parfois, de s'emparer violemment des biens des riches, mais ils s'en emparent pour en jouir, non pour les détruire. Différents personnages de la Commune de Paris, en 1871, quand ils ont eu entre les mains les crus les plus exquis de la Bourgogne et de la Gironde, n'en ont pas brisé les bouteilles; au contraire, ils les ont dégustées avec le plus extrême plaisir! Ils se seraient estimés heureux d'avoir des mets exquis et des vins fins jusqu'au terme de leurs jours; loin d'égorger les Vatel et les Carême, ils les auraient pris, au contraire, à leur service. Nous n'avons pas vu, non plus, les gens du peuple, devenus riches d'un seul coup, déchirer le beau linge blanc et les draps de lits fins à passer à travers une bague; nous les avons vus, au contraire, revêtir ce linge et se coucher dans ces draps avec délice. Messieurs les heureux du jour ont tort de s'attribuer le monopole des raffinements; les nouvelles couches, ne leur en déplaise, goûtent les jouissances du bien-être et du luxe tout autant que les aristocraties de vieille roche. Qu'une épouvantable convulsion arrive demain, que le jour de la liquidation sociale vienne à sonner, qu'un partage des

biens s'établisse, la civilisation humaine ne sombrera pas, parce que ceux qui s'empareront du bien d'autrui le feront pour augmenter leurs jouissances, non pour les diminuer. X dîne aujourd'hui au Café Anglais et Z au bouillon Duval ; imaginez un renversement des choses et une permutation des rôles : le Café Anglais subsistera toujours, seulement il sera fréquenté par Z et non plus par X ; le Café Anglais sera fermé le jour où X se contentera de manger des pommes de terre bouillies ; mais, s'il s'en contentait, il n'aurait pas besoin de faire une révolution. S'il veut la faire et s'il la fait, c'est précisément pour se donner toutes les jouissances de la vie.

Enfin, on dit que la civilisation humaine sera détruite par l'avènement du socialisme. Encore ici, on se trouve en présence d'un dilemme : ou les socialistes appliqueront leurs théories par la force ou par la persuasion. S'il leur faut employer la force, c'est qu'il y aura, à l'époque où ils voudront réaliser leur programme, de nombreux individus qui leur résisteront, d'où la guerre civile. On rentre alors dans l'alternative dont nous avons parlé plus haut quand nous avons montré que les guerres civiles seront de plus en plus courtes et que celles de l'avenir ne détruiront pas plus la civilisation que celles du passé.

Imaginons le triomphe violent des socialistes. Ils ont appliqué leur programme, et ce programme est haï par l'immense majorité de la population. On se trouvera alors en présence de ce qu'on appelle une tyrannie. Or, si les tyrannies les plus cruelles n'ont pas détruit la civilisation dans le passé, pourquoi la détruiront-elles dans l'avenir ? Et puis les tyrannies ont un terme, parce qu'elles provoquent une réaction d'une énergie proportionnée à la compression qu'elles ont imposée ; la terreur rouge est toujours suivie par une terreur blanche.

Au contraire, dans l'hypothèse où le socialisme s'établira par persuasion et par des moyens légaux, il ne pourra

pas produire des catastrophes irréparables. Quand de nouvelles institutions sociales sont adoptées, de plein gré, c'est qu'on les croit supérieures aux anciennes ; elles contribuent alors à augmenter le bonheur des hommes, non à le diminuer. Si donc un jour l'état individualiste est remplacé, sans violence, par l'État socialiste, c'est que ce dernier paraîtra plus parfait.

On peut conclure, de tout ce qui précède, que la civilisation européenne ne succombera pas plus sous les attaques d'ennemis intérieurs que d'ennemis extérieurs. La crainte des uns est aussi chimérique que la crainte des autres.

Il nous semble que le triomphe final de la civilisation peut être mis en doute de nos jours avec moins de raison que jamais. Quand une légère tige sort de terre, le plus faible animal peut l'écraser et la détruire. Mais, quand cette faible tige est devenue un arbre gigantesque, il faut pour l'abattre une très grande somme d'efforts. Si la civilisation humaine n'a pas péri à l'époque où elle avait quelques foyers peu nombreux, elle n'a aucune chance de périr, aujourd'hui, quand elle est dispersée sur tous les continents. Il est difficile d'imaginer une invasion qui détruirait à la fois le Bristish Museum de Londres et les bibliothèques publiques de Chicago, de Melbourne et de Saint-Pétersbourg.

Il était naturel de désespérer de l'avenir de l'humanité, en 1348, quand la peste emportait un homme vivant sur trois, mais de nos jours la médecine est devenue une science qui déjà a dompté la petite vérole et la diphtérie et domptera peut-être demain le choléra et la phtisie. La terrible peste, elle-même, semble vaincue par les inoculations de sérum. Aussi la mortalité, qui arrive à 39 pour 1000 dans les contrées les moins civilisées de notre continent atteint à peine 18 pour 1000 dans les plus prospères. Ce taux de 39 pour 1000, qui paraît excessif, en Europe, doit être largement dépassé en Afrique et en Asie. Est-ce

donc à l'époque où la mortalité des civilisés est peut-être trois fois inférieure à celle des barbares, que la civilisation a quelque chance de reculer? Quant à la natalité, elle dépend certainement, dans une très forte mesure, du bien-être économique. Dans les pays où il y a avantage à faire des enfants, on en fait. Quand l'esprit d'entreprise, très excité, crée de nouvelles carrières, le nombre des hommes augmente très vite, comme en Angleterre dans la période de 1750 à 1880. Or rien n'indique que la mise en exploitation de la planète aille subir un temps d'arrêt très prolongé. Notre folie protectionniste passera, par une réaction inévitable; d'ailleurs, le protectionnisme lui-même enraye le mouvement, sans l'arrêter tout à fait. Plus notre outillage est perfectionné, plus vite nous pourrons adapter le globe à nos besoins ; tel travail qui aurait exigé autrefois dix ans avec des machines plus primitives, exigera seulement trois ans avec des machines plus perfectionnées. La mise en exploitation sérieuse de notre globe n'est pour ainsi dire pas encore commencée, et l'avenir nous réserve des travaux d'une importance énorme; il y a donc lieu de croire qu'une masse de carrières vont s'ouvrir pour nos descendants. Cela favorisera la natalité. La natalité allant en augmentant et la mortalité en diminuant, la croissance des races civilisées sera assurée.

Quant au progrès mental de l'humanité, il nous paraît plus garanti aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. On aurait eu lieu d'en désespérer à l'époque où le moine Gerber (1) étudiait seul le ciel du haut de son observatoire et passait, à cause de cela, pour un nécromancien. Aujourd'hui des astronomes, dispersés aux quatre coins du globe, exécutent une carte photographique du ciel qui marquera des millions d'étoiles, jusqu'à la quatorzième grandeur. Il en est de toutes les sciences comme de l'astronomie ; rien ne

(1) Le pape Sylvestre II (999-1003).

semble devoir arrêter leur essor ; au contraire, l'expérience du passé prouve qu'il ira toujours en s'accélérant.

Le progrès n'est pas un accident heureux, mais une conséquence des lois de la nature, il provient de l'anéantissement des organismes mal adaptés au milieu et de la survie de ceux qui le sont bien. Dans le domaine physiologique, les moins doués succombent ; dans le domaine intellectuel, les idées fausses sont éliminées ; le champ de l'erreur se restreint, celui de la vérité s'accroît, et les sciences, s'appuyant sur une base toujours plus large, peuvent élever plus haut, dans les airs, le sommet de leur grandiose édifice. Plus l'homme sait de choses, plus il lui est facile d'en apprendre de nouvelles ; à mesure que nous avançons, il y aura moins à craindre une éclipse de notre pensée, une diminution de notre puissance d'observation, un affaiblissement de notre intelligence.

Mais les pessimistes disent que nous avons tort de croire au progrès. « Cette chimère de notre temps sera évanouie demain, dit M. Lapouge (1). La foi dans le progrès est un rêve édénique. L'antiquité s'accommodait pour vivre au mieux dans le présent et songeait peu aux futuritions. Chaque génération regrettait seulement le temps où la vie, moins compliquée, rendait la lutte moins dure. Ni les Babyloniens, ni les Egyptiens, ni les Grecs n'ont rêvé pour l'humanité future un paradis sur terre, et le paradis d'outre-tombe n'exerçait guère d'attrait sur eux. Le christianisme, transportant dans l'avenir les jouissances édéniques et les idéalisant, a rempli l'humanité de rêves de bonheur futur. Les philosophes modernes, rompant avec le dogme, ont fait descendre ce paradis sur la terre, et ils ont cru l'entrevoir, de leurs yeux ravis, dans les brumes du lointain avenir. » Mais la science nous enseigne que le progrès est une utopie, dit le même

(1) *Sélections sociales*, p. 445.

auteur : « Un jour le soleil refroidi ne laissera parvenir à la terre qu'une chaleur insuffisante pour entretenir la vie. L'existence organique cessera à la surface du globe, et il ne restera rien de l'humanité, pas même un souvenir, qui suppose un être pensant. Les évaluations les plus vraisemblables des géologues et des physiciens donnent au passé de la vie sur la terre une durée maxima de quatre-vingts millions d'années, à son avenir cinq millions au plus. Si l'homme est homme, comme on le pense aujourd'hui, depuis des centaines de mille ans, l'humanité a vécu déjà la dixième ou la vingtième partie du temps maximum de la vie possible sur le globe. Si rien ne l'arrête d'ici là, aucun phénomène géologique ou astronomique imprévu, aucun microbe, aucun épuisement rebelle à la science, il lui reste encore à parcourir les neuf dixièmes de son étape, marche triomphale vers le néant où l'être penseur et la pensée courent s'engloutir (1). »

Chaque homme, même s'il jouit de la plus brillante santé, sait qu'il peut mourir dans la journée, ou peut-être le lendemain, mais, dans tous les cas, qu'il mourra au plus tard, au bout de quelques années. Un grand nombre d'individus sont convaincus qu'il n'y a rien au delà de cette vie et qu'avec le dernier soupir commence le néant absolu. A chaque instant nous voyons disparaître les êtres les plus chers, on sème, hélas! tant de tombes sur son chemin! cela ne nous empêche pas de jouir et de trouver que la vie offre, par moments, de véritables ivresses. Et nous allons nous assombrir, nous plonger dans le désespoir parce que l'humanité n'a plus que quelques millions d'années à passer sur la terre! L'homme qui penserait constamment à la mort deviendrait fou ou se suiciderait. Il n'y pense pas, et, à cause de cela, il peut accrocher quelques moments de jouissance ici bas. Or, si l'homme ne

(1) *Sélections sociales*, p. 448.

pense pas toujours à sa propre fin, il pense encore moins à la fin de son espèce. Ce qui importe à chacun de nous, c'est l'époque où nous vivons, c'est l'avenir immédiat que nous espérons encore voir se dérouler devant nos yeux. L'auteur de ces pages l'avoue franchement ; ce qui se passera dans quelques centaines de siècles le laisse absolument froid, et il pense que, sous ce rapport, il n'est pas unique en son genre. Il nous semble que le pessimisme et l'optimisme devraient s'enfermer dans des limites plus étroites. Ceux qui croient à une amélioration sensible des conditions sociales dans un avenir rapproché ont le droit de ne pas désespérer, ceux qui croient le contraire ont raison de baisser la tête et de s'abandonner à la désolation, mais, pour les uns comme pour les autres, il est évident que tout a une fin en cet univers et que l'humanité, le globe terrestre, le système solaire se transformeront un jour pour entrer dans quelque combinaison nouvelle de la matière.

Toute la question nous semble se ramener à ceci : l'humanité est-elle déjà arrivée au point culminant qu'il lui a été donné d'atteindre ? Allons-nous assister, à partir de l'an de grâce 1897, à une régression définitive et inévitable qui ira toujours en s'accélérant ? Personne ne peut le prouver. M. Lapouge, lui-même, nous affirme que nous avons encore à parcourir les neuf dixièmes de notre étape. Nous ne sommes donc pas des vieillards qui vivent les derniers jours de leur existence, nous sommes des enfants qui ont encore tout un avenir devant eux. Quand on jette un regard sur notre passé, quand on songe à cette boue sanglante qui s'appelle l'histoire, on demeure persuadé que l'humanité a vécu jusqu'à ce jour la plus triste, la plus honteuse période de son existence. Non seulement nous ne sommes pas arrivés au point culminant, mais nous entrevoyons dans les brumes d'un avenir, hélas ! encore trop lointain, l'aurore du véritable règne humain, où la solidarité remplacera la hideuse exploitation de l'homme

par l'homme, qui s'étale aujourd'hui sur le globe tout entier. Mais le plus difficile est fait, et les plus mauvais jours sont passés, loin de courber humblement nos fronts dans la poussière, nous pouvons fièrement relever la tête et regarder le ciel sans crainte et sans terreur, l'humanité est encore à ses débuts, le sommet magnifique vers lequel nous tendons, se dresse devant nous, nous aurons encore à monter pendant de longs siècles, sans être encore près de connaître les tristesses et les amertumes de la descente.

Non, mille fois non, le pessimisme n'est pas justifié par la science. Ce qu'elle nous fait connaître des lois de l'univers prouve au contraire que nul obstacle ne s'oppose à nos progrès. Le pessimisme est un affaire de tempérament personnel, et, de nos jours, une affaire de dilettantisme, rien de plus.

Mais le pessimisme est incontestablement une plante très vénéneuse. Ainsi, à force de répéter que les Asiatiques doivent un jour nous massacrer et faire périr notre civilisation, on peut finir par le faire croire à un grand nombre de personnes qui alors éprouveront une haine aveugle à l'égard de ces Asiatiques et refuseront de les traiter avec justice, et cela pourra amener des tueries sans pitié. Quand celles-ci se produiront, elles ne seront pas la conséquence des conditions naturelles et inéluctables de notre planète, mais la conséquence de nos erreurs et de nos aberrations. Nous avons montré combien le prétendu choc suprême entre les blancs et les jaunes est un fantôme sans réalité, il est facile à éviter, il est parfaitement inutile, mais, s'il se produit jamais, cela ne serait que grâce au triomphe des doctrines pessimistes.

A part les grands massacres qu'il pourrait occasionner, le pessimisme contribue aussi, dans une immense mesure, à diminuer les jouissances de chaque vie individuelle ; en nous voilant le ciel, il nous plonge dans la désolation et les

ténèbres. Alors nous nous lamentons, nous n'avons plus la force de vivre ni celle de vouloir, sans nous apercevoir qu'il ne tiendrait qu'à nous de nous débarrasser de ce voile et de regarder fièrement le ciel bleu.

Mais notre pessimisme lui-même prouve qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir. Ce pessimisme vient en partie de l'abîme existant aujourd'hui entre notre idéal et la réalité. Or, si cet abîme est si grand, c'est parce que notre idéal est devenu plus élevé, non parce que notre réalité est devenue plus triste. Et justement la hauteur de notre idéal est bien faite pour relever nos courages. Autrefois on se contentait de vivre au jour le jour, n'estimant au comble du bonheur quand on avait arraché une province au voisin; maintenant nous rêvons l'humanité entière unie et pacifiée et les biens de ce monde distribués d'une façon équitable à l'ensemble des habitants de notre globe.

Nous commençons à comprendre que cet idéal est parfaitement réalisable. Il nous suffirait de vouloir. Aussi les doctrines qui dépriment l'esprit nous deviennent de plus en plus antipathiques et arrivons-nous à être excédés d'un pessimisme étroit et vieillot qui trop longtemps déjà nous a accablé de son poids. Nous en sommes écœurés, nous voulons nous en débarrasser à tout prix! Nous comprenons désormais que ce pessimisme n'a aucune base scientifique, qu'il est un état morbide passager, nous désirons enfin respirer à notre aise avec la persuasion que le plus glorieux avenir est encore réservé à notre espèce, et, bravement, comme des hommes, non comme des enfants malades, nous voulons travailler à le réaliser!

Un dernier mot : les pessimistes affirment que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue et que le non-être vaut mieux que l'être. Il y a dans cette conclusion générale de leur doctrine une contradiction fondamentale. En effet pour préférer le *non-être* il faut *être*. Qui aime mieux la mort se tue! Mais qui ne se tue pas et déclare la mort préférable

fuit ce qu'il prétend bon d'être recherché et recherche ce qu'il prétend bon de fuir.

Les pessimistes voudraient supprimer la vie. Comme c'est facile ! Décidez donc le milliard et demi de créatures qui s'agitent sur le globe à se suicider ou à ne plus faire d'enfants. Et puis, quand bien même vous les y auriez décidées, à quoi bon ? L'homme disparaîtra de la terre, un autre être y deviendra roi, et, pendant de longs siècles, la vie continuera sur la planète sa marche triomphale et imperturbable !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

22-5-7. — Tours, imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture.




Stanford University Libraries
3 6105 010 258 627

